

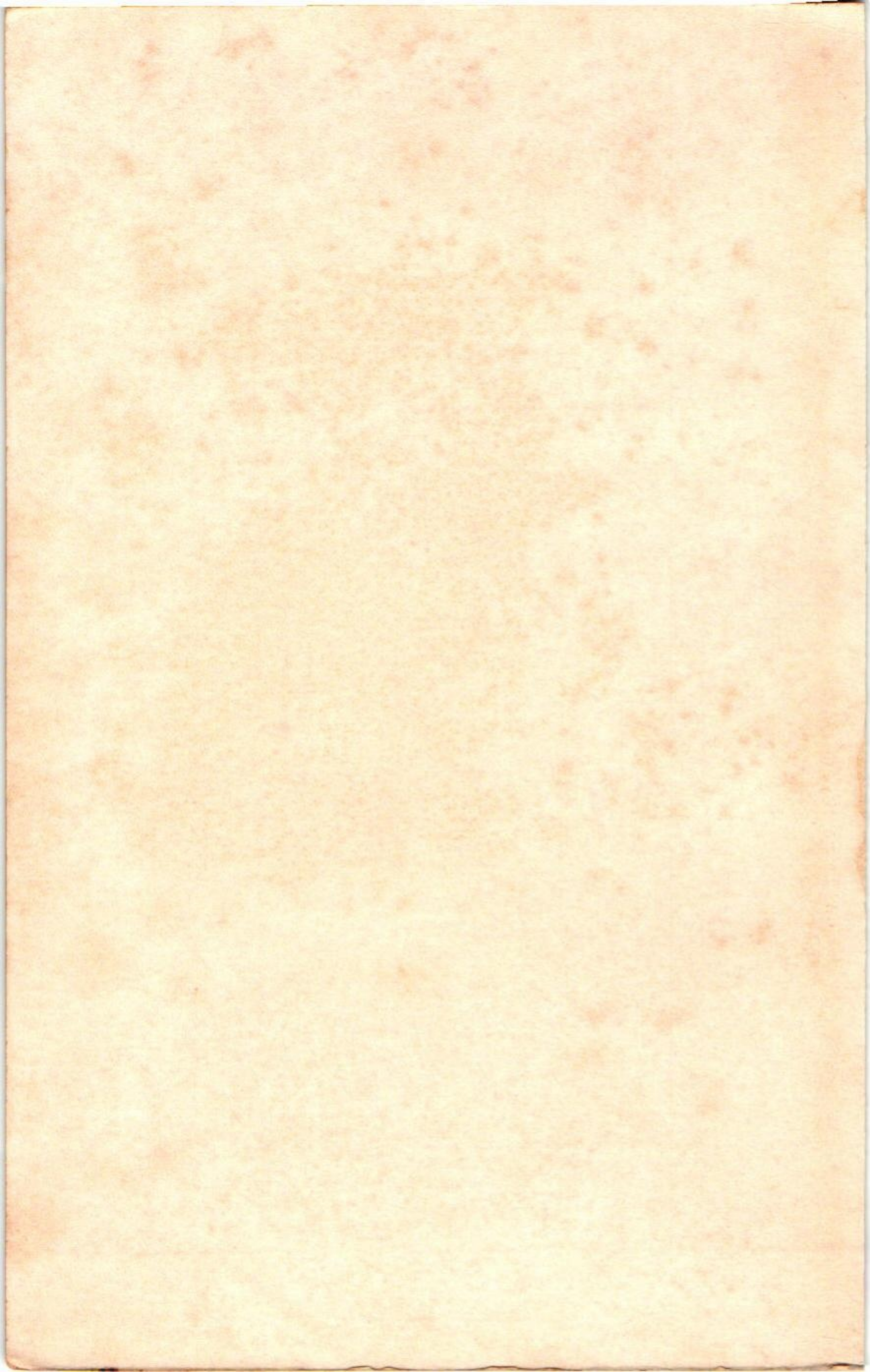
*Que
sais-je?*

**HISTOIRE DE
L'ASIE
DU SUD-EST**

PAR LÊ THÀNH KHÔI



**PRESSES UNIVERSITAIRES
DE FRANCE**



HISTOIRE DE L'ASIE DU SUD-EST

DU MÊME AUTEUR

- L'économie de guerre japonaise (1937-1945)*, Paris, 1949.
- Le Viêt-Nam. Histoire et Civilisation*, Paris, Editions de Minuit, 1955.
- L'Asie du Sud-Est* in *Encyclopédie de la Pléiade, Histoire Universelle*, t. III, Gallimard, 1958.
- Le développement de l'Asie du Sud-Est* : I. Aspects économiques ; II. Aspects financiers ; III. Le problème agraire ; *Notes et études documentaires*, n^{os} 2361, 2362, 2367 et 2416 (1957-1958).
- Les relations économiques sino-soviétiques (1949-58)*, Cahiers de l'Institut de Science économique appliquée, 1959.
- L'économie de l'Asie du Sud-Est*, Presses Universitaires de France, 2^e éd., 1964.
- La pierre d'amour* (Recueil de contes et légendes d'Extrême-Orient), Ed. de Minuit, 1959.
- L'Asie du Sud-Est de la fin du XVIII^e au début du XX^e siècle*, in Unesco, *Histoire du développement scientifique et culturel de l'humanité*, vol. V, IV^e partie, ch. III (à paraître).
- La propagation de l'innovation dans le domaine du caoutchouc en France*, Cahiers de l'I.S.E.A., n^o 134, Sér. AD, n^o 2, février 1963.
- Algérie : planification de l'éducation*, Unesco, Paris, décembre 1964.
- En collaboration :
- MAO TSE-TUNG, *La nouvelle démocratie (Sin min tchou tchou yi louén)*, traduit du chinois en collaboration avec J. H. TS'IEN, Paris, 1951.
- Groupe d'étude de l'Institut d'Etude du Développement économique et social :
- Les aspects économiques de la planification de l'éducation en liaison avec le développement économique et social*, Nations Unies, Conseil économique et social, Commission économique pour l'Afrique, E/CN. 14/ESD/20/Add. 1, 12 janvier 1962.
- Problèmes de planification de l'éducation*, I.E.D.E.S., Paris, mars 62.
- Alphabétisation et développement économique, in *Problèmes de planification de l'éducation*, Etudes « Tiers Monde », Presses Universitaires de France, 1964.
- Le rôle de l'éducation dans le passage de l'économie de subsistance à l'économie de marché*. Conseil international des Sciences sociales, 1964.
- Groupe de planification de l'éducation à Madagascar :
- Rapport de la première mission*, Unesco, Paris, novembre 1963.
-

« QUE SAIS-JE ? »

LE POINT DES CONNAISSANCES ACTUELLES

==== N° 804 ====

HISTOIRE
DE
L'ASIE DU SUD-EST

par

LÊ THÀNH KHÔI

*Professeur à l'Institut d'Étude du Développement économique et social
de l'Université de Paris*

DEUXIÈME ÉDITION MISE A JOUR



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

—
1967

SEIZIÈME MILLE

DÉPOT LÉGAL

1^{re} édition 1^{er} trimestre 1959
2^e — 1^{er} — 1967

TOUS DROITS

de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

© 1959, *Presses Universitaires de France*

INTRODUCTION

De l'avion venant des Indes, le voyageur qui survole l'Asie du Sud-Est découvre une diversité infinie de paysages. Entre les hautes chaînes de la Birmanie, de la Thaïlande et de l'Indochine orientale, de grands fleuves se fraient un chemin vers la mer et s'épanouissent en deltas fertiles sur lesquels se sont élevés les Etats les plus puissants. Massive et continentale, la péninsule se prolonge jusqu'au seuil de l'Australie par une poussière d'îles recourbées en forme d'arc. Ici des panaches de palmes se balancent auprès de cônes volcaniques flottant parmi les nuages ; là s'étend la savane monotone où le vent courbe les hautes herbes ; plus loin frémit la forêt équatoriale traversée par le vol ocellé de perruches et de faisans. A d'immenses plateaux de grès succèdent des pitons calcaires et des coraux baignant dans une eau animée par de bleues astéries.

Mais la variété des groupes humains ne le cède en rien à celle de la nature. Dans les chaînes les plus reculées de l'intérieur chassent des peuplades nues : Senoi et Sakai de la Malaisie, Toala de Célèbes, Négritos des Andaman et des Philippines. Ce sont là sans doute des primitifs, refoulés de la plaine par des vagues plus récentes de populations dotées de techniques supérieures. Durant des millénaires, les étroites vallées du sud de la Chine ont livré passage à des migrations successives qui se sont propagées du continent vers l'archipel : Mên-Khmers,

Viêtnameis, Malais, Birmans et Thais. A l'époque historique, l'Inde, la Chine, l'Islam, puis l'Europe ont, par le commerce, la religion ou les armes, répandu leur culture matérielle et leurs idées. Par suite de cette histoire, les quelque deux cent millions d'habitants qui peuplent aujourd'hui l'Asie du Sud-Est suivent des croyances multiples, parlent des centaines de langues et dialectes, et connaissent presque toutes les formes d'organisation sociale et politique depuis le clan et la tribu jusqu'à la fédération d'Etats.

Du point de vue religieux, l'Islam domine dans l'archipel : en Indonésie, en Malaisie et à Mindanao. Les peuples de la péninsule sont bouddhistes, généralement hinayanistes (Birmanie, Thaïlande, Laos et Cambodge), mahayanistes seulement au Viêt-Nam. Aux Philippines, quatre-vingt-dix pour cent des habitants sont chrétiens. L'hindouïsme jadis prédominant ne survit plus qu'à Bali.

Du point de vue linguistique, on peut distinguer, selon les recherches les plus récentes, deux grandes familles : le sino-tibétain et le sud-asiatique. A la première se rattachent le birman, le thai et peut-être le viêtnameis. La seconde comprend le môn-khmer (principalement le cambodgien) et l'ensemble indonésien (plutôt que malayo-polynésien, terme qui serait à abandonner).

Pourtant cette diversité de formes recèle une unité profonde. Unité d'abord du climat. L'Asie du Sud-Est est tout entière située dans la zone tropicale des moussons. D'où l'alternance d'une saison sèche l'hiver, et d'une saison humide l'été, qui commande les travaux agricoles. Un mode de vie semblable s'est formé autour de la culture du riz. Le champ inondé dans les plaines ou étagé en terrasses aux flancs des montagnes répète sous tous

les cieux son paysage uniforme et changeant : l'homme poussant sa charrue derrière le buffle, les frêles plants de riz ondoyant à la brise et aux jeux de lumière, les femmes courbées sous leurs chapeaux coniques au milieu des moissons.

De cette primauté du riz, et, plus généralement, de l'agriculture, est née ce qu'un géographe a nommé une « civilisation du végétal » : le paysan se nourrit et se vêt de produits végétaux, il bâtit sa maison avec le bambou, le chaume et la terre, le plus souvent sur pilotis pour se garantir de l'inondation. Les conditions économiques qui requièrent une étroite collaboration de l'homme et de la femme ont donné à celle-ci une autorité et une liberté plus grandes que dans l'antique famille chinoise ou indienne ; dans de nombreuses régions subsiste le matriarcat. Le village, groupé dans les deltas côtiers, constitue une unité économique et sociale. Ses membres, qui reçoivent à tour de rôle une part des terres communales, font preuve dans le besoin des plus belles traditions d'entraide et de solidarité. C'est également une unité religieuse : sous le vernis bouddhique ou musulman transparaît toujours le vieil animisme, le culte des ancêtres, des esprits, du dieu du sol, honorés sur les hauteurs ; au rythme des saisons voici les fêtes villageoises, fêtes avant tout agraires, qui marquent le retour du printemps ou l'achèvement des travaux, avec leurs jeux de balles et de cordes, et les chants et les danses des garçons et des filles renouvelant le pacte de l'homme avec le monde.

Entre les différents pays de la zone, cette culture primitive s'est diffusée grâce à la pénétration universelle de la mer et à l'existence de concentrations côtières de populations. Le régime des moussons, c'est-à-dire l'alternance des vents dominants, a

poussé d'un rivage à l'autre les pirogues à simple ou double balancier, puis les jonques à voile, favorisant les échanges intrarégionaux comme avec la Chine, l'Inde, le golfe Persique et l'Arabie. La mer, malgré ses tempêtes et ses brisants, a uni plutôt qu'elle n'a séparé, et c'est sur sa domination que se sont fondés les grands empires du Fou Nan, de Çrîvijaya et de Mojopahit. Du jour où l'Europe a ravi la maîtrise de l'Océan, elle s'est avancée à son tour et a progressivement imposé son empire.

L'introduction du capitalisme et des formes d'organisation centralisée de l'Occident, a produit partout les mêmes résultats : la dislocation de l'économie en nature et de l'ancienne structure sociale, l'assujettissement politique et économique aux métropoles d'Europe, le bouleversement des valeurs spirituelles, la prolétarianisation. Mais de l'exploitation elle-même ont surgi de nouvelles forces sociales qui par une route de périls et de violence ont conquis leur libération. A la destruction doit succéder la création. Le problème qui se pose aujourd'hui aux jeunes nations de l'Asie du Sud-Est est le même pour toutes : comment édifier leur indépendance politique et économique et sauvegarder leur originalité culturelle. Malgré la différence des systèmes sociaux et la variété des expériences politiques par lesquelles ils ont passé, les gouvernements sont aux prises avec des tâches fondamentalement identiques.

Bhinneka Tunggal Ika (Unité dans la diversité), cette devise que formula dans le vieux poème javanais *Sutasoma*, l'un des plus fameux poètes de l'ère Mojopahit, Mpu Tantular, s'applique à toute l'Asie du Sud-Est, emportée dans la course des changements que domine la puissante rumeur des peuples en marche vers un avenir meilleur.

CHAPITRE PREMIER

L'ANTIQUITÉ

Voie de passage entre l'océan Indien et le Pacifique, producteur d'or, d'épices, puis de matières premières, l'Asie du Sud-Est a été au cours des âges un centre d'attraction du commerce international et un lieu de rencontre des civilisations. Ce brassage des cultures est en vérité comme un thème dominant de son évolution, perpétuellement remise en question et enrichie par les apports extérieurs. L'admirable, c'est que les différents peuples de la région ont su cependant créer chacun sa civilisation propre, dont la fleur garde tous les parfums de son milieu. Angkor et Boroboudour par leur beauté de conception et d'ordonnance n'ont pas d'équivalent dans l'Inde, tandis que les tombeaux impériaux de Hué recèlent sous leurs ombrages une harmonie mystérieuse inconnue de leurs prototypes de Pékin. C'est que ces pays, dès la préhistoire, possédaient un fonds culturel original sur lequel devaient agir les influences extérieures, sans jamais le faire disparaître.

Les cultures primitives

L'homme est très ancien dans l'Asie du Sud-Est. Le climat tropical, chaud et humide, de Java a sans doute été favorable à sa naissance, car on y a découvert quelques-uns des restes de l'humanité la plus primitive : l'*Homo modjokertensis* et le Pithécanthrope de Trinil, associés au *Sinanthropus*, le Néanderthaloïde de Solo et le Proto-australaloïde de Wajak. De l'apparition de ce dernier type, première forme de l'*homo sapiens*, jusqu'à l'introduction des métaux, pendant des milliers d'années, une série de vagues humaines s'est propagée sur la péninsule indochinoise et l'archipel malais. Après les Australoïdes qui survivent dans les tribus australiennes, les Senoi et les Sakai de Malaisie, les Négritos firent place aux

Mélanésoides dont l'industrie, caractérisée par un matériel en pierre taillée ou polie au tranchant, a été appelée « bacsonio-hoabinhienne » du nom des provinces vietnamiennes où elle a été mise au jour.

Entre 2500 et 1500 a. C., la culture néolithique est introduite par les Austronésiens porteurs de la hache quadrangulaire. Le nombre et la qualité de ces instruments qui parsèment la péninsule malaise, Sumatra et surtout Java, suggèrent l'existence de lieux de production et de populations déjà relativement concentrés. Au nord de la Malaisie, c'est le domaine de la hache à tenon d'emmanchement, outil des Austro-asiatiques qui, descendus de la Chine du Sud, refoulerent les premiers vers les îles. Pourtant, malgré la différence d'instruments, la culture néolithique révèle partout des traits communs. La révolution de la pierre polie transforme l'activité économique. A la cueillette et à la chasse succède peu à peu l'agriculture ; du stade des brûlis (*rây* ou *ladang*) elle passe à celui des champs irrigués, avec domestication du buffle et du bœuf et développement des communautés villageoises. Les hommes, de croyances animistes, adoraient le sol, le riz, et les ancêtres qu'ils inhumaient dans des jarres ou des dolmens, sur les hauteurs. Ces mégalithes restent les témoins de leurs cultes et de leurs sacrifices, un peu partout, du Trân-ninh à l'Irian (Nouvelle-Guinée) et des Andaman à l'Océanie. L'abondance d'objets de parure, la richesse de formes et d'ornementation de la céramique attestent le degré de culture auquel était parvenu l'âge néolithique.

L'usage de la pierre subsiste après l'introduction du bronze. Les derniers siècles avant l'ère chrétienne assistent au rayonnement de Dong-son : c'est de ce site du Thanh-hoa que se sont diffusés au Laos, en Birmanie et en Indonésie, les tambours de bronze caractéristiques de cette culture. La vie des tribus primitives ressuscite dans leur décor : femmes pilant le riz, guerriers parés de plumes d'oiseaux dansant au son de khènes et de tambours pour célébrer des rites de fécondité et de mort. Certains motifs dérivent du style chinois du Houai, tels que l'étoile centrale, les spirales et les losanges en zigzag. C'est la plus ancienne trace de l'influence chinoise en Indochine.

Arrivée de la Chine et de l'Inde

L'âge du bronze est l'époque à laquelle la tradition du Viêt-Nam fait remonter sa première dynastie, celle des Hông-Bàng. Le roi Hông-vuong gouvernait avec l'aide de chefs civils

(*Lac-hâu*) et militaires (*Lac-tuong*), qui partageaient entre leurs parents les villages de leurs fiefs. Les habitants cultivaient la terre avec des houes de pierre polie ; ils savaient utiliser les changements de la marée pour irriguer leurs champs dont ils tiraient deux récoltes par an. Comme armes, ils avaient de grands arcs aux flèches empoisonnées. Leur religion agraire donnait lieu à de grandes fêtes de printemps marquées par des chants alternés de garçons et de filles, dont la coutume subsiste encore de nos jours dans le delta tonkinois.

En 208 a. C., le royaume est absorbé par le Nam Viêt dont la capitale se trouvait à Canton et entretenait des relations commerciales suivies avec le Sseu-tch'ouan et l'Inde, par le fleuve Si-kiang. Mais déjà, la Chine s'avance au delà du Yang-tseu. C'est pour s'ouvrir une route méridionale vers « l'Occident », la future route de Birmanie, que Han Wou-ti conquiert, en 111 a. C., les territoires du Sud jusqu'au col des Nuages. Ainsi le delta du fleuve Rouge, berceau du peuple vietnamien, fut intégré pour mille ans à l'orbite chinoise. Durant cette longue existence commune, la Chine lui apporta son araire de métal, sa philosophie et ses institutions morales et politiques qui, en augmentant l'activité économique et en jetant les bases d'une administration centralisée, donnèrent au Viêt-Nam la cohésion et la force qui lui permettront, plus tard, de résister à la pression de son puissant voisin, et, à son tour, de grandir.

L'extension de l'empire Han aux côtes de Chine méridionale ouvrait en même temps la route maritime vers l'Asie du Sud-Est. Des vestiges de poterie Han du 1^{er} siècle a. C. ont été découverts dans l'est de Bornéo, l'ouest de Java et le sud de Sumatra. La première mention de relations avec Java date de 132 p. C.

L'Inde de son côté allait à la rencontre de la Chine. Les plus anciennes références à l'Asie du Sud-Est apparaissent, ici, dès le VI^e siècle a. C. dans le *Râmâyana*. Au III^e siècle a. C., l'empereur Açoka envoie des missionnaires bouddhistes au Suvarnabhumi « la terre de l'or », peut-être la Basse-Birmanie actuelle. Les *Jatakas* sont remplis de récits de navigateurs mettant à la voile sous l'invocation du Bouddha Dîpankara « Pacificateur des Flots ».

Au début de l'ère chrétienne, l'expansion indienne se développe par suite de facteurs multiples : construction de jonques de haute mer pouvant porter jusqu'à 700 hommes, essor du commerce avec les ports de la mer Rouge et de la Méditerranée, progrès du bouddhisme qui, en abolissant les castes, supprime la peur de la pollution au contact des « Barbares ».

C'est au delà du Gange que les navigateurs indiens allaient chercher l'or, les épices, les bois de senteur et les résines parfumées que l'Occident leur achetait.

L'intensité des échanges avec le monde latin est attestée par la présence de nombreuses traces romaines dans les relais qui jalonnent les grandes routes maritimes : ruines d'un emporium à Podukê (Pondichéry), perles de verroterie à Johore, lampe à P'ong Tuk dans le bassin du Ménam, monnaies d'Antonin le Pieux et de Marc-Aurèle à Oc-eo, près de la côte ouest de la Cochinchine. De leur côté, les Annales chinoises mentionnent la venue de musiciens et d'acrobates romains de Birmanie en Chine (120) une « ambassade » de Marc-Aurèle (166) et le voyage du marchand « Ts'in Louen » (226) tous deux arrivés par le Tonkin. L'activité commerciale provoquait un développement général des connaissances géographiques : c'est de cette époque que datent le *Périple de la mer Erythrée* (vers 90) et les itinéraires de Marin de Tyr et de Ptolémée qui, vers 170, mentionne la Chersonèse d'Or ou péninsule malaise, Iabadiou « l'île du millet », des ports et des cours d'eau de la péninsule et des îles.

Au milieu de cette prospérité naissent les premiers royaumes, placés au nœud des grandes voies de communications. Le Fou Nan apparaît dès le 1^{er} siècle sur le bas Mékong : il fut fondé selon la légende par l'union d'un brahmane, Kaundinya, et d'une reine indigène. Au II^e siècle surgissent le Langkasuka, à cheval sur la péninsule malaise, et le Lin Yi, noyau du futur Champa, dans la région de Huê. Les vestiges archéologiques sont cependant plus tardifs, qu'il s'agisse des statues du Bouddha de l'école d'Amarâvatî (II^e-IV^e siècles) ou des inscriptions sanskrites dont la plus ancienne, celle de Vocanh, ne semble pas antérieure au IV^e siècle.

Comme les Viêt d'avant la conquête chinoise, ces différents peuples étaient déjà parvenus à un certain degré d'organisation économique et sociale. Ils cultivaient le riz dans des champs irrigués et avaient domestiqué le bœuf et le buffle. Habiles à la navigation, ils savaient travailler le bronze, le fer et l'or. Leur culte des ancêtre et du Dieu du sol, leurs lieux d'adoration installés sur les hauteurs, rappellent les croyances fondamentales de l'Inde non aryenne. A proprement parler, il n'y a pas eu de « colonisation » indienne, mais une diffusion graduelle des principaux éléments de cette culture par les bonzes et les brahmanes. Ces religieux étaient appelés par les princes locaux qui voulaient utiliser les rites indiens pour rehausser leur prestige, asseoir leur position et intégrer la structure de leurs Etats.



Carte 1. — L'Asie du Sud-Est dans l'Antiquité

Historiquement, le bouddhisme semble avoir précédé le civaïsme avec son culte du linga royal et le vishnouïsme qui n'apparaît pas avant le v^e siècle. Mais sur un sol et au contact de sociétés différents, cette civilisation ne s'est pas transplantée sans de profondes modifications. L'élément indien ne fleurissait que dans les cours princières, sans pénétrer dans le peuple, tout au moins jusqu'au XII^e siècle quand s'implantera le Petit Véhicule. Par suite, les religions importées, au lieu de se combattre comme dans l'Inde propre où l'ordre social même était en jeu, coexistaient côte à côte et poussaient la tolérance réciproque jusqu'à un véritable syncrétisme. De même, le manque de cadres dirigeants interdisait un rigide système des castes et les brahmanes s'alliaient fréquemment aux grandes familles de la noblesse. Sous le vernis religieux et politique apporté de l'Inde, le vieux fonds autochtone restait vivace.

Le Fou Nan

L'expansion du commerce international entraîne l'essor du Fou Nan au II^e siècle. De par sa position sur le golfe du Siam qui en fait une étape sur la route d'Inde en Chine, il voit croître sa richesse et sa puissance. Ses monarques, qui portent le titre de « Rois de la montagne », ont leur capitale à Vyâdhapura, « la Cité des chasseurs », dans l'actuelle province de Prei Veng. Tout le pays est couvert d'innombrables canaux permettant la fixation et l'irrigation du sol ainsi qu'un trafic intense. Oc-eo, son port cosmopolite, reçoit des marchands de l'Inde, de la Chine et du monde romain ; l'éclat de sa richesse est attesté par les nombreux vestiges relevés sur son site, tels que bijoux, monnaies, intailles et sceaux, d'un travail délicat.

Sous Fan Che-man, le royaume, doté d'une flotte puissante, soumet le bassin du Ménam et le nord de la péninsule malaise. Il obtient ainsi le contrôle de la route à travers l'isthme de Kra où les marchands effectuent un transbordement pour éviter le détour par le détroit de Malacca. Au milieu du III^e siècle, il entre en relations avec le royaume Wou de Nankin, l'Inde gangétique des Murunda et l'Orient méditerranéen. La mission chinoise de K'ang T'ai, envoyée dans le Sud pour y nouer des relations commerciales, nous fournit les premiers renseignements sur le pays :

« Il y a des villes murées, des palais et des maisons d'habitation. Les hommes sont tous laids et noirs, leurs cheveux sont frisés, ils vont « nus ». Leur naturel est simple et ils ne

sont pas du tout voleurs. Ils s'adonnent à l'agriculture. Ils sèment une année et récoltent pendant trois. De plus, ils aiment à graver des ornements et à ciseler. Beaucoup des ustensiles dont ils se servent pour manger sont en argent. L'impôt se paie en or, argent, perles, parfums. Ils ont des livres et des dépôts d'archives et autres choses. Leurs caractères d'écriture ressemblent à ceux des Hou (d'Asie centrale). »

Sous Jayavarman (c. 480-514), le Fou Nan atteint son apogée. On assiste à une floraison simultanée des cultes civaïte, vishnouïte et bouddhique du Petit Véhicule, ainsi qu'à la conquête de nouvelles terres sur la boue de la plaine des Jongs.

« Les habitants, écrivent les Annales chinoises, ont comme marchandises, l'or, l'argent, les soieries. Ils fondent des bagues et des bracelets en or et de la vaisselle d'argent. Les grands se vêtent de brocart, les pauvres d'un morceau de toile. Le roi habite un pavillon à étage ; il va à éléphant, de même que les concubines et les gens du palais. Les villageois ne creusent pas de puits, mais ont en commun un bassin (c'est le système du *trapeang*, toujours en usage au Cambodge). Pour se distraire, ils font combattre des coqs et des porcs. Il n'y a pas de prison... »

Mais, sous le poids de sa richesse, cette culture va décliner. Au VI^e siècle, affaibli par la diminution du commerce avec l'Inde et la Chine où le pouvoir s'émiette dans des dynasties régionales, le Fou Nan ne sut pas résister à la poussée des Khmers, race dure de guerriers établis sur le moyen Mékong. Il tombera définitivement au VII^e siècle, après avoir été pendant cinq cents ans la puissance dominante de l'Asie du Sud-Est. Sa gloire devait lui survivre longtemps encore et tous les monarques de la région continueraient à revendiquer l'héritage des « Rois de la montagne ».

Le Champa

A l'est du Fou Nan, le Champa durera quinze siècles. Son noyau, le Lin Yi, naît en 192 dans l'actuelle province de Huê. C'est à cette époque que, profitant de l'affaiblissement de la Chine, un chef local, K'iu Lien, se taille un domaine au sud de l'empire chinois. Le pays, compartimenté en provinces assez pauvres correspondant aux petites plaines côtières de l'Annam, cherche à s'étendre vers le nord à la faveur du démembrement qui suit la chute des Han. De là des raids périodiques dans les fertiles commanderies de Nhât-nam (Thanh-hoa) et de Giao-

chi (Tonkin). Le roi Fan Wen introduit les techniques chinoises de la construction de palais, de murailles et de fossés, de chars et d'armes de guerre. En 347, il bat les Chinois et porte sa frontière septentrionale au Hoànhsou (Porte d'Annam), rendez-vous des jonques de commerce.

Son petit-fils Bhadravarman élève le premier sanctuaire de My-son, dédié à Çiva Bhadreçvara. Ses inscriptions de Trà-kiêu, qui renferment le plus vieux texte en langue chame et même en dialecte indonésien (fin du IV^e siècle), révèlent la prépondérance de ce culte, dont le linga royal est aussi le plus ancien du Sud-Est asiatique. Les historiens chinois décrivent un pays riche en or, en écailles de tortue, en coquillages qui servent de monnaie, en parfums et en arbres *ki-pei* :

« Les fleurs du *ki-pei* fournissent à leur maturité des filaments aussi fins et aussi blancs que le duvet de l'oie. On les file et on en fait de très belles étoffes qui peuvent se teindre de toutes les couleurs. On trouve encore de l'ambre en abondance. Les maisons, de briques cuites, sont toutes surmontées d'une terrasse. Le roi va à éléphant : il est précédé de conques et de tambours, abrité sous un parasol et entouré de serviteurs qui déploient des drapeaux. Les noces s'accomplissent toujours à la huitième lune. Ce sont les filles qui demandent les garçons en mariage... »

Cette prospérité dérive essentiellement du commerce. A partir du VII^e siècle, l'unification de la Chine par les T'ang et l'expansion de l'Islam en Asie Mineure et dans l'Inde, provoquent une renaissance de l'économie internationale que favorise la politique libérale des deux grands empires. Situés à mi-chemin entre Canton et les détroits malais, les Chams contrôlèrent le trafic des épices, de la soie, de l'ivoire et des bois de senteur entre la Chine, l'Inde dravidienne et la monarchie abbasside de Bagdad. En 875, apparaît une nouvelle dynastie, à Indrapura, « brillante de lotus blancs ». Tandis que la présence du bouddhisme Mahâyana est attestée pour la première fois par les fondations de Đông-duong, l'art cham atteint son apogée avec les temples de My-son aux pilastres légers et aux Asparas dansantes.

Mais le royaume sera toujours défavorisé par les conditions géographiques. Né sur un littoral étroit aux plaines compartimentées par les contreforts de la Chaîne annamitique, il n'a pas disposé comme ses voisins des fertiles rizières du Mékong ou du fleuve Rouge. C'est pourquoi il n'a pas disposé de bases économiques ni de cette force essentielle des Etats antiques : la population. Quoiqu'il connût l'agriculture irriguée, c'était surtout un peuple de marins qui ne sauraient pas résister à

la pression continue des terriens du Nord : dès l'an 1000, le Viêt-Nam, libéré de la Chine, l'obligerait à transférer sa capitale devenue trop exposée, dans le sud, à Vijaya.

Les royaumes malais

A peu près à la même époque que le Champa (II^e siècle), de petits royaumes surgissent dans la péninsule malaise grâce au contrôle des voies du transit terrestre entre les golfes du Siam et du Bengale. Ce sont : le Touen-siun au nord, le Langkasuka, qui tire son nom d'un affluent de la haute rivière de Perak, le Tâmbralinga, dans la région de Ligor, et la cité de Takkola sur la côte ouest de l'isthme de Kra. Mais c'est aux IV^e-V^e siècles que remontent les premières inscriptions, qui, à Pinang, Kedah, Wellesley et Perak, témoignent de la faveur du bouddhisme. Un peu plus tard, les textes chinois donnent les premières descriptions de ces pays.

Au Langkasuka, dont les relations avec la Chine remontent à 515, « les habitants laissent flotter leurs cheveux et portent des vêtements sans manches, faits de coton *ki-pei*. Le roi et les dignitaires ajoutent par-dessus leur robe un morceau d'étoffe rouge d'aurore. Ils ceignent leurs reins d'une corde d'or et suspendent des anneaux d'or à leurs oreilles. Les femmes se parent de belles écharpes enrichies de pierreries. Les maisons ont des portes à double battant et des pavillons surmontés de terrasses ».

Au nord du Langkasuka, le P'an-p'an envoie sa première ambassade en Chine dans la première moitié du V^e siècle. Les Annales chinoises y notent l'existence simultanée de trois religions : brahmanisme, bouddhisme et « taoïsme ».

Les premières inscriptions de Bornéo, celles du Kutei, datent des environs de l'an 400. On y a trouvé des images brahmaniques et bouddhiques, dont un beau Bouddha de bronze de style Gupta.

Si Java est mentionnée dans le *Râmâyana* (Yâvadvîpa : « l'île du millet ») et dans l'*Histoire des Han* sous l'année 132, les premiers vestiges archéologiques sont plus tardifs : un Bouddha de style Amarâvatî (II^e-IV^e siècles), et quatre inscriptions sanskrites du roi Pûrnavarman de Târumâ (450). Celles-ci montrent la présence de l'hindouisme et de travaux d'irrigation, donc d'une société déjà forte dans la partie occidentale de l'île, occupant une position privilégiée pour la navigation et le commerce en face du détroit de la Sonde.

Comme à Java et à Célèbes (Sempaga), le plus ancien vestige

archéologique de Sumatra est un Bouddha de style Amarâvatî, trouvé à l'ouest de Palembang. Cette cité occupe un site encore plus favorable que Târumâ, à mi-chemin des détroits de Malacca et de la Sonde, et c'est là que va grandir la puissance destinée à recueillir l'héritage maritime du Fou Nan.

CHAPITRE II

LES EMPIRES DE L'ARCHIPEL

L'empire sumatranais de Çrîvijaya

Aux VII^e-VIII^e siècles, la paix chinoise des T'ang et la fondation de l'empire abbasside de Bagdad provoquent un renouveau intense des échanges mondiaux. Dès 607, la Chine envoie une mission commerciale dans les mers du Sud. Sous les T'ang (618-907), tandis que l'expansion en Asie centrale rouvre la route de la soie, les ports du Sud s'ouvrent largement au commerce des épices. L'accroissement de la production chinoise de soieries, de céramiques et de bronzes, et la politique libérale du gouvernement encouragent le développement des relations entre la Chine, les mers du Sud et l'Inde, favorisé en même temps par le progrès des techniques de la navigation dû principalement aux Arabes. Canton devient au VIII^e siècle un grand emporium où se côtoient les marchands et les navires de tous pays. Ce sont ces conditions générales de l'économie internationale qui expliquent l'essor de Çrîvijaya.

Le royaume tire sa fortune d'une situation unique : il avait grandi autour de la cité de Palembang, sur la côte sud-est de Sumatra, à égale distance des détroits de la Sonde et de Malacca, là où abordent normalement les bateaux venant de Chine par la mousson du nord-est : avantage supérieur même à celui détenu jadis par le Fou Nan. La prospérité de Palembang y attire une florissante communauté bouddhique décrite par le pèlerin chinois Yi-tsing qui y séjourne à trois reprises : « Il y a là, écrit-il en 671, plus de mille prêtres bouddhistes dont l'esprit est tourné vers l'étude et les bonnes actions. Ils scrutent et étudient tous les sujets possibles, exactement comme dans l'Inde. »

Avec la richesse croît la puissance de Çrîvijaya. Vers la fin du VII^e siècle, le roi Jayanâça entreprend la conquête de

Malayu (région de Jambi) et de l'ouest de Java. Ce contrôle des deux grands passages de Chine en Inde assurera au pays l'hégémonie maritime pour six siècles. Après ses victoires, Jayanâça fonda en 684 un verger public à l'ouest de Palembang et fit graver à cette occasion un texte « exprimant le souhait que le mérite de cette fondation et de toutes ses autres bonnes œuvres soit reporté sur tous les êtres, et leur vaille l'ascension vers l'Illumination ». Le royaume continuera de grandir, multipliant les ambassades avec la Chine ; en 775, il prendra pied sur la péninsule malaise à Ligor où s'élèvera un sanctuaire mahayaniste.

Cette expansion générale du bouddhisme du Grand Véhicule constitue le fait spirituel marquant de cette époque de prospérité. L'Université de Nâlandâ au Bengale suscite une floraison de centres d'étude à son image dans toute l'Asie du Sud-Est. Mais le bouddhisme, ici, tendra à se fondre avec l'hindouisme et avec le vieux culte indigène des ancêtres, témoin l'importance qu'il attache au salut des âmes. C'est cette tendance au syncrétisme avec les croyances locales qui permettra au bouddhisme de faire surgir les chefs-d'œuvre artistiques de Java.

Jusqu'au premier tiers du VIII^e siècle, le brahmanisme dominait dans le centre de l'île, comme l'attestent les plus anciens monuments du plateau de Dieng. En 732, le roi Sanjaya de Matarâm érige un linga dans « Yava riche en grains et en mines d'or ». Peu après cependant, cette dynastie civaïte est détrônée et repoussée vers l'est. Ses vainqueurs, les Çailendra bouddhistes, ressuscitent, au milieu du VIII^e siècle, le titre founanais de « rois de la montagne ».

L'histoire politique des Çailendra est presque entièrement inconnue, mais ils ont laissé les œuvres d'art impérissables de la plaine de Kedu, près de Jogjakarta. C'est vers 772 qu'est édifié le Boroboudour, la plus haute expression artistique du génie indonésien adaptant à son milieu et à ses traditions les modèles de l'Inde. Cet immense stûpa de pierre formé de terrasses concentriques couvrant une colline naturelle, n'est pas un temple proprement dit, mais le symbole de la montagne cosmique qui se dresse au centre du monde et présente dans ses milliers de bas-reliefs l'univers du Mahâyâna. Comme tel, il est le monument typique du monarque universel (*Chakravartin*) : la statue qui s'élève à son sommet symbolise à la fois le Grand Dieu (*Mahâdeva*) et le Çailendra « roi de la montagne », principe de la dynastie honoré à ce titre.

Au milieu du siècle suivant, les Çailendra ont perdu la prépondérance à Java, mais règnent à Palembang. De cette

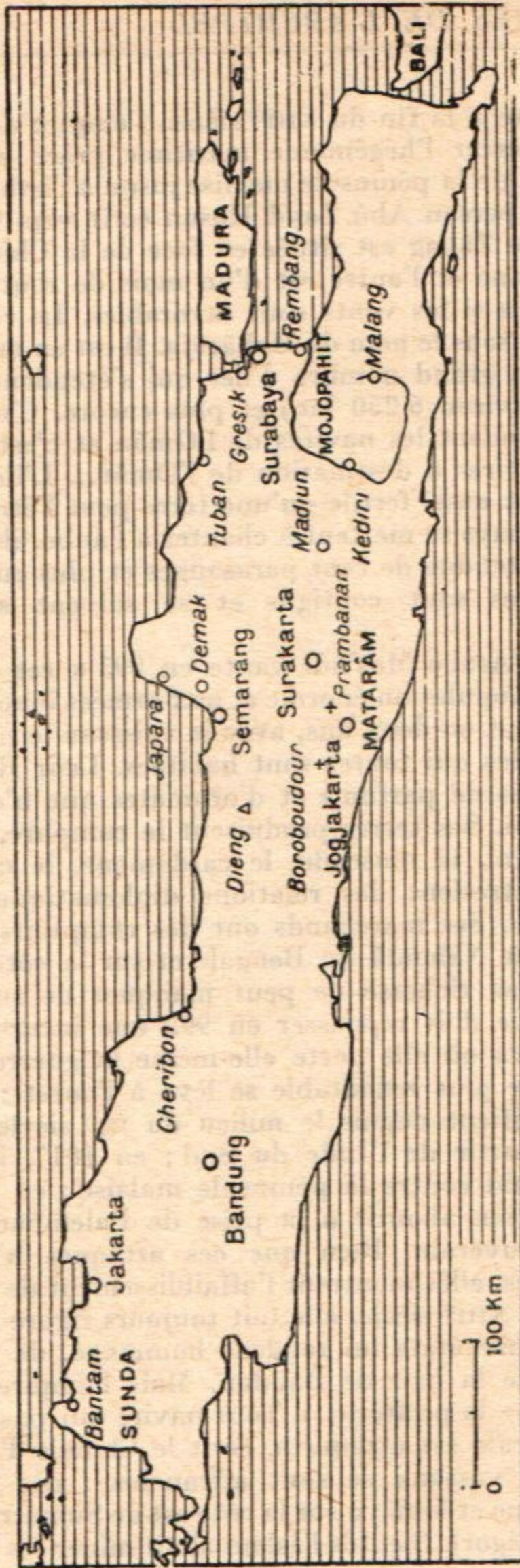
date à sa chute à la fin du XIII^e siècle, l'empire de Çrîvijaya continue d'exercer l'hégémonie maritime grâce au contrôle des détroits et de la péninsule malaise jusqu'à l'isthme de Kra. Le géographe persan Abû Zayd Hasan écrit vers 916 :

« La ville de Zâbag est située en face de la Chine. La distance entre l'une et l'autre est d'un mois de route par mer, et même moins si les vents sont favorables. Le roi de cette ville est connu sous le nom de Mahârâja. Il est en même temps souverain d'un grand nombre d'îles qui s'étendent sur mille parasanges (environ 6 250 km) et plus encore. C'est dans ce port que se rendent les navires de l'Omân et c'est de là que partent les navires à destination de l'Omân... L'île où réside le Mahârâja est aussi fertile qu'une terre peut l'être. Lorsque les coqs de ce pays se mettent à chanter à l'aube, ils se répondent sur une étendue de cent parasanges et plus encore parce que les villages sont contigus et se suivent sans interruption. »

De même, l'Arabe Mas'ûdi vante en 995 « cet empire du Mahârâja à la population énorme et aux armées innombrables ; personne ne peut en deux ans, avec le vaisseau le plus rapide, parcourir ces îles qui toutes sont habitées. Leur Roi possède plus de variétés de parfums et d'aromates que n'en possède aucun autre roi. Ses terres produisent le camphre, l'aloès, la girofle, le santal, la muscade, le cardamome, le cubèbe... ».

Çrîvijaya entretient des relations diplomatiques avec la Chine et l'Inde. Ses marchands ont des comptoirs à Canton et à Swatow, à Nâlandâ au Bengale et sur la côte de Coromandel. Mais sa richesse ne peut manquer de susciter des convoitises. Elle doit repousser en 992 une incursion venue de l'est de Java où elle porte elle-même la guerre en 1006. Mais une rivale plus redoutable se lève à l'ouest : les Chola de Tanjour édifient depuis le milieu du IX^e siècle une thalassocratie à partir de l'Inde du Sud ; en 1017, ils lancent leur premier raid contre la péninsule malaise ; en 1025, une grande expédition aboutit à la prise de Palembang et à la capture du souverain. Bien que ces attaques n'aient pas d'effets durables, elles montrent l'affaiblissement de Çrîvijaya.

Au début du XIII^e siècle, elle fait toujours figure de grande puissance. Quinze états lui rendent hommage, de l'ouest de Java au sud de la baie de Bandon. Mais l'empire pratique de plus en plus la piraterie : « Tout navire qui passe devant sans y faire escale est attaqué », écrit le Chinois Tchao Joukoua. Certains vassaux se sont affranchis : dès la fin du XI^e siècle, Kampe et Malâyu sur la côte est de Sumatra, en 1230 Tâmbralinga (Ligor). Bientôt l'Islam allait miner ses traditions



Carte 2. — Java

spirituelles, tandis que l'expansion simultanée des Javanais et des Siamois lui ravissait le contrôle des détroits et entraînait par là même sa ruine économique.

L'essor de Java

L'émergence des Çailendra au VIII^e siècle avait, on l'a vu, refoulé vers l'est la dynastie civaïte de Sanjaya. Celle-ci se maintint près de Malang. Au milieu du siècle suivant, le déclin des Çailendra amène son retour dans le centre de Java et la résurrection du royaume de Matarâm. C'est lui que décrit la *Nouvelle Histoire des T'ang*, grâce aux ambassades que la Chine reçoit en 860 et 873 :

« Ils font des fortifications de bois, et même les grandes maisons sont couvertes de palmes. Ils ont des lits d'ivoire et des nattes de bambou. Le pays produit de l'écaïlle, de l'or, de l'argent, des cornes de rhinocéros et de l'ivoire... Ils ont un alphabet et connaissent l'astronomie... »

C'est au début du X^e siècle, que s'élève le majestueux groupe de Prambanan, correspondant hindouïste du Boroboudour. Ses cent cinquante-six temples sont rangés autour de six sanctuaires plus importants, que domine celui de Çiva dont les galeries de bas-reliefs illustrent les scènes du *Râmâyana*. L'ensemble forme un mausolée renfermant les restes du roi et des dignitaires, identifiés chacun avec une divinité du panthéon brahmanique.

Vers 929, la capitale se déplace vers l'est, peut-être devant la menace d'un retour offensif des Çailendra. Elle restera dans la vallée du Brantas jusqu'en 1222. Cette période présente une grande importance, car, dans cette partie de l'île moins touchée par les influences indiennes, on assistera au développement d'une culture nationale, accompagnée de la mise en valeur des terres marécageuses, de l'essor des échanges avec Bali, Célèbes, les Moluques et les petites îles de la Sonde, et du début de la « javanisation » de l'Indonésie orientale.

Le roi Sindok (929-947) a laissé des inscriptions précieuses pour l'étude des institutions locales ; sous son règne se place la composition du *Râmâyana* javanais et d'un traité de bouddhisme tantrique grâce auquel est possible l'interprétation de l'architecture et de l'iconographie. Dharmavamça (c. 985-1006) codifie la loi javanaise et fait traduire une partie du *Mahâbhârata*. Il se lance dans la guerre contre Çrîvijaya, mais ne peut résister à une puissante contre-attaque de celle-ci au cours de laquelle il est tué.

Airlanga (1019-49) relève l'Etat. Il profite de l'affaiblissement de Çrîvijaya pour réunifier le centre et l'est de l'île. La paix assure une reconstruction économique rapide à laquelle il donne tous ses soins. Les ports de Surabaya et de Tuban développent les échanges avec l'Indonésie orientale, Sumatra et l'Indochine, et voient affluer des marchands de tous pays : Indiens du Kalinga, du Nord et du Bengale, Singhalais, Chola, Malabars et Tamouls, Chams, Mçons et Khmers. L'activité littéraire n'est pas moins considérable : l'*Arjuna-vivâha*, poème composé en l'honneur du mariage d'Airlanga avec une princesse sumatranaise, deviendra l'un des thèmes favoris du théâtre *wayang*. Du point de vue religieux, les inscriptions mentionnent trois sectes : civaïstes, bouddhistes et *rishi* (ascètes), marque d'un syncrétisme qui se rencontre à la même époque au Cambodge.

Après la mort de ce grand roi, le pays fut partagé durant une brève période entre le Jangala (à l'est) et le Kediri (à l'ouest) ; ce dernier absorbera le premier vers 1077. La période de Kediri connaît une nouvelle floraison littéraire et un nouvel essor commercial. Arabes et Gujerati viennent échanger les étoffes et les métaux indiens contre les clous de girofle, la muscade, le poivre et les bois précieux de Java et des Moluques. La prospérité de l'île est telle que Tcheou K'iu-fei écrit en 1178 : « De tous les pays étrangers qui ont de grandes quantités de marchandises précieuses, aucun ne surpasse l'Arabie. Ensuite vient Java, le troisième est San-fo-ts'i (Çrîvijaya)... »

Kediri tombe en 1222 sous les coups de Singhasâri. La reprise de l'élément indonésien continue dans l'architecture et dans l'art : c'est des grands poèmes javanais que les bas-reliefs du Chandi Jago tirent leur inspiration. De même, le processus de symbiose religieuse aboutit au culte de Çiva-Bouddha qui n'est en fait que le vieux culte des ancêtres sous un voile tantrique.

Le dernier roi de Singhasâri, Kritanagara (1268-1292), étend son royaume en annexant Madura, Bali et Sunda ; pour la première fois l'île entière est soumise à une seule autorité. Kritanagara se sentit assez fort pour refuser l'hommage à Qoubilaï Khan, mais il fut tué par une rébellion alors qu'une expédition chinoise se dirigeait vers Java en vue de venger l'insulte. L'héritier de Kritanagara, Vijaya, sut habilement se servir de cette troupe inattendue pour réprimer la rébellion ; s'étant ensuite débarrassé de ses alliés, il se fit couronner à Mojopahit, dans la basse vallée du Brantas (1293).

Cette cité allait devenir rapidement centre d'empire : Java unifiée, elle porta les derniers coups à Çrîvijaya. L'expansion

sion fut l'œuvre du grand ministre Gajah Mada (1330-1364) sous le règne de Hayam Wuruk : à la fin du XIV^e siècle la suzeraineté de Mojopahit s'étendait sur Java, Sumatra, la presque île malaise jusqu'à Kedah, le sud et l'ouest de Bornéo, Célèbes et les Moluques. C'était un empire maritime plus vaste que l'Indonésie actuelle, en relations commerciales avec la Chine des Ming et l'Inde musulmane. Son éclat culturel se révèle dans la célèbre chronique du *Nâgarakritâgama* de Prapancha et le poème *Sutasoma* de Tantular ; dans la richesse de la sculpture et de la décoration les éléments indonésiens affirment définitivement leur prépondérance sur l'apport indien, témoin les personnages des bas-reliefs qui rappellent de plus en plus les marionnettes du théâtre d'ombres *wayang*. Mais l'hégémonie maritime de Mojopahit était déjà menacée par l'essor commercial des ports de Sumatra et de la Malaisie, tandis qu'une nouvelle puissance, entrée dans les détroits de Malacca, allait ruiner les bases spirituelles de la monarchie javanaise : l'Islam.

L'arrivée de l'Islam

Depuis la plus haute antiquité, les Arabes utilisant la mousson avaient commercé avec l'Asie méridionale et la Chine où ils avaient abordé à Canton dès l'an 300. La fondation de l'Islam, elle-même liée aux marchands de la Mecque, donna une impulsion vigoureuse aux échanges : au IX^e siècle, voyageurs et géographes arabes abondent en descriptions de la péninsule indochinoise et de l'archipel malais. Pourtant, l'Islam ne devait prendre pied dans l'Asie du Sud-Est qu'au XIII^e siècle par l'intermédiaire moins des Arabes que des Musulmans de l'Inde.

Les causes de ce phénomène sont multiples. Les Arabes ont été toujours moins nombreux dans la région que les Indiens, dont la culture brahmanique et bouddhique exerçait un prestige supérieur et présentait, d'autre part, des affinités avec les civilisations locales : c'est pour cette raison que l'Indonésie sera plus perméable à une islamisation venue de l'Inde. Mais la conversion a été, d'abord, un fait politique, suivant la conquête musulmane de l'Inde du Nord et l'établissement du sultanat de Delhi, qui entraînaient par contre-coup l'affaiblissement de l'influence hindouiste en tant que ciment idéologique.

Or, le XIII^e siècle assiste à une renaissance des échanges mondiaux grâce à l'essor capitaliste de la Chine du Sud sous

les Song et les Mongols, aux nouveaux besoins créés en Europe par les Croisades, et au développement de l'industrie des cotonnades et des mousselines du Gujerat et du Bengale. Avec l'intensification du trafic maritime, les principautés côtières avaient vu croître leur puissance. Les grandes familles possédaient des flottes et des troupes personnelles qui effectuaient le commerce des épices entre les Moluques et l'Inde. Elles ne pouvaient manquer de s'opposer à l'autorité centrale de Mojopahit incapable de contrôler un si vaste empire. L'Islam allait leur servir d'instrument de lutte politique et spirituelle contre la monarchie hindouiste, devenue « infidèle », tout en les faisant entrer dans la communauté musulmane et en leur assurant l'appui de l'Inde.

Les premiers convertis furent les royaumes du nord de Sumatra où abordaient les marchands Gujerati et Bengali dans leur route vers l'est : Perlak, visité par Marco Polo en 1292, et Pasai ; ensuite, plus d'un siècle plus tard, Malacca, gagnée vers 1420. Fondée en 1403 par un prince indonésien, la cité avait connu un essor rapide à la suite des grands voyages de Tcheng Ho qui rouvraient la route maritime du trafic entre la Chine et la mer Rouge. Jouant habilement de l'appui chinois contre la pression du Siam, Malacca étend son autorité de part et d'autre du détroit, s'assure le contrôle du passage des navires et des sources malaises d'approvisionnement en riz, en or et en étain, pour devenir à la fin du xv^e siècle la première puissance commerciale et politique de la région.

De Malacca, l'Islam progresse vers l'est. Ternate, principal producteur d'épices, est atteinte en 1440, puis viennent Java et les autres îles. Aux Philippines, l'Islam est maître de Mindanao lorsque l'arrivée des Espagnols l'arrêtera. Mais à Java, il triomphe vers 1520, entraînant la fin de l'empire Mojopahit. La culture indianisée se réfugie à Bali qui en préservera jusqu'à nos jours les traditions littéraires et religieuses.

Si l'Islam ne s'est pas propagé sur le continent, c'est qu'ici le bouddhisme avait profondément imprégné les populations alors que dans l'archipel le brahmanisme était resté le privilège d'une minorité et devait en suivre le destin politique. L'Islam y déterminera une révolution spirituelle. Tandis que l'homme ancien communiait pleinement avec le monde, le monothéisme musulman dressera un obstacle entre lui et la nature. L'art qui avait fleuri en liaison intime avec la culture indianisée se fanera très rapidement. Mais, par ailleurs, le système des castes fit place au concept de l'égalité de tous les hommes.

L'Islam cependant ne détruisit pas tout ce qui l'avait précédé. Selon un cours familier à l'Asie du Sud-Est, et que le christianisme des premiers âges avait lui-même suivi en assimilant les cultes païens en Europe, la religion musulmane a recouvert les croyances étrangères sans les déraciner, et en se chargeant de formes et de pratiques animistes, bouddhistes et hindouistes. Le paysage javanais montre des mosquées bâties dans le style des temples hindous, et des tombeaux musulmans sculptés de motifs indiens.

Cet enracinement des vieilles cultures dans l'âme et la vie des populations a généralement dépouillé l'Islam du fanatisme de sa patrie arabe. Ses prescriptions rituelles sont souvent négligées (consommation du porc, prières et jeûne). Sauf dans le Sud des Philippines où le calendrier et le droit sont arabes, le droit indonésien ou *adat* reste toujours vivace dans les communautés indigènes. Les thèmes du *Râmâyâna* et du *Mahâbhârata* continuent à inspirer le théâtre d'ombres *wayang* et les ballets villageois ou princiers au son des orchestres de *gamelang*. Mais si l'Islam s'est adapté aux vieux cultes du monde malais, il se révélera, avec le bouddhisme toujours prédominant dans la péninsule indochinoise, comme une barrière efficace à la pénétration du christianisme et des idées occidentales.

L'Indonésie islamique

Nous avons vu plus haut comment l'Islam était devenu au xv^e siècle un facteur prépondérant dans la lutte que menaient les principautés côtières commerciales contre le pouvoir central de Mojopahit basé sur l'agriculture de l'intérieur. L'empire hindouiste tombe vers 1520 sous les coups d'une coalition menée par Demak. Celui-ci devient l'Etat le plus puissant de l'île grâce à ses riches plaines et au commerce de ses ports : Japara exportatrice de riz vers Malacca et Pati producteur de sel.

A cette époque, un facteur nouveau apparaît sur la scène de l'Asie : l'arrivée des Européens. Dans la recherche de l'or et des épices, Vasco de Gama avait doublé le cap de Bonne-Espérance et abordé à Calicut en 1498. Dix ans plus tard, la victoire de Diu sur les flottes musulmanes avait assuré aux Portugais la domination de l'océan Indien. Mais leur objectif final était les îles aux Epices et c'est pour en contrôler la route que d'Albuquerque s'empara en 1511 de Malacca, maîtresse du détroit. En 1513, les Portugais venaient à Ternate. Bientôt des courriers réguliers allaient relier l'Asie à Lisbonne

qui remplacerait Venise comme le premier marché européen des épices.

Aux Portugais succèdent les Espagnols. Ceux-ci arrivent de l'Est. Magellan, parti de Sanlucar en 1519, double la pointe sud de l'Amérique et touche les Philippines. Il y périt dans un combat local, mais ses compagnons continuent leur route jusqu'à Tidore où ils chargent une cargaison d'épices. Le *Vittoria* rentre à Séville en septembre 1522, après avoir accompli le premier tour du monde.

Entre les deux puissances hispaniques, le conflit se déclara aussitôt sur l'interprétation du traité de Tordesillas (1494) par lequel le pape avait partagé entre elles le globe. Charles Quint, aux prises avec François I^{er} en Europe, céda. Le Portugal « garda » les Moluques, tandis que les Espagnols, pour se dédommager, entreprirent à partir du Mexique la conquête des Philippines où ils s'établirent à Manille en 1571.

L'arrivée des Européens n'apporta aucun changement dans l'économie de la région. Durant plus de deux siècles, leur activité ne dépasserait pas en effet les ports et les régions côtières, et, par suite, n'affecterait guère la structure des sociétés asiatiques. L'Europe mercantiliste — contrairement à celle des XIX^e et XX^e siècles — n'avait rien à vendre à l'Asie parce que ses produits manufacturés ne pouvaient concurrencer les siens. Au contraire, elle venait pour acheter et devait, pour obtenir les précieuses épices, exporter de l'or et de l'argent. Son objectif premier était donc moins de conquérir des territoires que de contrôler les routes du commerce international grâce à un certain nombre de bases stratégiques : en cela le Portugal ne faisait que reprendre la politique de Çrivijaya et de Mojopahit. Faute d'hommes et de ressources, il ne pourra cependant pas réaliser cette tâche ni, à plus forte raison, bâtir un « empire » en Asie (un empire réduit essentiellement à trois bases : Goa, Malacca et Macao). Le XVI^e siècle n'a pas été le « siècle des Portugais », pas plus que le XVII^e ne sera celui des Hollandais. Le seul élément nouveau fut l'irruption du fanatisme catholique, la croisade contre l'Islam que le Portugal et l'Espagne menèrent par le fer et par le feu.

La chute de Malacca et l'élimination sanglante des Musulmans ont pour effet de transférer leur commerce de l'autre côté du détroit, sur la côte nord de Sumatra et la partie occidentale de Java. Ainsi vont grandir les royaumes d'Acheh et de Bantam, tandis que les anciens princes de Malacca, réfugiés dans leurs autres possessions (Johore), continuent la lutte pour reprendre leur capitale. Japara, qui s'est affran-

chie du contrôle de Demak, fera de son côté plusieurs tentatives pour s'emparer de Malacca, centre du commerce de l'archipel : face à tant d'ennemis, les Portugais ne tiendront que grâce aux divisions adverses et grâce à leur propre supériorité en artillerie et en marine ; mais ils ont échoué dans leur but de frapper au cœur l'économie musulmane.

En fait, la plus grande partie du commerce de cette époque est effectuée par les Chinois et les Gujerati qui viennent échanger la porcelaine, l'or, l'argent et la monnaie de Chine, les mousselines, les cotonnades, les coraux et les pierres précieuses de l'Inde, contre le poivre, les épices, le camphre, l'étain et les bois odoriférants. Pour acquérir le poivre et l'étain, principaux produits demandés par les Chinois, Acheh et Bantam poursuivent une politique d'expansion territoriale. Sous Iskandar Muda (1607-36), Acheh domine les côtes nord-est et nord-ouest de Sumatra et une partie de la péninsule, malaise (Pahang, Perak, Kedah). Bantam, fondé en 1568, étend son autorité des deux côtés du détroit de la Sonde jusqu'à Selebar (au sud de Benkulen). Entre les deux zones d'influence, Jambi, Palembang et, à l'intérieur, le Minangkabau, forment des principautés indépendantes, tirant leur richesse du poivre et de l'or.

Cependant, à Java, l'intérieur agraire reprend la prépondérance sur le littoral. Depuis 1582, le Matarâm a soumis tout l'arrière-pays oriental et central jusqu'à Chéribon. Il entreprend alors la conquête des riches principautés côtières, dont la principale était devenue Surabaya, grâce aux échanges avec les Moluques et Bornéo. Leur rivalité commerciale, leur jalousie mutuelle et leur passion d'indépendance empêchèrent les cités de former une coalition stable contre le Matarâm. Après que Japara, Demak et Gresik se furent rendus, Madura, Tuban et Surabaya tombèrent successivement, la dernière en 1625.

La restauration d'un Etat unifié dans le centre et l'est de Java avait été réalisée par le Sultan Agung (1613-45). Mais les diverses parties n'en étaient pas fondues en une unité solide. Le roi s'efforça de transformer l'aristocratie foncière en une noblesse de cour, résidant dans son *kraton* et liée à sa famille par les liens du mariage. Cependant la destruction des cités commerciales et la résurgence d'un agrarisme conservateur et réactionnaire allaient entraîner le déclin du Matarâm immédiatement après son apogée, au moment même où l'expansion de la Compagnie néerlandaise des Indes le menaçait de l'extérieur.

Les Portugais en se concentrant sur le détroit de Malacca,

avaient négligé celui de la Sonde, autre route vers les îles aux Epices. C'est par là que leurs concurrents vont entrer en scène. Les Anglais apparaissent les premiers. En 1579, Drake jette l'ancre à Ternate et y conclut un traité avec le sultan. Son retour, puis la victoire sur l'Armada espagnole entraînent la création en 1600 de la Compagnie anglaise des Indes orientales dont les agents s'installent trois ans après à Bantam.

C'est là également qu'abordent les Hollandais en 1596. Quinze expéditions se succèdent ensuite. En 1601, ils remportent une victoire navale décisive sur les Portugais au large de Bantam. L'année suivante, est créée la Compagnie unifiée des Indes orientales ou V.O.C. (Vereenigde Oostindische Compagnie), qui va s'employer à éliminer brutalement ses rivaux. En 1605, les Portugais sont expulsés d'Amboine qui devient le centre du commerce hollandais aux Moluques. Jan Pieterzsoon Coen occupe en 1619 Jakarta et y élève un fort auquel il donne le nom de Batavia. Bientôt, les Anglais doivent abandonner leurs comptoirs à Java et, enfin, en 1641, la prise de Malacca donne à la V.O.C. la suprématie navale.

Elle n'est cependant pas la première puissance territoriale ni économique. Comme les Portugais autrefois, elle n'a qu'un petit nombre de bases, à Java et Sumatra, aux Moluques et dans la péninsule malaise, qui ne lui permettent pas de contrôler entièrement le trafic des épices. Sa part dans le commerce de l'archipel reste faible par rapport à celle des Asiatiques (1). Mais des facteurs nouveaux se dessinent : la politique de monopole des épices aux Moluques, appliquée de plus en plus rigoureusement par la V.O.C., va ruiner la prospérité de ces îles, tandis que la prise de Malacca, en détournant le commerce de la région vers Batavia, amènera le Matarâm, Bantam, Aceh et le sud-ouest de Sumatra dans sa sphère d'influence : 1641 marque le véritable point de départ de l'expansion hollandaise et le commencement du déclin des royaumes indonésiens.

(1) En 1622, le tonnage de sa flotte dans ces mers n'atteignait que 12 ou 14 000 tx, alors que celui des Indonésiens s'élevait à 50 000 tx, celui des Chinois et des Siamois à 18 000 tx, celui d'Aceh à 3 000 tx, celui du Coromandel à 10 000 tx ; J. VAN LEUR, *Indonesian trade and society*, The Hague, 1955, p. 235.

CHAPITRE III

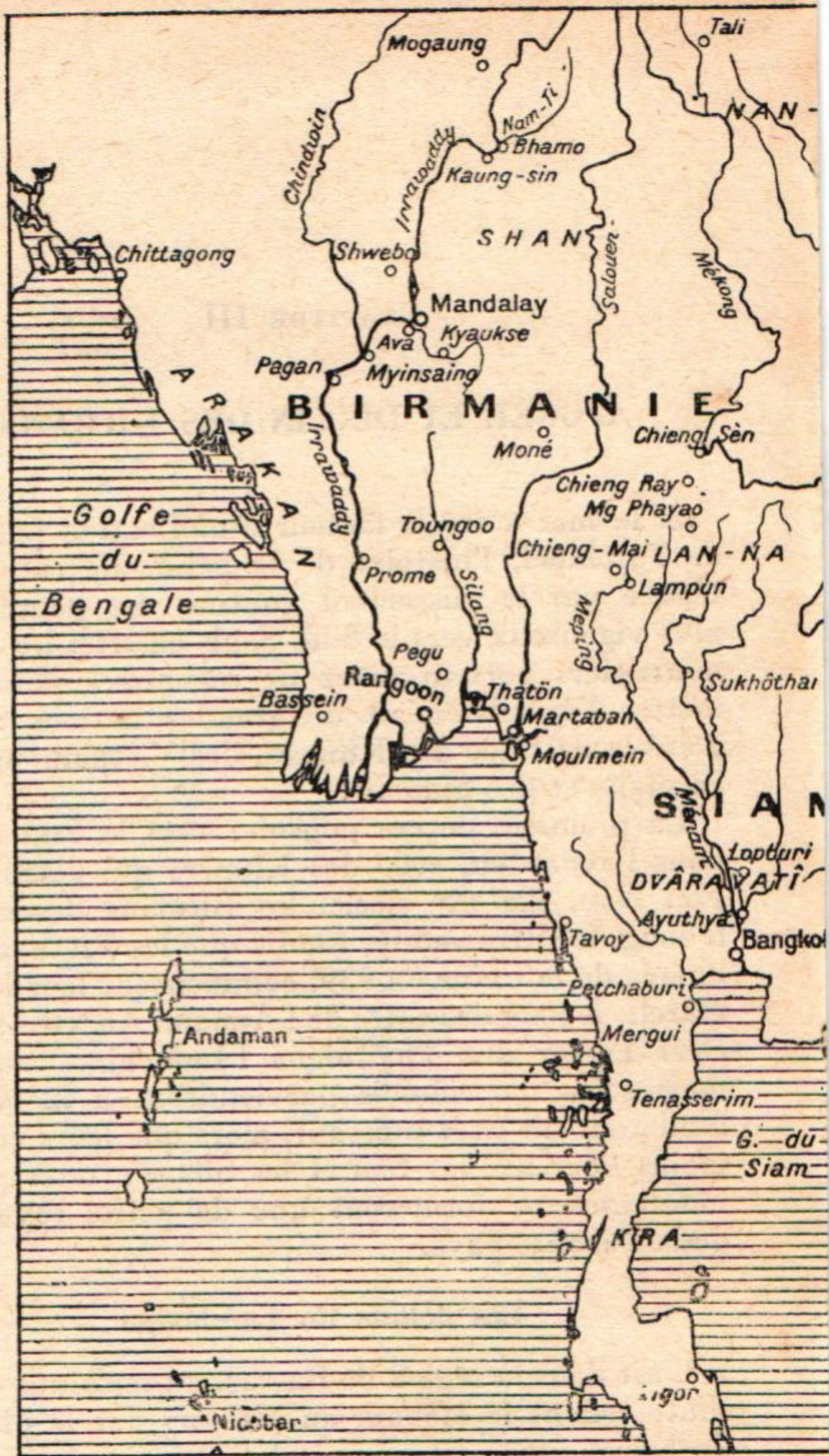
APOGÉE ET DÉCLIN DES KHMERS

Si la mer a été le facteur d'unification politique de l'archipel, l'histoire de la péninsule est caractérisée par le glissement continu des peuples les plus vigoureux vers le Sud. Seuls en effet les deltas nourriciers portent assez de ressources pour permettre l'établissement de grandes nations : telle a été la destinée des Khmers, des Vietnamiens, des Birmans et des Siamois.

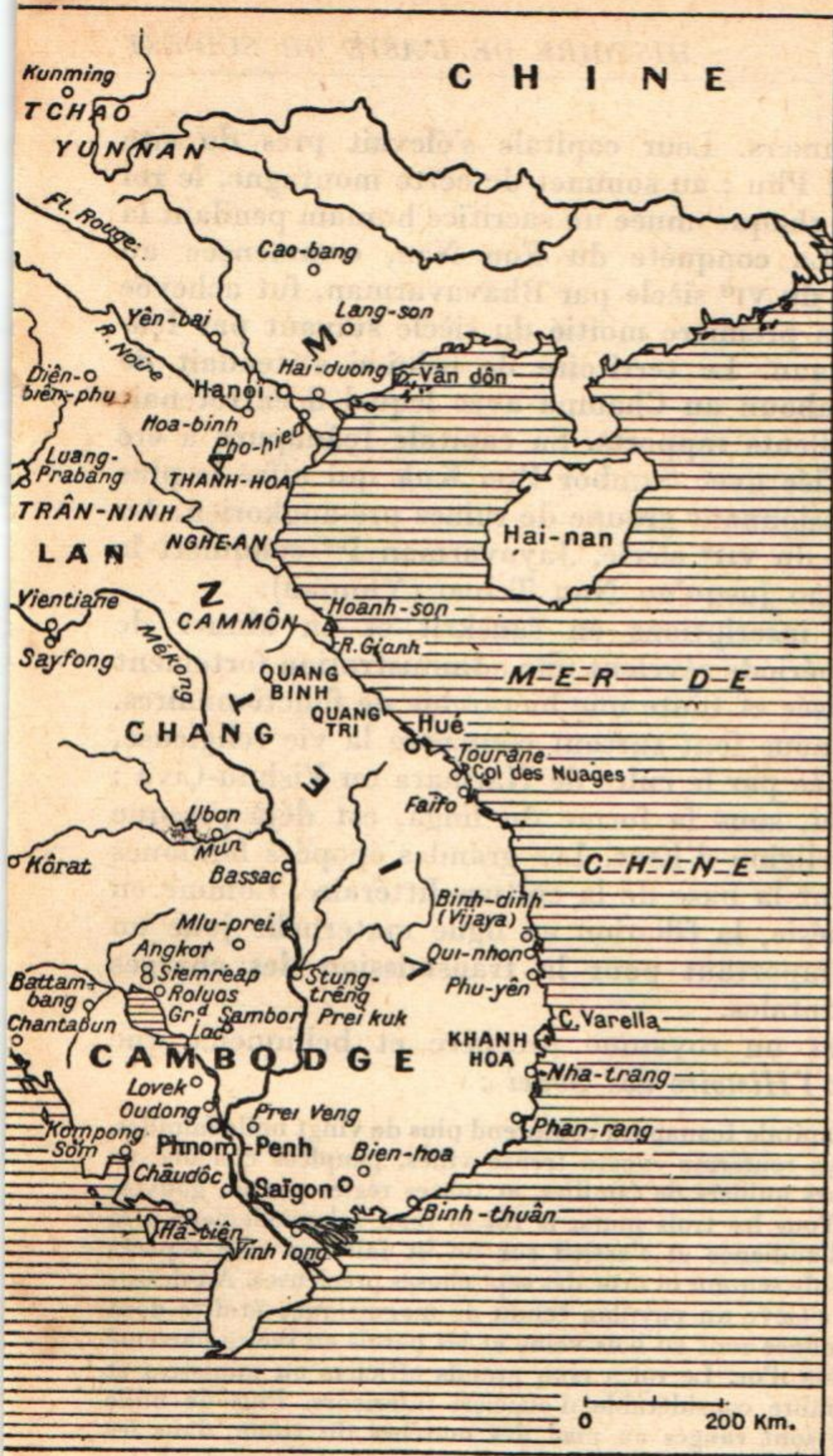
La première de ces poussées vers le Sud a été, nous l'avons vu, celle des Khmers qui détruisit le Fou Nan. Au ix^e siècle, les Birmans descendent le long de l'Irrawaddy, tandis que les Vietnamiens, libérés de la Chine en 939, commencent leur longue marche le long des côtes de l'Annam. Au xiii^e siècle, c'est l'essor des Thai dans l'Indochine centrale, mais seuls les Siamois parviendront à la mer et fonderont un Etat puissant, alors que leurs cousins moins heureux, les Lao et les Shan, arrêtés par la montagne, ne formeront que de petits royaumes dans l'arrière-pays.

Les débuts du Cambodge

C'est dans la région de Bassac, au terminus d'une route reliant le Ménam au Mékong par le plateau de Kôrat, que se trouve le berceau des Kambujas



Carte 3. — La pé



nsule indochinoise

LÊ THÀNH KHÔI

ou Khmers. Leur capitale s'élevait près du site de Vat Phu : au sommet de cette montagne, le roi faisait chaque année un sacrifice humain pendant la nuit. La conquête du Fou Nan, commencée au milieu du VI^e siècle par Bhavavarman, fut achevée dans la première moitié du siècle suivant par Içânavarman. Le territoire de celui-ci s'étendait de Chantaboun au Champa avec lequel il entretenait d'excellents rapports. Sa capitale Içânapura a été identifiée avec Sambor Prei Kuk qui offre le plus impressionnant groupe de ruines pré-angkorien. Au milieu du VII^e siècle, Jayavarman I^{er} conquiert le pays lao jusqu'au Nan Tchao (Yunnan).

Les inscriptions en sanskrit et en khmer de cette période révèlent une administration fortement organisée et toute une hiérarchie de fonctionnaires. Elles nous font surtout connaître la vie religieuse, dominée par le culte de Harihara ou Vishnu-Çiva : celui-ci, sous la forme du linga, est déjà presque une religion d'Etat. Les grandes épopées hindoues forment la base de la culture littéraire. Comme en Indonésie, la filiation en ligne maternelle joue un rôle important pour la transmission des charges sacerdotales.

C'est un royaume prospère et belliqueux que décrit l'*Histoire des Souei* :

La capitale Içanapura comprend plus de vingt mille familles. Le pays renferme encore trente villes, peuplées chacune de plusieurs milliers de familles, et toutes régies par un gouverneur. Tous les trois jours, le roi se rend solennellement à la salle d'audience et s'assied sur un lit fait des cinq espèces de bois de senteur et orné des sept choses précieuses. Au-dessus du lit s'élève un pavillon tendu de magnifiques étoffes dont les colonnes sont en bois veiné et les parois en ivoire parsemé de fleurs d'or. Le roi a cinq grands officiers ou ministres et un nombre considérable d'officiers inférieurs. Plus de mille gardes sont rangés au pied des marches du trône, dans les salles du palais, aux portes et aux péristyles. L'usage des habi-

tants est de toujours marcher cuirassés et en armes, de telle sorte que la moindre querelle entraîne des combats sanglants. Le Nord du Tchen La est un pays de montagnes entrecoupées de vallées. Le Midi renferme de grands marécages, avec un climat si chaud que jamais on ne voit ni neige ni gelée blanche ; le sol y engendre des exhalaisons pestilentiennes et fourmille d'insectes venimeux. On cultive dans ce royaume du riz, du seigle, un peu de mil et du gros millet.

Peu après 706, le Cambodge fut scindé en deux Etats : au nord le Cambodge de terre, au sud le Cambodge d'eau. Cette période obscure et troublée, au cours de laquelle le pays aurait été soumis à la suzeraineté de Java, a cependant laissé d'intéressantes productions artistiques. Une inscription de 791, mentionnant l'installation dans la province de Siemreap d'une image du bodhisattva *Lokeçvara*, atteste pour la première fois la présence du Grand Véhicule.

Vers 800, un prince « vint de Java pour régner dans la cité d'Indrapura ». C'est Jayavarman II qui va libérer son pays de la suzeraineté des Çailendra. A Indrapura (Banteay Prei Nokor), il prend à son service le brahmane Çivakaivalya, destiné à devenir le premier prêtre du culte du Dieu-roi (*Devarâja*). Après avoir reconquis une partie du royaume, Jayavarman II s'installe en 802 sur le Phnom Kulèn, plateau gréseux qui domine au nord la plaine d'Angkor : site privilégié par le voisinage d'un Grand Lac poissonneux et de plaines inondées dont le haut rendement en riz pouvait porter une population abondante, proche également des passes qui mènent au bassin du Ménam. C'est là que Jayavarman II se proclama monarque universel (*chakravaritn*) en recevant d'un brahmane, intermédiaire de Çiva, le *linga* qui renfermait l'essence de la royauté et assurait la prospérité de l'Etat.

Le culte du Dieu-roi s'effectuait dans un sanctuaire au sommet d'une montagne, naturelle ou artificielle, située au centre de la capitale et regardée comme l'axe du monde : là se faisait la communion entre le Dieu et le Roi. La conception du temple-montagne est plus vieille que le culte de Çiva lui-même. Elle se retrouve dans toutes les cultures primitives de l'Asie, de la Mésopotamie à l'Inde et de l'Asie du Sud-Est à la Chine. Le Fou Nan avait sa colline sacrée du Ba Phnom, à Java les Çailendra étaient « rois de la montagne ». Pour les monarques khmers, le culte avait la même signification que le mythe de l'Eléphant blanc pour les souverains bouddhistes de l'école Theravâda. Pendant des siècles, ce serait la tâche de chaque roi d'élever un temple-montagne pour conserver le linga qui enfermait son « moi subtil ». Le roi était le Dieu à qui de son vivant le temple était dédié, qui devenait son mausolée à sa mort. De là, la floraison des temples qui firent la gloire des Kambujas.

Jayavarman II ne resta pas cependant sur le Kulèn car il était perpétuellement en campagne pour pacifier le pays. Il mourut en 850 à Hariharâlaya (Rolûos) où continuèrent de résider ses premiers successeurs. Ceux-ci entreprirent de grands travaux hydrauliques pour mettre en valeur ce pays sablonneux. Indravarman I^{er} (877-89) y construisit le grand bassin de l'Indratatâka. Il fut le véritable unificateur du Cambodge : son autorité s'étendait de Châu-doc au nord-ouest d'Ubon. Yaçovarman I^{er} (889-900) éleva la première cité d'Angkor et en fit la capitale du Cambodge pour cinq siècles et demi.

La floraison angkoriennne

Les inscriptions de Yaçovarman I^{er} s'étendent du Yunnan au golfe du Siam et du Champa à la basse Birmanie, couvrant le territoire de l'ancien Fou Nan à son apogée. Sa réalisation la plus remarquable a été la construction, au nord-est de sa capitale, du Baray oriental. Cet immense bassin de

7 km sur 1,8 km fut obtenu en changeant le cours de la rivière de Siemreap : un système de fossés, de réservoirs et de fontaines permit d'assurer l'approvisionnement en eau de la cité et des champs environnants.

Les constructions de Koh Ker, du Mebon oriental, de Prè Rup et du Banteay Srei, marquent le ^xe siècle au cours duquel la civilisation khmère prend cette physionomie qui exercera une si grande influence sur la culture des Thai du Ménam et du Mékong. Malheureusement, les inscriptions ne renseignent que sur la religion, la Cour et le clergé, sans nous faire à peu près rien connaître de la vie du peuple.

Le Roi apparaît comme un dieu sur terre. Régner pour lui consiste à « manger la royauté » comme un gouverneur mange sa province (Cœdès). Source de toute autorité, il est le gardien de la loi et de l'ordre, protecteur de la religion, défenseur du sol et dispensateur des terres que cultivent les paysans. Au-dessous de lui, le pouvoir est concentré entre les mains d'une oligarchie, princes du sang et grandes familles sacerdotales au sein desquelles les charges se transmettent en ligne féminine. Les nobles se marient entre eux, formant une classe à part bien que non ethniquement différente du reste de la population. Enfin, divers corps hiérarchisés constituent une nombreuse administration civile.

La religion se caractérise, comme dans les autres pays du Sud-Est asiatique, par un syncrétisme remarquable. Le civaïsme, le bouddhisme et le vishnouïsme coexistent côte à côte, avec des périodes de prépondérance de tel ou tel culte, selon la faveur du souverain. Cette symbiose, qui se manifeste dans l'art et l'épigraphie, s'explique par la structure de la société : alors que dans l'Inde, le brahmanisme est solidaire de l'ordre social, il n'est ici qu'une religion de cour, sans influence sur les masses restées fidèles au culte des ancêtres et des Esprits.

Mais ces vieilles croyances imprègnent elles-mêmes la culture aristocratique. Les grands monuments montrent le mélange intime du culte des ancêtres avec les idées apportées de l'Inde. Ils ont été élevés par les rois et les grands pour servir à leur propre culte et celui de leurs parents : les statues de Çiva, de

Vishnu, de Harihara, de Lakshmi, de Pârvatî, de Bodhisattvas, qu'ils renferment figurent pour la plupart les princes sous les traits du dieu en qui ils ont été absorbés après leur mort.

Sous Sûryavarman I^{er} (1002-1050), le Cambodge un moment déchiré par les compétitions princières, s'étend jusqu'au bas Ménam et au nord de la péninsule malaise, englobant les royaumes de Dvâravatî et de Ligor ; à l'ouest il conquiert le Mékong jusqu'à Luang Prabang. Son fils Udayâdityavarman II (1050-1065) élève un nouveau temple-montagne, le Baphuon « ornement des trois mondes », tout brillant d'or, au centre d'une ville dont le tracé coïncide à peu près avec celui d'Angkor Thom. La capitale, déjà parcourue d'innombrables canaux, se voit doter d'un nouveau bassin : le Baray occidental, encore plus vaste que le Baray oriental (8 km sur 2,2 km). Le règne est cependant troublé par de nombreuses révoltes que réprime le général Sangrâma.

Le XII^e siècle fut le « grand siècle » de l'empire Khmer. Sûryavarman II (1113-c. 1150) en porte les frontières à leur plus grande extension, du Champa dont la capitale Vijaya tombe en 1145, à la Birmanie, et du haut Ménam à l'isthme de Kra (région de Grahi). A l'intérieur, il élève le chef-d'œuvre de l'art khmer, Angkor Vat, construit de son vivant pour devenir le mausolée où il serait divinisé sous l'aspect de Vishnu. Par l'harmonie de son ordonnance et la pureté de ses lignes, Angkor Vat constitue l'un des témoignages les plus émouvants de l'aspiration humaine vers la beauté. Mais les guerres perpétuelles et les grandes constructions affaiblissent le royaume. La mort du roi est suivie de révoltes paysannes, d'usurpations princières et enfin d'une invasion des Chams qui s'emparent d'Angkor en 1177.

Jayavarman VII tira le Cambodge de cette « mer

d'infortune ». Menant la guerilla contre l'envahisseur, il libère son pays en 1181 et se fait proclamer roi. En 1190, il prend une éclatante revanche sur le Champa dont la capitale est prise et le territoire occupé pendant trente ans. Il étend en même temps ses frontières au nord et à l'ouest : c'est de son règne que date la plus septentrionale des inscriptions khmères, celle de Say Fong, en face de Vientiane (1186). Bouddhiste fervent, bien qu'il continue à avoir un brahmane comme chapelain, il achève de faire d'Angkor l'une des plus magnifiques cités d'Extrême-Orient. C'est à lui qu'on doit Angkor Thom avec ses murailles, ses fossés, ses cinq portes et le Bayon au centre ; autour de la capitale, Banteay Kdei précédé d'un splendide « bain royal », Ta Prohm, Preah Khan, Neak Peân « île éminente, tirant son charme de ses bassins et lavant de la boue des péchés tous ceux qui s'en approchent » ; sur les routes du royaume, des pavillons de repos et cent deux hôpitaux.

L'art khmer à son apogée atteint le point culminant du symbolisme avec le Bayon. Le sanctuaire central en abrite une immense statue en pierre du Bouddharâja, correspondant bouddhique de l'ancien Dieu-roi civaïte, et en même temps image d'apothéose du roi fondateur. Une tour d'or la couronne autour de laquelle cinquante tours plus petites montent de partout en un chaos impressionnant. Toutes portent sur leurs quatre faces des visages colossaux du bodhisattva Lokeçvara au sourire mystérieux « la puissance royale bénissant les quatre orientes du pays ». Du Bayon partent cinq chaussées aboutissant à cinq portes monumentales : bordées de balustrades en forme de nâgas, elles représentent l'arc-en-ciel, pont magique entre la Terre et le Paradis. Cependant le trait le plus remarquable se trouve dans les bas-reliefs des galeries où, pour la première fois, le ciseau du sculpteur khmer a mêlé à l'épopée historique des scènes de la vie familière : ici une pêche à l'épervier, là un chasseur tendant son arbalète pour tirer sur un buffle, ailleurs la foule autour d'un combat de coqs, traité avec un réalisme intense.

Jayavarman VII, qui a permis cette intrusion de l'art profane dans ses sanctuaires, est aussi le souverain dont la charité bouddhique a multiplié aux quatre coins du pays les gîtes d'étape et les hôpitaux ouverts à tous : car, comme le proclame une de ses inscriptions « le mal qui afflige le corps des hommes devenait chez lui le mal de l'âme, et d'autant plus cuisant que c'est la douleur publique qui fait la douleur des rois et non leur propre douleur... »

L'œuvre pieuse de Jayavarman VII ne peut cependant cacher qu'il a épuisé son peuple par ses grandioses constructions. Quelle contradiction que d'assumer les peines de ses sujets comme les siennes et en même temps de les accabler d'impôts et de corvées pour édifier des monuments à sa gloire personnelle ! Des milliers de villages assignés à l'entretien des grands temples où officiaient des milliers de prêtres et de danseuses : la richesse nationale se perdait dans la fumée des flambeaux. Jayavarman VII a pu porter l'empire Khmer à son apogée, il l'a en même temps affaibli par ses demandes continuelles de travail, forcé ou non, et de service militaire. La décadence du Cambodge était en vue.

Après sa mort en 1200, il n'y eut plus de grand roi. Le Champa doit être évacué en 1220. L'empire se désagrège : la péninsule malaise se rend indépendante, les Thai se soulèvent dans le bassin du Ménam et fondent les royaumes de Sukhôthai et de Lan Na. Pourtant, au Cambodge propre, la monarchie reste fortement assise et peut repousser une incursion mongole en 1282. Elle reçoit en 1296 une ambassade chinoise. Tcheou Ta-kouan qui en fait partie, décrit dans ses *Mémoires sur les coutumes du Cambodge* un pays encore prospère et une cité magnifique.

« La muraille de la ville d'Angkor a environ 20 *li* de tour (en fait 9 km). Le palais, les demeures officielles et les maisons nobles sont tous orientés vers l'est. La salle du conseil a des châssis de fenêtre en or ; à droite et à gauche sont des colonnes carrées portant de quarante à cinquante miroirs rangés sur les côtés des fenêtres... »

Après avoir dépeint les divers genres d'habitations et d'habillement selon le rang de chacun, Tcheou Ta-kouan signale l'existence de trois sectes religieuses : les brahmanes, les bonzes et les ascètes, et relate certaines coutumes relatives à la naissance, à la défloration des filles nubiles par les prêtres, au mariage et à la mort. Les habitants emploient un nombre important d'esclaves. « Certains en ont plus d'une centaine. Ces sauvages viennent des solitudes montagneuses. Ils sont regardés comme des bêtes et achetés et vendus à vil prix. »

On fait trois ou quatre récoltes par an. Les crues annuelles du Grand Lac contribuent à fertiliser le sol pour la culture du riz. On plante, de plus, des oignons, de la moutarde, des aubergines, des melons, des courges, de la canne à sucre et des taros. Le sel est obtenu par évaporation sur le rivage. On fait du vinaigre avec une certaine sorte de feuilles et du vin avec de la canne à sucre, du miel, du riz et trois feuilles. Les produits de la forêt comprennent : plumes, ivoire, cornes de rhinocéros, cire d'abeille, miel, gomme-gutte, cardamome, poivre, ébène, essences, résine, bambou, rotin et beaucoup de fruits sauvages. Le Grand Lac renferme de nombreuses espèces de poissons, notamment des carpes et des anguilles.

Le commerce est généralement fait par les femmes, il y a aussi quelques Chinois. Ils n'ont pas de boutiques permanentes, mais utilisent une sorte de natte qu'ils étendent sur le sol. Dans les petites transactions, les paiements sont effectués en riz et autres grains, objets chinois et étoffes, dans les transactions importantes, en or et en argent. Les principaux produits chinois demandés au Cambodge sont l'or, l'argent, les soieries, les porcelaines bleues, les étoffes de chanvre et divers articles ménagers.

Les Cambodgiens connaissent l'astronomie et peuvent prévoir les éclipses. Parmi les grandes fêtes, Tcheou Ta-kouan cite celle du Nouvel An, avec lanternes, fleurs et pétards, à laquelle assiste le roi ; le « jet de la balle » qui accompagne encore de nos jours les chants alternés des garçons et des filles, le lavage des Bouddhas, le brûlage du riz marquant la fin de la récolte, les danses du huitième mois, la revue de la population au neuvième, sorte de recensement pratiqué aussi au Siam.

« Chaque village a un temple ou un stûpa. Quelque peu nom-

breux que soient les habitants, ils ont un officier de police. Sur les grandes routes il y a des lieux de repos. Les contestations du peuple, même insignifiantes, vont toujours jusqu'au souverain.» L'ordalie est souvent pratiquée, le coupable soumis à des châtiments sévères allant de l'amende et du fouet à la mutilation et à l'enterrement vivant.

Tcheou Ta-kouan termine sa relation par la description d'une sortie du roi, avec cavalerie, étendards, fanions, musique, filles du palais en étoffes à ramages, porteuses de cierges allumés, de lances et de boucliers, ministres à éléphant, reines en palanquins ou en voitures, parasols rouges, or et blancs, spectacle magnifique qui révèle la richesse du Cambodge.

La décadence

« Dans la récente guerre avec les Siamois, note Tcheou Ta-kouan, tout le peuple khmer a été obligé de combattre, et le pays a été entièrement dévasté. » Cependant, si les territoires extérieurs sont perdus, le Cambodge propre reste intact, mais les grandes constructions ont cessé et l'art dépérit : conséquence des raids dévastateurs des Thai qui dépeuplent les provinces occidentales.

Le plus puissant facteur qui minait, de l'intérieur, la monarchie khmère, c'était le bouddhisme du Petit Véhicule qui a joué ici le même rôle que l'Islam à Java : la conversion de toute la population à cette foi nouvelle a sapé les bases mêmes de l'idéologie sur laquelle reposait la royauté angkoriennne. L'hindouisme, sous l'aspect du culte royal qu'il avait pris en Asie du Sud-Est, était demeuré, on l'a vu, une religion de cour, essentiellement aristocratique, sans influence sur les masses. La conquête musulmane de l'Inde au XII^e siècle entraîna son affaiblissement dans tous ces pays. Au même moment, le bouddhisme du Hînayana qui avait trouvé un foyer actif à Ceylan, s'implantait définitivement en Birmanie et se diffusait de là vers le Ménam et

le Mékong. Dès la fin du XII^e siècle, un prince d'Angkor allait étudier le bouddhisme à Ceylan. Un siècle plus tard, chaque village khmer possédait sa pagode ou son stûpa.

Les masses, épuisées par les gigantesques constructions qu'exigeaient les Dieux de la Trimurti ou du Mahâyâna, étaient mûres pour la religion nouvelle. Celle-ci les touchait davantage. Elle ne demandait pas d'officiants nombreux, de cérémonial élaboré, ni d'offrandes somptueuses. Ses bonzes prêchaient l'austérité, la méditation et la solitude. Leur existence de pauvreté et de renoncement, au contact direct du peuple, contrastait avec celle des brahmanes de la cour. La première inscription en pâli remonte à 1309 : elle commémore la fondation d'un vihâra et d'une image du Bouddha. D'une vingtaine d'années plus tard date la dernière stèle sanskrite qui montre la survie de l'hindouisme à la capitale. Aujourd'hui encore, les Bakô ou brahmanes de la cour continuent d'officier aux cérémonies royales.

Après cette inscription de 1327, l'épigraphie fait place à la chronique cambodgienne dont le premier roi monte sur le trône vers 1340. Avec la fondation d'Ayuthya en 1350, la lutte entre Khmers et Siamois s'intensifie, les régions frontières de Chantaboun, Jolburi et Kôrat voient des raids et des contre-raids incessants. Les Khmers résistent vigoureusement et ce n'est qu'en 1431 que les Siamois s'emparent, par trahison, de l'antique cité d'Angkor. Bien que leur victoire fût sans lendemain et que le roi Ponhea Yat pût se faire couronner à Angkor dès l'année suivante, il jugea la capitale trop exposée et décida son abandon. Après un court séjour à Basan, il vint s'installer aux Quatre-Bras, sur le site de l'actuel Phnom Penh (1434).

L'abandon d'Angkor ne signifiait pas la chute du Cambodge, mais il marquait la fin de sa période la plus glorieuse, celle des admirables monuments, sculptures et inscriptions sanskrites, qui constituent l'apport le plus durable des Khmers à la civilisation universelle.

Désormais, l'histoire du Cambodge allait être celle d'un lent déclin. Sous la pression de jeunes et redoutables voisins, le royaume ne sut pas éviter les discordes intérieures qui favorisaient leur intervention. Toute l'organisation politique reposait sur le souverain, maître absolu, juge et législateur suprême. Il suffisait donc d'une crise dynastique, de la mort d'un souverain, de la minorité d'un prince, pour susciter les compétitions mandarinales et ouvrir une période de troubles. De plus, l'abandon d'Angkor entraînait en même temps celui du réseau d'irrigation qui l'entourait et par suite un recul de l'agriculture, accentué encore par les déportations de populations auxquelles se livrait l'agresseur siamois.

Malgré un bref redressement au *xvi^e* siècle, avec Ang Chan I^{er}, le Cambodge voyait de jour en jour diminuer son territoire. A l'ouest, les Siamois s'emparent de Kôrat et de Chantaboun (fin du *xvi^e* siècle), puis occupent « silencieusement » Battambang, Stung Treng, Tonlé Repu et Mlu Prey (1814). A l'est, les Viêtnameiens empiètent peu à peu le delta du Mékong et tentent même d'absorber le Cambodge en 1834. Aidé par son peuple et le Siam, le prince Ang Duong chasse l'envahisseur, mais pour préserver son royaume et l'équilibre extérieur, il accepte la double suzeraineté de Huê et de Bangkok (1847). Rien ne fut fait cependant pour améliorer le sort des masses dont l'appui pourtant conditionnait la durée de la monarchie.

CHAPITRE IV

LE « NAM TIÊN » VIÊTNAMIEN

La fondation du Viêt-Nam

La diffusion de l'araire de métal au Giao-chi avait entraîné depuis le 1^{er} siècle, un essor des forces productives qui donnait à la population du pays une conscience de jour en jour plus forte de sa personnalité. Appuyés sur les paysans exploités par l'administration chinoise, les chefs locaux se dressaient périodiquement pour tenter de conquérir l'indépendance : des sœurs Trưng en 40 à Triêu Au en 248, de Ly Bôn (Nam-dê) en 544 à Phùng Hông en 791, aucun d'eux ne réussit pourtant à se maintenir plus de quelques années. Vint le jour où la chute de l'empire T'ang ouvrit une crise plus profonde que toutes les autres : le pays mûri se soulève et chasse les gouverneurs chinois. Ngô Quyên fonde en 939 l'Etat vietnamien.

Les premiers monarques doivent consacrer leur règne à réprimer les forces centrifuges qui poussent au morcellement. La crise de succession qui suit la mort de Ngô Quyên (944) provoque une vaste insurrection féodale et la formation de douze grandes seigneuries (*Su quân*). Mais les aspirations populaires à la paix et l'unité sont plus fortes : elles permettent à Dinh Bô Linh de regrouper le terri-

toire (968) et à Lê Dai Hanh de repousser une invasion des Song (981) ; en même temps, l'ordre est rétabli par une législation rigoureuse. Avec les Ly (1009-1225), la royauté perd son caractère militaire et se donne des bases stables en créant une administration régulière et centralisée.

Thang-long, l'actuel Hanoï, devient capitale ; son site central lui gardera cette position pendant huit cents ans. Le royaume comprend vingt-quatre provinces dont le gouvernement est confié aux princes du sang ; un système de grandes routes les relie à la capitale. Les hauts dignitaires reçoivent des fiefs en principe viagers, avec droit de lever un tribut sur les familles qui y résident. L'établissement d'une fiscalité générale dès 1013 accroît les revenus et la puissance de la royauté sur les féodalités. Il se complète par l'organisation d'une armée régulière : la création du « registre des inscrits » étend le service militaire à toute la population. L'armée, dès lors, ne défend plus une dynastie, mais le sol de la patrie elle-même : elle le montrera lors des invasions chinoises.

Jusqu'au développement des études confucéennes qui, à partir de la fin du XI^e siècle, donnera naissance à la classe des lettrés-fonctionnaires, c'est l'Eglise bouddhique qui, à côté de la noblesse, joue, grâce à sa culture, le rôle le plus important dans l'Etat : elle assiste le souverain dans la direction des affaires publiques et dans son rôle sacerdotal. Les pagodes possèdent de vastes domaines, dons des princes et des villages, qu'elles font cultiver par des milliers de serfs et d'esclaves. Comme ailleurs, la religion a constitué pour les dirigeants un moyen de gouvernement, mais elle n'en a pas moins contribué à adoucir les mœurs et à répandre les lettres et les arts. C'est à cette époque que le Dai

Viêt (ce nom, donné au pays par Ly Thanh-tông en 1070, lui restera jusqu'en 1804) se couvre d'une « robe de temples » qui parent de leur grâce la capitale et les collines du delta. Le plus célèbre, le *Chùa Môt Côt* (Pagode du Pilier unique), construit en 1044, se dresse encore de nos jours à Hanoï, au centre d'un miroir d'eau, tel un lotus épanoui au sommet de sa tige. Au Thanh-hoa, la céramique vietnamienne atteint son apogée, avec ses magnifiques céladons à la matière sonore « vert de mer » ou « clair de lune », et ses urnes à couvercle au décor floral ou animal animé d'un rythme subtil et vigoureux.

Cet éclat culturel a été favorisé par la croissance économique. Après la fin des guerres civiles, l'expédition de 1069 contre le Champa qui y perdit le Quang-binh et le nord du Quang-tri, et la victoire sur l'invasion Song de 1077, une longue période de paix permet le progrès matériel. Les Ly encouragent l'agriculture en instituant des équipes d'entraide rurale et en interdisant l'abattage des buffles. La construction d'un réseau de digues (Cö-xa, 1108) assure la défense contre les crues du fleuve Rouge tout en affermissant la conscience de l'unité nationale et la base sociale de la monarchie. L'armée sert aussi l'agriculture : les soldats alternent le service militaire avec le travail des champs. Sous Ly Anh-tông (1137-1175), le commerce se développe non seulement avec la Chine, mais encore avec les pays du Sud dont les navires abordent à Vân-dôn.

Dans l'infrastructure cependant, la technique et les rapports de production restent inchangés. Bien qu'avec l'extension des superficies cultivées, la petite propriété rurale se développe, le pays comprend surtout de grands domaines nobiliaires et d'Eglise, que leurs détenteurs cherchent à ac-

croître aux dépens des villageois chaque fois que la faiblesse de l'autorité centrale laisse le champ libre à l'autonomisme local. Lorsque aux grands Ly succèdent des princes uniquement soucieux de leurs plaisirs qui exigent une aggravation des impôts et des corvées, et que des calamités naturelles s'abatent sur la rizière, c'est le signal de révoltes paysannes. Au début du XIII^e siècle, elles grandissent et s'étendent du Nghê-an au bas Tonkin. Incapables de faire face à ces troubles, les Ly abandonnent le pouvoir à la puissante famille des Trân qui, disposant de l'armée, vont les éliminer et s'emparer du trône.

Consolidation et crises de la monarchie

Avec les Trân (1225-1400), la centralisation monarchique fait de nouveaux progrès. Les souverains assurent la continuité dynastique en instituant la règle de transmettre le pouvoir à leur successeur de leur vivant : le jeune prince s'initie à la pratique du gouvernement, tandis que les décisions les plus importantes relèvent toujours du « roi supérieur » ; toute crise de succession est écartée. S'ils conservent l'organisation administrative créée par les Ly, les Trân la perfectionnent et la diversifient. Les plus hauts postes restent détenus par les princes du sang et les nobles, mais l'Eglise bouddhique perd son influence dans les affaires publiques au profit de la nouvelle classe des lettrés-fonctionnaires. L'entrée dans les collèges royaux ainsi que les concours de recrutement administratif sont cependant réservés aux fils de mandarins, sauf rares exceptions. L'extension de la culture suscite les premières œuvres marquantes : chroniques comme le *Dai Viêt Su-Ky* (1272), poésies de Mac Dinh

Chi et de Chu An, recueils de contes, etc. A côté de ces productions en chinois, la littérature en langue nationale ou *nôm* fait une timide apparition vers la fin du XIII^e siècle.

L'économie demeure fondée sur l'agriculture que les Trân, comme les Ly, encouragent. Ils entreprennent, parallèlement à la mise en valeur des terres incultes, la construction d'un réseau de digues le long du fleuve Rouge jusqu'à la mer, placées sous la surveillance de fonctionnaires spéciaux. Mais le commerce et l'industrie aussi se développent. Thang-long devient une grande cité où les marchands et les artisans se groupent en corporations : on y trouve architectes, sculpteurs, fondeurs de cloches, tisseurs de soie, céramistes, armuriers. La perception en argent, et non plus en nature, de l'impôt personnel, la réglementation du cours de la monnaie (1226), attestent le progrès relatif de l'économie monétaire.

Enfin, les Trân consacèrent leurs soins à la création d'une armée et d'une flotte puissantes en vue de réprimer les révoltes intérieures et surtout de résister à la pression de la Chine où les Mongols avaient remplacé les Song. En 1282, Qoubilaï Khan, désireux de contrôler la navigation dans les mers du Sud, facteur de la prospérité commerciale de son empire, cherche à conquérir le Champa, qui constitue le principal nœud de communications entre Canton et les détroits malais. Malgré l'occupation de leur capitale, les Chams résistent courageusement, et deux puissantes armées envoyées en renfort, qui tentent de traverser le Dai Viêt, sont l'une après l'autre mises en déroute par celui-ci. La bataille de Bach-dang (1288) marque la fin des guerres mongoles et l'un des hauts faits vietnamiens.

La victoire avait été acquise grâce à l'union nationale et au génie militaire de Trân Hung Dao

qui sut utiliser à merveille la tactique de la guérilla. Malgré la trahison d'une partie de l'aristocratie, le pays s'était levé tout entier contre l'envahisseur : « En temps de crise, toute la population devient soldat », écrit la chronique. Sa foi et sa constance furent le moteur du triomphe final. « La meilleure méthode de conserver l'Etat, dira Trân Hung Dao sur son lit de mort au roi Trân Anh-tông, c'est de traiter le peuple avec humanité afin d'avoir des racines profondes et une base durable. »

Cependant l'immense lutte laissait le Dai Viêt épuisé. Tant de bras avaient été enlevés à l'agriculture, tant de champs dévastés qu'après une série de calamités on assista à de terribles famines. L'affaiblissement du pays provoque la révolte des tribus montagnardes du Haut-Tonkin et des incursions périodiques des Lao et des Chams. La région de Huê, acquise par alliance en 1306, est perdue. La guerre continuelle entraîne impôts et levées d'hommes qui aggravent le mécontentement général. Surtout, une crise économique et sociale à laquelle aucun remède n'est apporté, mine les bases de la monarchie.

En fait, c'est un processus semblable à celui qui s'est déroulé sous les Ly. La structure agraire comprend toujours de grands domaines, soit d'Etat (*quôc khô*), soit nobiliaires (*thai âp*), soit ecclésiastiques, cultivés par des serfs et des esclaves. Avec le déclin du pouvoir central, les mandarins agrandissent leurs fiefs en usurpant les terres des communes et des paysans. En même temps, le poids de la fiscalité ajouté à des années consécutives de disette ruine les petits cultivateurs. Beaucoup en viennent à vendre leurs champs ou, fuyant l'impôt et la corvée, se réfugient sur les latifundia où ils tombent pratiquement dans la condition de

serfs. Durant tout le XIV^e siècle, ces masses opprimées se soulèvent périodiquement dans le delta. La révolte la plus célèbre, celle de Ngô Bê à Hai-duong, dure de 1344 à 1360 : il attire sous sa bannière des dizaines de milliers de malheureux en proclamant comme devise : « Prendre aux riches pour donner aux pauvres. » Bien que toutes ces insurrections paysannes soient finalement réprimées par les forces régulières, mieux organisées et mieux armées, elles affaiblissent progressivement la monarchie.

C'est à la faveur de ces circonstances qu'un mandarin ambitieux, Hô Qui Ly, va usurper le trône en 1400. Mais, politique intelligent, il essaie de résoudre la crise par une série de réformes. La plus importante consiste à limiter les latifundia ainsi que l'esclavage : les domaines au-dessus de dix *mâu* (env. 4 ha) sont transférés à l'Etat qui les loue à un taux modéré aux paysans. Pour remplir le Trésor et combattre la thésaurisation qui entrave le commerce, il émet du papier-monnaie ; simultanément, il cherche à contrôler les prix en créant des magasins publics. Enfin, il réforme l'enseignement en vue de lutter contre la rhétorique et d'édifier une culture nationale par l'usage du *nôm* à la place du chinois ; il ouvre plus largement les écoles publiques aux enfants du peuple.

Ces mesures de caractère progressif portent atteinte aux intérêts des anciennes classes dominantes sans améliorer de façon radicale le sort des masses. Or, le pays est menacé par l'impérialisme des Ming dont les grandes expéditions maritimes visent à contrôler les routes commerciales du Sud-Est asiatique. Par leur propagande loyaliste, lettrés conservateurs et mandarins fidèles aux Trân contribuent à détourner la population des Hô. Lorsque la Chine envahit le Dai Viêt en 1406 sous prétexte

de restaurer l'ancienne dynastie, beaucoup de soldats déposent les armes sans combattre : les Hô, vaincus, sont emmenés à Nankin, et la résistance des derniers Trân est réduite en 1414.

La marche vers le Sud

Leur fin n'allait être que le prologue d'une longue lutte pour l'indépendance qui durerait dix ans. Dès 1418, un chef se lève à Lam-son (Thanh-hoa) : Lê Lôi. Combinant la guerilla et la guerre de mouvement, avec l'appui de toute la population, il libère le sol national et fonde en 1428 la dynastie des Lê. Un partage général des terres inaugure son règne par l'expropriation des familles qui avaient pactisé avec l'occupation. Tout en récompensant les masses paysannes qui avaient constitué la force principale de la résistance, cette réforme agraire détruisait la puissance de l'ancienne aristocratie : elle entraînait en même temps un développement de la propriété privée et du travail libre, facteurs d'une croissance économique plus rapide que le système des grands domaines et de l'esclavage auquel Hô Qui Ly avait porté un premier coup. Cette nouvelle base économique et sociale donnait au Dai Viêt une avance considérable sur ses voisins où l'esclavage constituerait encore un trait dominant jusqu'au milieu du XIX^e siècle.

Sous Lê Thanh-tông (1460-97), la monarchie atteint son apogée. Les institutions administratives et militaires prennent leur forme définitive. L'agriculture continue d'être encouragée : des colonies militaires (*dôn diên*) organisent systématiquement la mise en valeur des terres en friche dans la Moyenne-Région et dans le Sud. Les grands domaines sont interdits, les biens communaux protégés contre

toute aliénation. Le Code Hong-duc rassemble la législation pénale et civile qui régit cette société hiérarchisée, mais où la femme jouit de droits domestiques égaux à ceux de l'homme.

De l'éclat culturel de l'époque témoigne la floraison d'œuvres historiques, de recueils de contes, de chants et de poèmes, dont l'un des plus célèbres est le *Gia-huân ca (Instructions familiales)*, attribué à Nguyễn Trai (1380-1442), mais remanié postérieurement. C'est là qu'on trouve les beaux vers souvent cités :

Aime les autres comme toi-même
Le don n'est rien, mais le geste est grand
Les biens en ce monde sont la propriété de tous
Nous naissons nus, nous mourons les mains vides, rien de plus !

Au dehors, le Champa est définitivement vaincu par la prise de sa capitale Vijaya (1471), tandis qu'à l'ouest la suzeraineté vietnamienne s'étend sur les royaumes lao du Mékong.

Mais après Lê Thanh-tông, ses successeurs passèrent trop rapidement pour assurer la continuité de son œuvre. Bientôt, la dynastie ne comprit plus que des souverains sans énergie et débauchés dont l'impuissance ouvrit la voie aux luttes seigneuriales. En 1527, les Mac usurpent le trône, et ce n'est qu'en 1592 que la capitale est reprise par les Lê, secondés par les Trinh. L'unité cependant n'est pas reconstituée. Tandis qu'avec l'aide chinoise, les Mac résisteront à Cao-bang jusqu'en 1677, une autre maison féodale se lève dans la région de Huê : les Nguyễn qui, forts de l'éloignement du pouvoir central, s'érigent en seigneurs indépendants. Contre eux, les Trinh qui, dans le Nord, ont accaparé tout le pouvoir, mènent une guerre épuisante et vaine de cinquante ans. Finalement, les deux adversaires

concluent une trêve tacite, admettant la rivière Gianh comme frontière commune. La sécession durera près de deux cents ans.

A travers ces vicissitudes, la marche vers le Sud continue. Ce *Nâm tiên* qui constitue la trame de l'histoire vietnamienne, c'est essentiellement la conquête de nouvelles terres par un peuple d'agriculteurs qui l'emporta sur ses voisins, non point grâce à des techniques supérieures, mais en raison de son dynamisme démographique et d'une structure économique et sociale plus solide. Après la chute de Vijaya, le Champa ne faisait plus que végéter sur un littoral étroit et inhospitalier. Il est détruit par les Nguyễn qui annexent successivement le Phu-yên (1611), le Khanh-hoa (1653) et le Binh-thuân (1693). Depuis le début du XVII^e siècle, les Vietnamiens étaient entrés dans le delta du Mékong : les émigrés, chassés de leur pays par la misère ou la famine, commencèrent de mettre en valeur la région de Biên-hoa, laissée à l'abandon par une population khmère clairsemée. Au cours du siècle, ils progressent peu à peu vers l'ouest, que les Nguyễn réunissent à leur domaine à la faveur des luttes civiles qui déchirent le Cambodge : Saïgon est acquis en 1698, Vinh-long et Châu-dôc en 1759.

La conquête de la Cochinchine avait été pour les seigneurs du Sud un moyen de résoudre le problème démographique et d'atténuer les tensions sociales internes. Dans le Nord, les Trinh essaient de pratiquer la même politique en étendant l'influence vietnamienne sur le moyen Mékong. Mais les deltaïques n'émigrent pas volontiers vers les hautes régions où ils ne retrouvent pas l'atmosphère traditionnelle de leurs villages. La pression de la population sur des terres rares, combinée à l'aggravation des impôts provoqués par les guerres civiles

et l'extension de la bureaucratie, entraînent, à partir du milieu du xvii^e siècle, la fuite des paysans hors de leurs communes et la disparition de la petite propriété au profit des latifundia.

A ces causes séculaires de troubles s'ajoute un facteur nouveau : l'apparition d'une catégorie de marchands qu'avait fait naître le développement du commerce avec les Chinois, les Japonais, les Indonésiens et les Européens : Portugais, Hollandais, Anglais et Français. Les deux ports les plus importants étaient Faifo dans le Sud et Phô-hiên dans le Nord où la soie, les parfums, les bois précieux, le sucre, la cannelle, le poivre et le riz du pays s'échangeaient contre les porcelaines et les métaux de Chine, les armes d'Europe, le soufre, le salpêtre le plomb. Or, la scission du Dai Viêt et les réglementations féodales gênaient l'essor de ces marchands qui, impuissants à susciter une révolution comme plus tard les *chonin* au Japon, pourraient seulement appuyer de leurs fonds la paysannerie lorsque celle-ci déclencherait ses insurrections.

La révolte éclate dans le Nord en 1737. Tout le delta ainsi que le Nord-Annam sont parcourus de bandes paysannes qui assiègent les citadelles et pillent les magasins publics. Des dizaines de milliers de misérables suivent les grands rebelles : Nguyễn Hữu Cầu, Nguyễn Danh Phương ou Hoàng Công Chât, qui leur donnent le riz des puissants et des riches. Ils tiendront en échec les forces régulières pendant dix ou quinze ans. Si leurs mouvements sont finalement réprimés, la monarchie en sort ébranlée dans ses racines.

Dans le Sud, la révolte populaire allait avoir plus de succès. La tyrannie des princes, la corruption mandarinale et la hausse des prix provoquent en 1771 le soulèvement des frères Tây-son qu'ap-

puient des marchands de Qui-nhon. Sous le brillant général Nguyễn Huệ, l'insurrection triomphe rapidement dans le Centre, puis en Cochinchine. Nguyễn Huệ marche alors contre les Trinh et entre à Thang-long en 1786. Une armée chinoise appelée à la rescousse par les Lê est mise en déroute par le jeune héros qui monte légitimement sur le trône (1788).

La nouvelle maison, fondée sur les aspirations des masses paysannes, ne sut pas y répondre, une fois au pouvoir. Elle ne réalisa pas de réforme agraire, ni une réduction des impôts et des corvées. Si l'ancienne oligarchie fut remplacée partiellement par des hommes nouveaux, le système féodal ne subit aucune modification fondamentale. Le pays ne retrouva pas la paix ni l'unité, car les dissensions intestines opposaient les frères Tây-son entre eux, tandis que l'héritier des Nguyễn, Anh, réoccupait la Cochinchine dès 1788 et commençait ses campagnes saisonnières. Nguyễn Anh, aidé de volontaires français, disposait sur ses ennemis d'une artillerie et d'une marine supérieures : la flotte adverse détruite devant Qui-nhon, il entre à Huê en 1801, à Thang-long en 1802. Gialong, fondateur de la dynastie des Nguyễn, a reconstitué l'unité vietnamienne. Il est le premier souverain à régner sans partage sur le Viêt-Nam actuel de la frontière de Chine au golfe de Thaïlande.

Absolutisme et immobilisme

Les Nguyễn établissent une monarchie plus absolue que tous leurs prédécesseurs. Sous Minh-mang (1820-41) les derniers vestiges de la féodalité disparaissent, tandis que les institutions politiques sont unifiées sous une centralisation rigoureuse. L'administration centrale comprend six ministères (Inté-

rieur, Finances, Rites, Armée, Justice et Travaux publics), coiffés d'un Cabinet impérial (*Nôi cac*) et surtout d'un *Cõ-mât-viên*, responsable des décisions essentielles. Dans les 31 provinces de l'empire, le gouverneur dispose de tous les pouvoirs civils et militaires. Mais les fonctionnaires ne reçoivent plus qu'un traitement annuel, au lieu de terres et de villages, système qui avait abouti jadis à la création de latifundia, origine de tant de crises économiques et de révoltes paysannes. Ils sont recrutés principalement par voie de concours, désormais ouverts à tous et non seulement aux fils de mandarins.

Huê, la capitale, devient une ville d'art où se concentrent tous les raffinements de la civilisation. La poésie, déjà illustrée à la fin du XVIII^e siècle par des chefs-d'œuvre tels que le *Chinh phu ngâm* (*Complainte de la Femme du Combattant*), le *Cung oan* (*Plaintes de l'odalisque*) ou l'œuvre étonnante de hardiesse, de saveur et d'images de Hô Xuân Hương, atteint son apogée avec le *Kim Vân Kiêu* de Nguyễn Du. A la faveur de la tragédie d'une âme aux prises avec la destinée, le poète brosse un tableau saisissant de réalisme de toute l'ancienne société. Par son humanité profonde aussi bien que par la magie du style et l'harmonie du rythme, le *Kim Vân Kiêu* appartient au trésor de la littérature universelle.

Mais cette culture, arrivée à ce niveau, n'évolue plus. Le confucianisme avait perdu toute puissance de vie et emprisonnait les esprits dans un moule rigide et desséchant. L'instruction n'était conçue que comme un moyen d'accès au mandarinat ; le système des concours n'ouvrait aucune fenêtre sur les réalités du monde moderne. Tout l'effort de l'étudiant visait à la mémoire des Classiques et de leurs commentaires officiels par l'école de Tchou Hi. Même après la perte du Sud, la cour de Tu-duc (1848-83) rejetait tous les projets de réforme, comme ceux de Nguyễn Trường Tô, qui tendaient à moder-

niser l'administration, l'enseignement, l'économie et l'armée, en ouvrant le pays aux influences occidentales.

Dans l'infrastructure, les contradictions économiques et sociales persistaient comme auparavant. La population paysanne dont le travail supporte toute la société, subit toutes les charges dont sont exempts les lettrés-fonctionnaires : le service militaire, les impôts, les corvées. Malgré l'abolition des domaines féodaux et le principe du partage égal des terres communales, son sort n'est pas meilleur que sous les dynasties précédentes : derrière les haies de bambou, les clans de notables règlent à leur profit les affaires de la commune et les questions de propriété.

Quand leurs abus et l'absolutisme mandarinal pèsent trop lourd, quand au fardeau fiscal s'ajoutent les calamités naturelles, le paysan poussé par la faim et le désespoir n'a plus que la ressource de se révolter. C'est surtout dans le Nord, pays surpeuplé et constamment menacé par les crues du fleuve Rouge, conquête récente des Nguyễn, où le souvenir des Lê reste vivace, qu'éclatent ces mouvements : en 1826 Phan Ba Vanh, en 1833 Lê Duy Luong et Nung Van Vân, en 1854 le soulèvement des « sauterelles ». Mais dans le Centre et dans le Sud également, le despotisme monarchique et la corruption des fonctionnaires provoquent des révoltes de minorités ethniques ou de nationaux, comme celle de Lê Van Khôi qui tint un moment les six provinces cochinchinoises (1833).

« Le Ciel auguste n'a pas de favoris ; il ne favorise que la vertu. La faveur du peuple n'est pas invariable : il n'aime que les princes bienfaisants » (Confucius). Impuissants à conquérir le cœur des populations comme à s'adapter à la marche du monde, les Nguyễn verront s'effondrer leur empire de l'intérieur avant les coups de l'Occident.

CHAPITRE V

L'UNIFICATION DE LA BIRMANIE

Les Pyu et les Môn

La route de Birmanie apparaît dans l'histoire dès le III^e siècle a. C. : c'est en 128 a. C. en effet que le Chinois Tchang K'ien découvre en Bactriane des bambous et des toiles du Sseu-tch'ouan qui y avaient été amenés par des caravanes indiennes. Pour contrôler cette route, les Han occupent le Nam Viêt en 111 a. C., comme on l'a vu plus haut ; mais c'est seulement en 69, après la soumission des Ai-lao, que la préfecture de Yong-tch'ang est créée sur le haut Mékong. La route est empruntée en 97 par des envoyés de l'empire romain, de nouveau en 120, par des jongleurs, danseurs et musiciens de la même provenance, remontant l'Irrawaddy.

L'influence indienne était arrivée, beaucoup plus tôt, par mer en Basse-Birmanie que les *Jatakas* appellent Suvarnabhûmi « la terre de l'or ». La plus ancienne trace n'en date cependant que des environs de l'an 500 : il s'agit de fragments du canon pâli trouvés à Hmawza près de Prome. Cette ville, la capitale des Pyu, le Çrikshetra des pèlerins chinois du VII^e siècle, avait au temps de sa splendeur une enceinte plus vaste que Pagan et Mandalay.

On y a retrouvé trois grands stûpas bouddhiques, dont l'un de 50 m, de petites chapelles voûtées, prototypes des futurs temples de Pagan, des images sur pierre de style Gupta, des pièces de monnaie en argent où sont représentés le soleil, la lune et les étoiles, et des plaques votives de terre cuite avec des légendes sanskrites en caractères Nagari. Les morts étaient brûlés et leurs cendres conservées dans des urnes. Les vestiges religieux : sculptures de Vishnu, statuettes en bronze

d'Avalokiteçvara et d'autres Bodhisattvas, inscriptions hinayanistes en pâli, montrent le syncrétisme qui fleurissait déjà à l'époque.

Au VIII^e siècle, le haut Irrawaddy fut conquis par l'Etat yunnanais du Nan Tchao qui désirait assurer ses communications avec ses alliés tibétains. La soumission du Nan Tchao à la Chine en 791 rouvre la route de Birmanie : elle entraîne l'établissement de relations entre les Pyu et la Cour des T'ang, grâce auxquelles nous avons les renseignements des Annales chinoises sur ce riche royaume, policé par le bouddhisme :

L'enceinte de la capitale mesure cent soixante li de longueur ; elle est constituée par une muraille en briques recouvertes d'un émail vert, protégée par un fossé, percée de douze portes et munie de tours aux angles. Sa population comprend plusieurs fois dix mille familles. Les maisons sont recouvertes de lames de plomb ou d'étain. Il y a plus de cent monastères bouddhiques, décorés d'or, d'argent et de peintures multicolores, et revêtus de tapis brodés. Les jeunes gens demeurent jusqu'à leur vingtième année dans les temples et dans les couvents, étudiant la religion du Bouddha, et ensuite rentrent dans le monde. Les habitants professent l'amour de la vie et l'horreur de tuer. Ils ne font usage ni d'entraves, ni de menottes, ni d'aucun instrument de supplice. Seul l'homicide est puni de mort. Ils n'emploient ni graisse, ni huile, mais se servent de bougies en cire d'abeille parfumée. Ils ont des monnaies d'argent en forme de demi-lune. Ils font le commerce avec les pays voisins auxquels ils vendent des étoffes blanches et des jarres d'argile. Ils ont une musique particulière et des danses raffinées qui inspireront un poème à Po Kiu-yi.

Mais, en 832, la ville des Pyu est prise par les Nan Tchao qui en déportent 3 000 habitants pour en peupler leur capitale orientale, Kun-ming. La décadence du royaume qui en résulta allait profiter aux Môn et aux Birmans.

Les Môn, appelés Talaings par les Birmans à cause de leur association culturelle avec la région indienne de Telingana (sur la côte de Madras), avaient pour centre Thatôn, à l'embouchure du Sittang, où la légende fait naître et mourir le célèbre Bouddhaghosa, père de l'Eglise singhalaise au V^e siècle. Les Môn occupaient d'ailleurs tout le bas Ménam où s'élèverait le royaume de Dvâravatî. En 825, une nouvelle capitale est fondée à Pegu (Hamsavatî). Dès cette époque, le pays a reçu le bouddhisme de Conjeveram (Inde du Sud) et prospère par le commerce avec l'océan Indien. D'après les voyageurs et les géographes persans et arabes, « le roi de Rahmâ possède cinquante mille éléphants ; le pays produit des étoffes de

coton veloutées et du bois d'aloès de l'espèce *hindî*. Les échanges se font, parmi les habitants, avec des cauris ».

Mais c'est avec leurs frères de race, les Birmans, que les Pyu allaient se fondre.

Le royaume de Pagan

Les Birmans ont leur berceau dans la plaine rizicole de Kyauksè, qui leur a longtemps servi de base économique, bien située à proximité du confluent de l'Irrawaddy et du Chindwin, au carrefour des routes qui mènent vers l'Assam, le Yunnan, les Etats Shan, et la mer. Cette zone ouverte ainsi dans toutes les directions, était prédisposée par la nature à porter les capitales, de Pagan à Ava et Mandalay.

Descendus des confins sino-tibétains, les Birmans avaient appris du Nan Tchao les arts de la guerre, l'usage de l'arc et de la cavalerie, les cultures en terrasses et dans la plaine. Dès le VII^e siècle, ils avaient reçu, par l'Inde du Nord, le bouddhisme du Grand Véhicule : celui-ci prendrait, avec la secte des Arî, une forme tantrique comportant des pratiques de sorcellerie et des rites érotiques. Pagan, dont les chroniques birmanes font remonter l'origine à 108, n'entre dans l'histoire qu'en 849 avec la construction de ses murailles par le roi Pyinbya. Il devient centre d'empire avec Anawrahta.

Anawrahta (1044-77) étendit la Birmanie de Bhamo au golfe de Martaban et du nord de l'Arakan au nord du Tenasserim. Il lui donna la prospérité économique en réorganisant le système d'irrigation de Kyauksè qui devint le grenier du pays. Mais son œuvre la plus importante a été l'introduction du bouddhisme Theravâda. Pour briser la puissance des Arî qui dominaient la Haute-Birmanie, le roi se convertit au Petit Véhicule : Thatôn lui refusant une collection du Tripitaka, il s'empare de la ville en 1057 et ramène à Pagan son roi ainsi que toute sa population de 30 000 âmes. Cette conquête a pour conséquence d'ouvrir à la Birmanie une fenêtre sur la mer, mais surtout de la civiliser.

Les Môn, grâce à leurs contacts avec l'extérieur, avaient une culture supérieure à celle des Birmans. Les prisonniers ramenés à Pagan y diffusèrent leur littérature, leurs arts et leur écriture ; le pâli devint la langue sacrée des Birmans et l'alphabet môn fut adopté pour leur langue littéraire : la première inscription en birman date de 1058. Cependant, le bouddhisme importé de Thatôn, lui-même dérivé de Conjeveram, ne resta pas pur : il se mélangea de mahayanisme et de tantrisme, tout en s'imprégnant du vieux culte des Naga

et des Nat (Esprits). La pagode de Shwezigon, commencée par Anawrahta en 1059, renferme des autels consacrés aux Trente-sept Nat, dont l'adoration constitue la forme birmane de cet animisme répandu dans tout le Sud-Est asiatique. Elle contient en même temps une copie de la Dent relique du Bouddha ramenée de Ceylan par des envoyés birmans.

Kyanzittha (1084-1112) porte la monarchie de Pagan à son apogée. Bouddhiste fervent, bien que les brahmanes continuent de jouer un rôle important dans les cérémonies royales, il construit le temple d'Ananda, chef-d'œuvre de l'art birman par l'harmonie de ses formes et de ses proportions. Par ailleurs, il envoie des missions en Chine et dans l'Inde pour développer les relations commerciales avec ces deux pays.

Alaungsithu (1112-67) continue son œuvre spirituelle. La chronique le dépeint comme un souverain bouddhiste par excellence, toujours parcourant son royaume qu'il couvre de fondations pieuses et d'inscriptions. Un tel monarque ne peut que négliger les affaires de l'Etat. Alaungsithu périt assassiné par son propre fils et sa fin ouvre une période de désordres et de révoltes jusqu'à l'avènement de Narapatisithu (1173-1210).

Le règne de celui-ci, assez paisible et prospère, vit le développement des travaux d'irrigation à Kyauksè et à Shwebo, la construction des temples de Gawdawpalin et de Sulamani, l'essor du birman qui remplaça le môn comme principale langue des inscriptions, et enfin l'implantation définitive du bouddhisme singhalais. Celui-ci se substitua peu à peu à celui de Thatôn qui subsistera cependant encore pendant deux siècles. Il inspira une série d'ouvrages en pâli, dont un traité grammatical, un commentaire philosophique et un recueil de lois. L'ardeur des réformateurs fit de ce bouddhisme une religion véritablement populaire et non celle d'une élite. De Birmanie, il se répandit au Siam, au Cambodge et au Laos, et partout toucha profondément les masses. Ce phénomène aura des conséquences importantes, car il préservera ces pays de l'Islam, au contraire des vieux Etats de la péninsule malaise et de l'archipel où le brahmanisme et le Grand Véhicule étaient restés l'apanage de la cour.

Les derniers souverains de Pagan n'ont pas l'énergie des fondateurs. La plupart vouent leur règne à encourager la vie monastique et à bâtir des temples. Narathihapate (1254-87) consacra six ans à l'érection de la pagode Mingalazedi qui suscita le dicton populaire : « Le temple est achevé et le pays ruiné. » La prédiction ne devait pas tarder à s'accomplir. Le roi, ayant refusé de rendre hommage à Qoubilaï Khan qui

avait annexé le Yunnan depuis 1253, vit fondre sur son pays quatre expéditions successives. Le défilé de Bhamo tomba en 1277, Pagan dix ans plus tard. Bien que les Mongols y laissent comme gouverneur un prince birman, Kyawswa, c'était la fin de l'empire d'Anawrahta. A la faveur de l'invasion, les Môn du delta s'étaient libérés et dans le Nord, le pouvoir effectif était passé aux mains d'un groupe Thai, les Shan.

La période de morcellement

La chute de Pagan ouvre une période de morcellement territorial qui va durer près de trois siècles. Le pays s'émietta en de nombreuses principautés rivales dont les trois plus importantes furent : au nord, la Haute-Birmanie, au sud-est, Toungoo, au sud les Môn.

Pendant les guerres mongoles, trois frères Shan s'étaient emparés du riche district de Kyauksè qui leur donnait le contrôle de la capitale. En 1299, ils mettent à mort Kyawswa et incendient Pagan. L'année suivante, ils repoussent à Myin-saing une cinquième et dernière invasion chinoise. Cette victoire leur assure la domination incontestée de la Haute-Birmanie. Mais ils ne savent pas éviter des querelles intestines constantes. En 1364, un chef Shan fonde Ava sur l'Irrawaddy, qui deviendra la capitale de la Haute-Birmanie, puis de tout le royaume.

Bien que créée par un Shan, Ava reprend toutes les traditions de Pagan. Son fondateur Thadominbya cherche à se concilier le sentiment national birman en faisant graver des inscriptions en birman et non en thai et en développant la littérature vernaculaire. L'histoire d'Ava est dominée par ses luttes contre les Shan du Nord, les Môn et les Arakanais. Elle n'évite pas non plus les troubles internes qui entraînent son affaiblissement et finalement sa chute en 1527 sous les coups des Shan du Mohnyin.

Dans le Sud, les Môn, qu'Anawrahta avait conquis au milieu du XI^e siècle, se libèrent en 1283, dès avant la chute de Pagan. Wareru (1287-96) règne à Martaban sur un territoire qui s'étend jusqu'à Mergui. Son œuvre principale est le *Wagaru Dhammathat*, le plus ancien code birman existant, compilation des lois de Manu qui influencera le droit siamois. Sous la direction de chefs énergiques, Binnya U (1353-85) et Razadarit (1385-1423), le royaume résiste aux pressions des Thai et des Birmans tout en prospérant par le commerce. Pegu, sa capitale depuis 1369, Martaban, Syriam et Bassein, effectuent des échanges réguliers avec l'Inde, la péninsule malaise,

l'Indonésie et la Chine. En même temps, le bouddhisme connaît un renouveau grâce aux contacts rétablis avec Ceylan : l'ordination à Kalyani, près de Pegu, et les sages jugements du roi Dammazedi (1472-92) jouissent d'un prestige tel qu'ils redonnent à la religion, divisée en de multiples sectes, une certaine unité. La fameuse pagode de Shwedagon s'élève et s'enrichit à chaque souverain. En 1519, les Portugais ouvrent un comptoir à Martaban. Le commerce du Pegu est alors florissant. On y trouve en abondance rubis et autres pierres précieuses de la Haute-Birmanie, gomme laque, cire, cornes, ivoire, plomb, étain, jarres de Pegu, vin de palme du Tenasserim, poivre d'Acheh, camphre de Bornéo, bois odoriférants et porcelaines de Chine, tissus indiens, velours d'Europe, opium d'Arabie. Mais au milieu de ce luxe et dans l'ambiance de la douceur bouddhique, le pays s'amollit et devient une proie tentante pour les races guerrières.

Au moment de la chute de Pagan, beaucoup de Birmans fuyant la domination des Thai, s'étaient réfugiés dans la vallée du Sittang, à Toungoo, place forte fondée en 1280. La ville grandit lentement en se tenant à l'écart des luttes qui opposaient Ava et Pegu. La décadence du Nord permit au roi Minkyinyo (1486-1531) de mettre la main sur le riche district de Kyauksè. La chute d'Ava en 1527 en fait le plus puissant prince birman. Il se prépare alors à conquérir les fabuleuses richesses du delta en vue d'acquérir la base nécessaire à une expansion future. Il meurt avant d'avoir pu se mettre en campagne et c'est son fils, Tabinshwehti (1531-50) qui réalisera son dessein. Successivement tombent Bassein, Pegu (1539), Martaban, Moulmein et Prome (1542). Après avoir repoussé une attaque des Shan d'Ava, Tabinshwehti se fait couronner à Pagan, puis de nouveau à Pegu. C'est là qu'il fixe sa capitale en 1546 à la fois pour des raisons économiques et stratégiques, car le delta lui assure les avantages du commerce extérieur ainsi qu'une voie d'invasion vers le Siam. Son successeur Bayin Naung achève la conquête d'Ava et reconstitue l'unité birmane.

La Birmanie moderne

En Bayin Naung (1551-81), la dynastie de Toungoo trouve son plus grand souverain. Après avoir réprimé une insurrection Môn à Pegu, il se lance contre les royaumes thai dont il triomphe au cours d'une série de brillantes campagnes : Ava 1555,

Chieng Mai 1556, Ayuthya 1564 et 1569, Vientiane enfin 1574. Toujours en guerre, il avait porté les frontières de la Birmanie à leur limite extrême. Pegu, sa capitale, atteint l'apogée de sa splendeur. Les voyageurs européens, tel le Vénitien César Frédéric, ne se lassent pas d'en décrire les fossés remplis de crocodiles, les murailles, les tours de garde, le palais aux plafonds couverts de plaques d'or, les grandes processions avec éléphants, palanquins et dignitaires en robes resplendissantes, les temples aux statues en or massif incrustées de pierres précieuses, et enfin l'apparition du Roi lui-même, « soleil parmi les hommes ».

Mais ses guerres ne laissaient pas à Bayin Naung le temps d'administrer, et ses perpétuelles levées de troupes ne pouvaient que susciter la haine populaire et qu'entraîner la ruine de l'agriculture : même le fertile delta ne voyait plus croître le riz sans hommes pour le planter, tant les pertes étaient nombreuses dans les batailles ou par la maladie. Pour repeupler les régions dévastées, le roi déporta des villages entiers. Aussi les révoltes paysannes allaient-elles s'allumer périodiquement malgré une répression rigoureuse ; la plus importante éclata en 1564 : les Môn auxquels se joignirent des prisonniers shan et siamois incendièrent Pegu. En 1567, une terrible famine se produisit.

Malgré ces avertissements, Nanda Bayin (1581-99) continua la politique insensée de son père. Ambitieux, comme lui, du titre de *Chakravartin* (monarque universel), il envahit cinq fois le Siam et cinq fois fut battu. Toutes les conquêtes de Bayin Naung étaient perdues, la population abandonnait les villages pour prendre la jungle ou se réfugier au Siam et en Arakan, les terres non cultivées retournaient au désert, les princes eux-mêmes se révoltaient. En 1599, une puissante flotte arakanaise appelée par le gouverneur de Toungoo s'empara de Pegu et mit le pays à feu et à sang.

Anaukpetlun (1605-28) restaure la paix et l'ordre. Mais la dynastie ne peut plus nourrir d'ambition territoriale sur le Siam. Pegu, envasé, perdait ses avantages commerciaux et stratégiques. En 1635, Thalun transfère la capitale à Ava. Ce déplacement signifiait aussi l'abandon du rêve de Tabinshwehti d'unifier Mên et Birmans. La cour retournait à l'isolationnisme médiéval ; alors que de grandes transformations ébranlaient le monde, elle perdait le contact avec l'extérieur. Dans l'abri de la Haute-Birmanie, la dynastie dépérit peu à peu, laissant les cliques féodales se disputer le pouvoir et l'ennemi extérieur, chinois, thai ou indien, ravager les frontières.

Aussi l'agitation populaire grandit-elle. En 1740, les Mên du delta se soulèvent, occupent toute la Basse-Birmanie et finalement emportent d'assaut Ava en 1752. L'énergie birmane cependant n'est pas morte. Un chef local, Alaungpaya, mène victorieusement la résistance : dès 1753, il reprend la capitale et en 1757 entre à Pegu. Le pays est réuni mais au prix d'un massacre des Mên qui émigrent en masse dans les pays voisins. L'autre œuvre d'Alaungpaya est la compilation du *Manu kye dhammathat*, le plus important code de Birmanie en raison de son caractère encyclopédique et de sa rédaction en birman au lieu du pâli.

Fondée par les armes, la nouvelle dynastie poursuit une politique d'expansion territoriale. Hsinbyushin détruit Ayuthya en 1767, mais ne peut garder le Siam ; il repousse toutefois trois invasions chinoises qui tentaient de s'emparer de la passe de Bhamo. Bodawpaya occupe l'Arakan (1785), l'Assam et Manipur (1817-22), portant les frontières birmanes au contact de l'Inde britannique.

Mais ces conquêtes militaires ne font en réalité

qu'affaiblir les assises de la monarchie. Dépeuplé par de perpétuelles levées d'hommes, le delta voit ses récoltes diminuer, tandis que les impôts et les corvées s'appesantissent sur le peuple, non seulement pour les constructions d'intérêt public, mais aussi pour les palais, les bateaux de plaisir ou les pagodes du monarque et de ses mandarins. La misère causée par la fiscalité est encore aggravée par l'injustice d'un système de capitation qui ne tient pas compte de la richesse, mais du nombre des personnes de la famille.

Pourtant, la richesse naturelle du pays est telle qu'elle continue d'attirer dans ses ports des marchands de l'Inde, de la Chine, de l'Arabie et de l'Europe. Rangoon, fondé par Alaungpaya en 1755, devient le centre le plus important grâce à la facilité des communications avec la capitale et les autres places du royaume. Dans cette cité populeuse où Anglais, Français et Portugais côtoient les Asiatiques, on y trouve des marchandises telles que sucre et mousselines du Bengale, toiles de Madras, poteries, mousquets, miroirs, articles en fer et en bronze, draperies, narcotiques, épices, raisins, amandes, café et autres produits de Perse et d'Arabie, souvent amenés par les bateaux des Birmans eux-mêmes. Le pays de son côté exporte de la gomme laque, du cachou, des huiles végétales, du pétrole et surtout du teck. Une classe de commerçants et de changeurs commence de naître.

Mais très loin, dans les montagnes de la Haute-Birmanie, la cour d'Ava continue de vivre dans l'atmosphère et les idées du Moyen-Age qui exaltent la personne du souverain et relèguent à l'arrière-plan l'industrie et les échanges. Pour n'avoir pas su comprendre la marche du monde, la dynastie d'Alaungpaya, comme celle de Gia-long, perdra son trône, alors que les rois de Bangkok, capitale ouverte aux courants internationaux, sauront faire preuve de plus d'intelligence.

CHAPITRE VI

L'ESSOR THAI

Le terme « Thai » est une dénomination linguistique sous laquelle on englobe des peuples répandus sur une vaste étendue, de la vallée du Brahmapoutre à la mer de Chine et du Haut-Yangtseu au golfe du Siam. Les Thai semblent être originaires de la Chine du Sud-Ouest où ils constituèrent au VIII^e siècle le puissant royaume de Nan Tchao avec capitale à Tali. La pression continue des Chinois les poussait vers le Sud, dans une infiltration lente et générale le long des vallées de la péninsule. Des groupes Thai s'établirent parmi les Khmers, les Mên et les Birmans. Au XIII^e siècle, les bouleversements entraînés par les guerres mongoles favorisèrent la naissance de jeunes Etats Thai aux dépens des vieux empires, khmer et birman, en déclin.

Mais tous les Thai n'ont pas eu une destinée semblable. Les Lao et les Shan, enfermés dans leurs vallées encaissées et leurs montagnes inhospitalières, n'ont formé que de petits royaumes. Seuls, les Siamois ont disposé d'un bon fleuve navigable, le Ménam, qui leur a ouvert de vastes plaines fertiles et l'accès à la mer, facteurs de prospérité et de puissance.

Les premiers royaumes du Ménam

Les Thai apparaissent relativement tard dans l'histoire. Au début, le bassin du Ménam est occupé par les Môn, qui y ont au VII^e siècle, peut-être à la suite du démembrement du Fou Nan, deux royaumes : au sud Dvâravatî, au nord Haripunjaya (Lampun). Au XI^e siècle, les Khmers s'installent à Lavo (Lopburi) ; ils étendent au XII^e leur domination jusqu'aux frontières de Haripunjaya. C'est à cette époque que l'épigraphie chame mentionne des esclaves et prisonniers de guerre Syâm et que les bas-reliefs d'Angkor les montrent dans les défilés militaires.

Au début du XIII^e siècle, l'affaiblissement de la Chine des Song permet la création de petites principautés au sud du Yunnan : Mogaung au nord de Bhamo, Moné ou Muong Nai sur un affluent du Salouen, Ahom en Assam. De la même période date la descente légendaire de Khun Borom conduisant une émigration en masse des Lao par le Nam U sur le site de Luang Prabang. Vers le milieu du siècle, deux chefs Thai chassent de Sukhôthai le gouverneur khmer et y établissent le centre d'un royaume qui grandit rapidement.

La position géographique de Sukhôthai explique son rôle comme berceau de la civilisation siamoise. Au centre des influences khmères, môn et birmanes, les Siamois s'assimilèrent les traditions religieuses, politiques et artistiques de leurs voisins, tout en les adaptant à leur génie propre, et en conservant leur propre structure sociale apparentée à celle des Mongols : une aristocratie guerrière formant les « hommes libres » (*Thai*) dominait le commun peuple et les esclaves constitués par les autochtones. C'est sans doute de l'empire khmer que les Siamois ont reçu le plus, notamment les institutions politiques et l'écriture : les caractères siamois inventés par Râma Khamhèng dérivent de l'écriture cursive khmère.

Ces caractères apparaissent pour la première fois dans la fameuse inscription de 1292 qui célèbre les exploits de ce roi. Râma Khamhèng (c. 1280-1318) étendit les frontières de Sukhôthai de Luang Prabang au Pegu et à Ligor, à l'exception de Lavo :

« Du vivant du roi Râma Khamhèng, cette cité de Sukhôthai est prospère. Dans l'eau, il y a du poisson ; dans la rizière, il y a du riz ; le seigneur du pays ne lève pas de taxe sur ses sujets qui, le long du chemin, s'en vont de compagnie, menant des bœufs pour aller faire le négoce, montant des chevaux pour aller vendre. Quiconque désire faire le commerce des

éléphants ou des chevaux, le fait ; quiconque désire faire le commerce de l'or, de l'argent, le fait.

« Si un homme du peuple, un noble ou un chef tombe malade, meurt ou disparaît, la maison de ses ancêtres, ses vêtements, ses éléphants, sa famille, ses greniers à riz, ses esclaves, ses plantations d'aréquier et de bétel sont transmis intégralement à ses enfants. Si des gens du peuple, des nobles ou des chefs sont en désaccord, le roi fait une enquête véritable, et tranche ensuite l'affaire pour ses sujets en toute impartialité ; il ne se met pas de connivence avec le voleur et le recéleur ; s'il voit le riz d'autrui, il ne le convoite pas ; et s'il voit les richesses d'autrui, il n'en est pas jaloux.

« Quiconque vient à éléphant pour le trouver et mettre son propre pays sous sa protection, il lui accorde aide et assistance ; si l'étranger n'a ni éléphants, ni chevaux, ni serviteurs, ni femmes, ni argent, ni or, il lui en donne et l'invite à se considérer comme étant dans son propre pays. S'il capture des guerriers ou des combattants ennemis, il ne les tue ni ne les frappe. Dans l'embrasement de la porte du palais, il y a une cloche suspendue : si un habitant du royaume a quelque grief ou quelque affaire qui ulcère ses entrailles et tourmente son esprit, et qu'il désire exposer au roi, ce n'est pas difficile : il n'a qu'à frapper la cloche. Chaque fois que le roi Râma Khamhèng entend cet appel, il interroge le plaignant sur son affaire et le juge en toute impartialité. »

L'inscription décrit ensuite la capitale de Sukhôtthai avec sa triple enceinte et ses quatre portes, l'étang central, les sanctuaires à l'intérieur et en dehors des murs, le marché, les rites animistes associés au bouddhisme pâli que le roi, les nobles et le commun peuple, tous sans exception, pratiquent dévotement. A l'issue de la saison des pluies ont lieu les cérémonies du *Kathin* (offrande de vêtements aux moines) qui durent un mois. La fin du *Kathin* coïncide avec la fête des lumières décrite par Tcheou Ta-kouan à Angkor à la même époque :

« Ce Muong Sukhôtthai possède quatre portes : une foule immense s'y presse pour entrer et voir le roi allumer les cierges et jouer avec le feu, et ce Muong Sukhôtthai est plein de peuple à en éclater. »

Tandis que Râma Khamhèng établissait l'autorité siamoise en Indochine centrale, un chef lao, Mangray, se taillait un royaume dans le Nord. Il avait fondé Chieng Ray en 1262. En 1287, l'année de la chute de Pagan, il conclut avec Râma Khamhèng et le prince de Phayo, une alliance qui témoignait de la solidarité ethnique des chefs Thai et ferait leur force face

aux autres groupes. C'est ainsi qu'il put, vers 1291, attaquer Haripunjaya, en chasser les Môn, et fonder dans la vallée du Méping le royaume de Lan Na : il lui donna pour capitale Chieng Mai (1296) destinée à devenir la deuxième ville du Siam.

Les successeurs de Râma Khamhèng n'ont pas son énergie guerrière. Ce sont des monarques dévots qui se consacrent aux œuvres religieuses. Lü Thai fut un savant lettré, auteur d'un important traité de cosmologie bouddhique et réformateur du calendrier.

« Il règne en observant les dix préceptes royaux. Il sait avoir pitié de tous ses sujets. Il fait grâce à tous ceux qui se montrent mauvais envers lui. La raison pour laquelle il réprime son cœur et réfrène son esprit, et ne se met pas en colère quand il conviendrait de s'y mettre, c'est qu'il a le désir de devenir un Bouddha et de mener toutes les créatures par-delà l'océan de douleurs de la transmigration... »

Sous un tel souverain, l'Etat était à la merci d'entreprises de conquête. Deux ans après son avènement, Lü Thai se soumettait sans résistance à un prince du Sud, Râmadhipati, qui fondait l'année suivante (1350) Ayuthya. Bien que son royaume continue d'exister, Lü Thai se tourna de plus en plus vers la piété et finalement entra en religion en 1361, laissant la voie libre à son ambitieux voisin.

D'Ayuthya à Bangkok

Avec Râmadhipati s'ouvre la période du Siam moderne. Le centre de la puissance siamoise s'est déplacé vers le Sud. Bâtie sur une île du Ménam, à un carrefour fluvial, Ayuthya jouit d'un site encore plus favorable que Sukhôthai, car elle s'ouvre directement sur la mer et fera de la prospérité commerciale l'une des bases de sa puissance.

Râmadhipati (1350-69) promulgue le premier code siamois qui, incorporant les plus anciennes coutumes thai datant de la période du Nan Tchao, et modifié plus tard par les Lois de Manu, fournira les principes de la législation siamoise jusqu'au règne de Chulalongkorn.

Sous ses successeurs, Ayuthya étend sa domination sur le moyen et le bas Ménam, ainsi que sur

le Nord de la péninsule malaise, y compris Tavoy, Mergui et Tenasserim, routes directes du commerce avec le golfe du Bengale. Son histoire est remplie, au début, de luttes presque continuelles : à l'est, contre le Cambodge, au nord contre Sukhôthai et Chieng Mai. Si la première ville est incorporée définitivement au Siam en 1438, Chieng Mai résistera beaucoup plus longtemps. Située au milieu d'une plaine fertile au débouché de la Chine méridionale, de la Birmanie et du Lan Chang, la cité tire sa richesse des échanges de soie, de métaux et de porcelaines chinoises contre le riz, le coton, l'ivoire, la cire, l'encens, la laque, et les bois précieux de son sol ou des pays voisins. Mais la valeur de ce trafic n'atteint pas celui d'Ayuthya où vont arriver, au XVI^e siècle, les premiers navires européens.

Boromo Trailokanat (1448-88) dote le Siam d'une administration centralisée qui, bien que très en retard sur celle du Viêt-Nam, l'emporte sur celle de la Birmanie et du Cambodge. Il fixe les lois de succession en créant pour le prince héritier la fonction de « Maha Uparat », organise des départements ministériels, réglemente la hiérarchie féodale en déterminant la quantité de terres pouvant revenir à chacun : de 4 ha pour la plus basse classe à 1 600 ha pour un Chao Phya. En 1518, Râmadhipati II divise le royaume en circonscriptions militaires et décide l'enrôlement de tout Siamois à l'âge de dix-huit ans. Par ailleurs, ce roi et ses successeurs entreprennent des travaux pour faciliter l'accès du Ménam aux jonques de haute mer.

Ainsi le Siam s'organise-t-il lentement lorsque au milieu du XVI^e siècle une nouvelle puissance surgit à l'ouest : la Birmanie, dont les invasions mettront plusieurs fois le pays au bord de l'abîme. Le prétexte de ces guerres, c'est la possession de l'Élé-

phant blanc, gage de prospérité pour les princes bouddhistes. Mais, en fait, il s'agit du contrôle du commerce avec la Chine par Chieng Mai et avec l'océan Indien par le Tenasserim, de la prise d'esclaves comme main-d'œuvre et de l'attrait des trésors d'Ayuthya, l'une des plus riches capitales de la péninsule indochinoise.

Maître de Chieng Mai dès 1556, Bayin Naung prend Ayuthya en 1564 et établit la suzeraineté birmane. Une tentative de soulèvement est durement réprimée ; Ayuthya tombe une deuxième fois en 1569 : toutes ses fortifications sont rasées et des milliers d'habitants déportés en Basse-Birmanie. Le Siam, devenu province birmane pour quinze ans, va trouver un libérateur en Phra Naret. Il profite des troubles du règne de Nanda Bayin pour proclamer l'indépendance et triomphe de cinq invasions birmanes successives. Devenu le roi Naresuen (1590-1605), il fait montre des mêmes qualités militaires : la même année 1593, il enlève, à l'est, Lovêk, la capitale khmère, à l'ouest Tavoy et Tenasserim, rouvrant la route des échanges avec le golfe du Bengale.

Le XVII^e siècle assiste à une période de relations diplomatiques et commerciales actives avec la Chine et l'Europe où la première ambassade siamoise débarque à La Haye en 1609. La société siamoise de l'époque revit pour nous dans les relations de Gervaise (1688) et de La Loubère (1691).

L'organisation politique est alors fixée, semblable dans ses grandes lignes à celle des pays voisins. Le Roi exerce une autorité absolue. Tout vient de lui et tout y aboutit. Il est détenteur du sol, maître des personnes et des biens de ses sujets, au moins théoriquement, car ici comme ailleurs, la coutume et les règles bouddhiques limitent ses pouvoirs.

La noblesse n'est pas héréditaire, car cela serait incompatible avec l'omnipotence royale. Elle n'est pas non plus fermée,

car le monarque peut prendre comme mandarins non seulement des gens du peuple, mais aussi des étrangers. « Le vrai mérite se mesure toujours chez eux par les avantages de la fortune et la faveur du prince » (Gervaise). Il existe cinq degrés de noblesse : les Phya, les Oc Ya, les Oc Phra, les Oc Luang et les Oc Khun, à chacun desquels correspondent des insignes, un nombre d'esclaves et une quantité de terres déterminés.

Les bonzes jouissent d'un grand prestige et de nombreux privilèges. Ils sont exempts de toutes sortes de tributs et de charges et « c'est cette exemption qui en produit une si grande multitude ».

Le peuple libre ne l'est que relativement. Chaque habitant doit six mois de corvée par an. Certains s'en libèrent en payant une redevance ou un impôt en nature : bois, chaux, cire d'abeille, résine, ivoire, riz ou poivre. Quand il n'est pas de corvée, le Thai cultive sa terre ou s'adonne au commerce.

Enfin, au bas de l'échelle, se trouvent les esclaves, à vie ou pour dettes. Leur condition est assez douce, peu différente de celle des hommes libres : ils vivent plutôt comme des domestiques, « traités souvent avec autant de douceur et d'amitié que les enfants de la maison ».

C'est à Ayuthya que se fait le plus grand commerce : « Tous les vaisseaux y abordent, parce que la rivière y forme un grand bassin très commode pour les radouber, et tous les jours on en bâtit de nouveaux. » La ville est divisée par quartiers et par rues, les unes destinées aux étrangers : Chinois, Mores, Malais, Européens, les autres aux habitants. « Ce qui contribue le plus à la beauté et à la magnificence de cette ville, c'est la vue de plus de cinq cents pagodes que l'on trouve dispersées de tous côtes, et qui, par le nombre des statues dorées qu'elles renferment, donnent aux Etrangers qui n'y sont pas encore accoutumés, une fort grande idée de ses richesses. »

On y trouve quantité d'artisans : orfèvres (« il n'y en a point qui damasquent plus proprement n'y qui réussissent mieux dans les ouvrages de filigranne »), chaudronniers, armuriers, forgerons, architectes, tisseurs de soies d'or et d'argent. Mais les ressources naturelles ne sont guère exploitées : « Les mines d'étain, de fer et de salpêtre, le coton, la soie et les parfums qui se trouvent en abondance dans ce royaume le pourraient rendre le plus riche des Indes, si tous ces dons de la nature estoient tombez entre les mains d'un peuple qui sceut les faire valoir et qui fût moins ennemy du travail. Mais le peu d'activité des Siamois les rend pauvres » (Gervaise).

Cette période d'échanges actifs avec l'Occident se termine brusquement en 1688. A la suite d'une tentative de Louis XIV d'occuper le Siam avec l'aide d'un Grec, Constantin Phaulkon, devenu surintendant du commerce extérieur de Phra Narai, il y eut une réaction siamoise : Phaulkon est exécuté, le roi déposé, les Français doivent évacuer le pays. Le Siam, méfiant désormais, tendra à se fermer. Mais le déclin du commerce ruine sa prospérité au moment où la monarchie s'affaiblit dans la répression de révoltes paysannes ou princières et des interventions coûteuses et vaines au Cambodge.

C'est de ces conditions que profite la Birmanie, réunifiée par Alaungpaya, pour envahir le Siam. En 1767, Ayuthya tombe après une résistance désespérée : elle est réduite en cendres et dix mille habitants emmenés en esclavage. Le pays au bord de l'abîme est sauvé par le général Phya Taksin. Rassemblant les restes de l'armée, il chasse les Birmans et se proclame roi à Thonburi. Tout son règne se passera à guerroyer contre les gouverneurs révoltés, les Birmans qui reviennent, le Cambodge et le Laos. L'orgueil de ses victoires le rend fou : sa tyrannie provoque une révolte des officiers qui met sur le trône le général Chakri. Rama I^{er} (1782-1809), fondateur de la dynastie actuelle, place la capitale à Bangkok, en face de Thonburi, sur la rive gauche du Ménam.

Au début du XIX^e siècle, le Siam a retrouvé sa prospérité. Les Birmans repoussés pour toujours, il reprend sa politique d'expansion au Cambodge, au Laos et dans les Etats malais. Sans doute, à l'intérieur, n'y a-t-il aucun grand effort de mise en valeur : les mines de cuivre, d'argent, d'étain, de fer et d'antimoine ne sont guère exploitées. Mais le Siam possède une merveilleuse richesse : la plaine

du Ménam qui non seulement nourrit les habitants, mais encore fournit une exportation annuelle de cinq cent mille quintaux de riz. Ce riz, ainsi que les produits de la forêt (teck, épices, résines), le coton, le café et le sucre, alimentent un commerce important.

D'un bout du royaume à l'autre, écrit Pallegoix en 1854, tout y est en mouvement, les canaux et les fleuves sont parcourus en tous sens par des barques innombrables qui viennent verser leur tribut de marchandises dans les boutiques et les entrepôts de la capitale.

Que cette capitale soit un port, c'est-à-dire un lieu ouvert aux influences extérieures, a permis au Siam de s'adapter avec souplesse aux conditions internationales et d'échapper au sort de ses voisins.

Le Lan Chang

Au nord-est du Siam, apparaît à la même époque qu'Ayuthya, le royaume lao de Lan Chang ou du « Million d'éléphants ». L'unité lao, axée sur le Mékong, est née assez tard du fait de la structure physique du pays : un fleuve puissant et coupé de rapides, une série de plateaux morcelés par les rivières ou les montagnes, formant autant de territoires distincts.

Au milieu du *xiv^e* siècle, l'affaiblissement de Sukhôthai sous les coups d'Ayuthya, permet à Fa Ngum d'unifier le pays et de se faire couronner à Luang Prabang, roi du Lan Chang (1353). Le prince, qui avait été élevé à Angkor, appelle à ses côtés une mission de religieux et d'artisans khmers : elle lui amène une statue du Bouddha, le célèbre Pra Bang de pierre dorée, qui donnera son nom à la capitale et en deviendra le palladium. Mais le résultat le plus important de cet événement est

d'introduire sur le haut Mékong la civilisation khmère qui, jusqu'alors, n'avait guère atteint que Vientiane, et le bouddhisme pâli.

Fa Ngum passe son règne à guerroyer pour consolider le jeune Etat. Son fils commence à l'organiser : le recensement de 1376 fait apparaître une population de 300 000 inscrits, ce qui lui vaut le nom de Phya Sam Sen Thai « chef de trois cent mille Thai ». Il peut ainsi asseoir les bases de l'impôt et de l'armée, forces essentielles de la monarchie. L'autorité royale reste cependant limitée, car les différentes principautés conservent leur *Chao Muong* héréditaire, simplement assujetti à l'envoi d'un tribut périodique.

Au milieu de rivalités princières et de guerres avec ses voisins (la plus importante eut lieu avec le Dai Viêt en 1479), le Lan Chang grandit lentement grâce au commerce de la gomme laque et du benjoin, des défenses d'éléphants et des cornes de rhinocéros. Il atteint au milieu du *xvi^e* siècle sa plus grande extension. En 1563, Setthathirath installe la capitale à Vientiane, position plus centrale que Luang Prabang et mieux placée pour les échanges avec le Dai Viêt et le Siam, mieux placée aussi pour recevoir leur aide contre les Birmans dont les visées menacent alors toute l'Indochine centrale. Le roi fait fortifier et embellir la ville qu'il dote du Vat Pra Keo destiné à abriter le Bouddha d'émeraude, rapporté de Chieng Mai où il avait été couronné en 1547. Au nord-est de la capitale s'éleva le That Luang, Grand reliquaire, qui abrite selon la légende un cheveu du Bouddha.

A cette époque prospère succèdent les guerres birmanes qui entraînent la ruine du Lan Chang. Vientiane tombée en 1574, il doit reconnaître la suzeraineté birmane jusqu'en 1591. Nokeo restaure

l'indépendance, mais sa mort ramène une période de troubles et ce n'est qu'en 1637 que le pays retrouve la paix avec Souliga Vongsa. Celui-ci s'allie avec le Dai Viêt en épousant une fille des Lê : un traité délimite les frontières avec ce pays en décidant que toutes les populations vivant dans des maisons « sur pilotis et avec vérandas » relèveront de Vientiane. C'est l'apogée de la puissance et des arts lao dont témoignent les relations de Van Wusthof, de la Compagnie des Indes néerlandaises (1641), et du Père jésuite J. M. Leria.

Mais, après la mort de Souliga Vongsa (1694), s'ouvre une nouvelle crise qui finit par morceler le royaume en trois Etats : au nord Luang Prabang, au centre Vientiane, au sud Champassak. Tous trois ne cesseront de se combattre, chacun faisant appel à l'étranger pour tenter de détruire les autres. Leur affaiblissement favorise l'expansion des Siamois. Tandis que Champassak tombe le premier dans leur orbite, Vientiane doit se soumettre en 1778. Chao Anou tente de se libérer, mais en 1827, sa capitale est prise de nouveau et détruite de fond en comble ; des milliers d'habitants sont déportés dans le Nord-Est siamois.

Cette guerre sauvage aura cependant des effets opposés à celle qu'en attendait Bangkok. Impressionné par la ruine de Vientiane, Luang Prabang se place sous la suzeraineté du Viêt-Nam auquel le Muong Phoueunh (Trân Ninh) et les chefferies du moyen Mékong demandent leur rattachement. Le Lan Chang attendra jusqu'en 1946 pour voir se reconstituer son unité dans le Laos actuel.

CHAPITRE VII

LA FIN DE L'ANCIEN RÉGIME

Le déclin de la société féodale

C'est sur l'agriculture qu'était fondée l'ancienne société orientale. Les Etats les plus puissants sont nés dans ces deltas où les possibilités d'irrigation et l'étendue des superficies cultivables ont créé le milieu favorable à l'activité économique, la croissance démographique, la civilisation. Or, la base de cette agriculture, c'est la rizière inondée, seule capable de porter de fortes densités. Dès l'aube de l'histoire apparaît l'importance de l'irrigation, première tâche et devoir premier de la royauté. La plus ancienne inscription de Java témoigne du souci à cet égard du prince de Târumâ. Et dès sa fondation, la monarchie vietnamienne a institué le culte agraire dont elle devint le grand prêtre : des Ly aux Nguyễn, chaque souverain traçait au nouvel an les premiers sillons dans la terre et officiait sur l'esplanade des Dieux du Sol et des Moissons pour appeler leur bienveillance sur les récoltes.

L'irrigation ne jouait pas seulement un rôle économique, mais aussi social et politique. Par l'effort collectif qu'elle exige pour l'édification de digues, de canaux et de bassins, elle tend à effacer les particularismes locaux et à faire prendre conscience

aux populations de leur unité et de leur force. Ainsi naissait une conscience nationale qui s'affirmait dans la résistance aux invasions étrangères. Dans le même temps la nécessité de grands travaux hydrauliques entraînait une centralisation du pouvoir aux mains du souverain. De celui qui règle l'ordre social en dispensant à chacun la terre qui lui revient selon son rang, il devient législateur, juge et chef suprême des armées. L'irrigation affermissait la monarchie et en faisait un despotisme. Celle-ci n'avait pas en face d'elle des seigneurs, vassaux plus ou moins indépendants, mais des fonctionnaires, qui tenaient d'elle leurs fiefs à titre d'émoluments.

Ce despotisme s'accroissait au cours du temps. Avec la croissance de l'Etat et l'extension de la bureaucratie, les charges s'appesantissaient sur le peuple. La paysannerie, principale et presque seule classe productrice, supportait tous les impôts et les corvées. Elle subissait encore l'usurpation des grands mandarins qui profitaient de chaque affaiblissement du pouvoir central pour agrandir leurs domaines aux dépens des terres villageoises. Aussi, bien qu'elle fût libre en principe, son sort n'était-il guère meilleur que celui des serfs et des esclaves.

La lutte entre féodaux et paysans domine l'histoire de l'Asie. Celle du Viêt-Nam, qui est la mieux connue pour l'Asie du Sud-Est, montre ces révoltes périodiques des masses opprimées toutes les fois que la monarchie n'entretient plus le système d'irrigation et que la survenance d'une calamité naturelle — inondation, sécheresse, typhon ou invasion d'insectes — provoque une perte de récolte et la famine. Mais la paysannerie, sans idéologie directrice, sans organisation politique, ne pouvait remporter la victoire, et ses révoltes ne servaient que

d'instrument pour des ambitieux à renverser la dynastie régnante à leur profit. C'est pourquoi, bien qu'elles fissent plus ou moins progresser la société féodale, elles laissaient en définitive sa structure fondamentale inchangée.

A cette cause de stagnation des forces productives s'ajoutait l'immense poids de l'esclavage. Jusqu'au XIX^e siècle, toute l'Asie du Sud-Est a connu, sous des formes diverses, ce mode de production qui maintenait un niveau très bas de la technique. Les prisonniers de guerre, les esclaves pour dettes, ou acquis par d'autres voies, formaient la main-d'œuvre essentielle des travaux publics et des domaines de l'Etat, des nobles et des pagodes. Comme elle s'usait rapidement par une exploitation cruelle, il fallait toujours la renouveler. C'est pour en acquérir et, de façon générale, pour peupler et mettre en valeur leur territoire que les Khmers, les Chams, les Lao, les Siamois et les Birmans se portaient perpétuellement la guerre, beaucoup plus que pour posséder l'Eléphant blanc, dont la mythologie bouddhique faisait le gage de la prospérité. L'une des causes de la supériorité du Viêt-Nam sur ses voisins, c'est précisément que l'esclavage a tendu à s'effacer beaucoup plus tôt chez lui au profit du travail libre, qui assure une productivité supérieure.

Cependant, la division du travail s'accentuait dans tous ces pays avec la croissance spontanée de l'économie et l'essor du commerce international. Des corporations d'artisans s'organisaient dans les villes, groupées par quartiers. Des marchands et des changeurs prospéraient. Dès le II^e siècle, le Fou Nan apparaissait comme un empire mercantile grâce à sa position de relais stratégique sur la route des échanges entre la Chine, l'Inde et l'Occident. Çrîvijaya connaîtrait un destin analogue au VII^e siècle.

Les royaumes grandissent, atteignent leur apogée, et déclinent. Aucun d'entre eux n'a assisté à la formation d'une bourgeoisie analogue à celle qui est née en Europe à la fin du Moyen Age.

La cause principale d'un tel phénomène, c'est l'insuffisance de l'accumulation du capital. Celle-ci s'explique à son tour par la prédominance de l'économie naturelle sur l'économie monétaire. Dans le domaine interne, l'autarcie villageoise, le paiement en nature de la rente foncière et de la majeure partie des impôts, réduisent l'utilisation courante de la monnaie. Quant aux échanges extérieurs, ils se font le plus souvent sur la base du troc, ce qui aboutit au même résultat. Il y a bien développement graduel de la production marchande, mais sans augmentation notable de la circulation monétaire.

Si les marchands ne sont pas devenus des bourgeois, c'est aussi en raison de ce fait particulier à l'Asie du Sud-Est que beaucoup d'entre eux proviennent de la classe féodale. Çrîvijaya et les cités côtières de Java en fournissent l'exemple le plus frappant. Ce sont les rois et les princes qui effectuent la plus grande partie du commerce grâce à la disposition de flottes personnelles ou le placement de capitaux. Les premiers récits des voyageurs hollandais montrent l'existence au *xvi^e* siècle dans ces ports des premières formes du capitalisme commercial : prêts à la grosse aventure, commandes, contrats de commission et lettres de crédit. Mais les marchands d'origine roturière ne jouent qu'un rôle limité et toujours subordonné. Ils ne pourront jamais conquérir leur autonomie ni par suite devenir une classe importante. Ainsi, bien que les ports s'ouvrent davantage aux influences internationales que les Etats agraires de l'intérieur, leur gouverne-

ment reste de nature aristocratique et basé sur la tradition.

Dans ces conditions, les richesses tirées de l'échange ne servent pas — ou très peu — à l'accumulation du capital, mais à la satisfaction des besoins somptuaires des nobles, à une vie de luxe ou à l'édification de palais et de monuments. Dans les monarchies agraires, c'est aux mêmes conséquences que tendent la conquête militaire et l'exploitation des paysans et des esclaves : sur leur sang et leurs peines se sont élevés les temples d'Angkor et de Boroboudour, les pagodes d'Ayuthya et de Rangoon aux statues d'or pur et d'émeraude.

De même que la persistance de l'économie naturelle, les idéologies dominantes se sont opposées à la naissance de la bourgeoisie. Ni l'hindouisme, ni le bouddhisme, ni le confucianisme n'encouragent l'activité économique de peur qu'elle n'entraîne l'affaiblissement des classes dirigeantes dont le pouvoir est fondé sur le privilège de l'éducation, qu'il s'agisse des brahmanes ou des lettrés. C'est pourquoi toutes sortes de réglementations entravent l'industrie et les échanges : le système des monopoles publics, la multiplicité des taxes et des douanes, l'obligation pour les meilleurs ouvriers de travailler sans salaires pour la cour, l'interdiction d'exporter le riz et les principales matières premières.

Théoriquement, on pourrait concevoir que l'extension du commerce mondial aurait amené à la longue une désagrégation des rapports féodaux et l'avènement d'un véritable capitalisme. Jusqu'au ^{xv}^e siècle, l'Europe était restée matériellement très en retard sur l'Asie. Mais aux ^{xvii}^e-^{xviii}^e siècles, la première connaissait la Révolution industrielle (grâce en partie d'ailleurs au pillage de l'Amérique et des Indes), tandis que la seconde

stagnait dans l'immobilisme des techniques et de la pensée. L'avance prise permit à l'Occident d'imposer son empire et de bouleverser radicalement les conditions existantes, dans sa recherche brutale et sanglante du profit. L'histoire n'attend pas. L'histoire n'attend jamais.

La fin des royaumes indonésiens

Au milieu du XVII^e siècle, les principaux produits demandés par l'Europe restent le poivre de Sumatra et de Java, la noix muscade et les clous de girofle des Moluques. L'Europe n'ayant pas d'articles d'échange doit toujours exporter de l'or et de l'argent. Cette lourde charge pousse les Compagnies de commerce à imposer aux princes locaux des contrats de monopole qui leur assurent des livraisons à bas prix ; les marchandises ainsi acquises sont échangées dans l'Inde contre les mousselines et les cotonnades du Coromandel et du Gujerat, en Chine contre la porcelaine et les soieries, pour être revendues dans l'archipel. C'est cette politique que la V.O.C., débarrassée de ses concurrents européens, va appliquer rigoureusement à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Mais si ses profits s'élèvent, le monopole ruine les habitants : la chute de leur revenu réduit la demande de produits extérieurs et par suite le commerce même de la Compagnie.

Après la prise de Malacca (1641) les Hollandais accroissent leur pression sur les royaumes du détroit : Palembang, puis Jambi, doivent accepter le monopole de la V.O.C. sur leur poivre ; la dépendance à l'égard de Batavia rompt en même temps leurs liens avec le Matarâm et Acheh. Cependant, faute de moyens, les Hollandais ne peuvent exercer un contrôle direct sur la navigation dans le détroit

ni l'attirer entièrement à Malacca et à Batavia.

Mais, à l'est, les Moluques deviennent une « chasse gardée », et le contrôle économique de la V.O.C. y entraîne sa domination politique. Les îles Banda, conquises en 1623, lui fournissent la muscade et le macis. Pour faire d'Amboine le seul producteur de girofle, elle oblige le sultan de Ternate, en 1652, à faire arracher tous les girofliers de son île. Macassar occupé en 1667, la Compagnie se réserve le monopole des relations commerciales de tous ces pays avec l'extérieur ainsi que la direction générale des cultures et de la main-d'œuvre, ce qui la conduit à une série de guerres, d'actions répressives, de destructions systématiques et de razzias d'esclaves. Par de telles méthodes, elle devient l'unique fournisseur mondial de clous de girofle et de muscade : outre de grandes quantités livrées en Asie, elle expédie à Amsterdam, au cours des XVII^e-XVIII^e siècles, de 1 400 à 1 800 t de clous de girofle par an, qui s'y vendent vingt-cinq fois leur coût aux Moluques. Mais pour les habitants, ces îles jadis si riches deviennent un enfer... Le même désir de monopole amène la Compagnie à une intervention croissante à Java où elle est appelée d'ailleurs par les princes locaux en lutte les uns contre les autres ou contre leurs populations révoltées.

On a vu que le Matarâm avait en 1625 conquis et détruit les cités côtières. Réalisant la menace que faisait peser sur lui Batavia, le Sultan Agung attaque la ville, mais échoue à deux reprises devant la supériorité militaire et navale des Hollandais (1628-9). Il interdit alors l'exportation de riz vers Batavia, s'allie avec les Anglais et Malacca, son principal acheteur de riz. La chute de la forteresse portugaise atteint sérieusement l'économie du royaume qui doit lever la prohibition et conclure la paix

avec Batavia en 1646 : désormais c'est des Hollandais qu'il va dépendre pour ses importations puisque lui-même avait détruit les florissantes cités commerciales de l'Est.

Amangkurat I^{er} (1646-77) cherche à s'affranchir de cette sujétion en instituant le monopole d'Etat du riz, en concentrant le commerce à Japara en vue d'en faciliter le contrôle, et en encourageant la culture du coton. Mais le monopole n'élimine pas la domination de Batavia et il entraîne le mécontentement des masses paysannes. La tyrannie du roi, le poids des impôts qu'il aggrave pour faire face à l'appauvrissement des habitants, l'oppression des régents, de mauvaises récoltes, et finalement, des incursions de pirates de Macassar, provoquent en 1674 un soulèvement général des populations côtières. Révolte dirigée contre la monarchie et en même temps contre la Compagnie qui les exploitait, c'était aussi une révolte des nouvelles forces économiques nées sur la côte au contact des échanges extérieurs, contre le conservatisme et la réaction incarnés par l'intérieur agrarien. Madura, Macassar et Bantam prêtèrent leur appui.

C'est l'aide hollandaise qui va sauver le Matarâm, non sans de durs combats qui se prolongent pendant cinq ans. Finalement la dynastie conserve son trône, mais elle doit en 1677 accepter une garnison hollandaise dans sa nouvelle capitale de Kartasura, céder à la Compagnie un territoire au sud de Batavia, le port de Semarang et le monopole de la vente des étoffes et de l'opium, reconnaître le cours légal du gulden.

Quelques années plus tard vient le tour de Bantam qui doit accorder à la V.O.C. le monopole des échanges extérieurs (1684). C'est la fin de la navigation des Javanais et leur repli dans l'arrière-pays

où vont se développer des arts de cour raffinés et décadents.

La V.O.C. devient puissance territoriale. Son expansion dans ce domaine ne fera que s'accroître au cours du XVIII^e siècle grâce à l'affaiblissement et à la division des royaumes indonésiens, et en dépit d'une résistance héroïque menée par les populations (Ibn Iskander, Surapati). Les principales étapes en sont : Chérifon 1705, les districts côtiers du Nord-Est et Madura 1743, Balambangan 1777, Bantam 1809. Depuis 1755, le Matarâm avait été scindé en deux royaumes, l'un à Surakarta, l'autre à Jogjakarta.

En fait, malgré cette puissance apparente et des dividendes de 20 à 40 %, la V.O.C. traversait une crise d'une gravité croissante par suite des dépenses militaires, des charges de la bureaucratie, de la corruption, et de sa propre politique de livraisons forcées à bas prix qui appauvriissait les Indonésiens et ruinait par là même ses ventes d'étoffes indiennes. Sur le plan international, la prospérité des Pays-Bas avait été touchée à mort par les « Actes de Navigation » et l'essor manufacturier de l'Angleterre et de la France.

La guerre d'indépendance américaine va porter à la Compagnie le dernier coup. Alliés aux États-Unis, les Hollandais subissent d'écrasantes défaites navales qui détruisent leur flotte et leur commerce. L'Angleterre obtient dès lors l'hégémonie maritime. Au traité de paix de 1784, elle fait reconnaître la liberté de navigation sur toutes les mers, c'est-à-dire la liberté du commerce dans les anciennes « chasses gardées » de ses rivales. La V.O.C., en pleine banqueroute, sera dissoute en 1799 et sa propriété transférée à l'Etat. Sa dette était passée de 74 millions de gulden en 1789 à 134 millions.

Désormais l'Angleterre, déjà lancée sur la voie de la Révolution industrielle et en avance sur le continent, serait libre d'exploiter son machinisme et de conquérir tous les marchés.

La Révolution industrielle provoque, en effet, un changement fondamental dans les rapports entre l'Europe et l'Asie : au contraire des siècles précédents, la production de masse, financée d'ailleurs par les revenus tirés des Indes, permet à la première d'éliminer la concurrence des textiles indiens et chinois et de prendre pied sur les marchés d'Orient. Elle lui donne d'autre part une suprématie militaire incontestée.

L'occupation britannique de Java (1811-1816) pendant les guerres napoléoniennes, annonce l'ère libérale par les réformes que Raffles y promulgue : la liberté des cultures et du commerce couplée avec la substitution au tribut d'un impôt en argent. Leur échec financier en révèle cependant le caractère prématuré.

Les Hollandais reviennent à Java en 1816, mais sans recouvrer leur prospérité. L'Angleterre conserve sa prépondérance économique et, à partir de 1819, Singapour commencera d'éclipser Batavia. La guerre des Padri dans le Minangkabau (1821-37), puis la résistance javanaise, menée par Diponegoro, prince de Jogjakarta (1825-30), la révolution belge enfin, mirent des finances hollandaises au bord de la faillite. L'institution du « système de culture » (*Cultuurstelsel*) Van den Bosch sauva les Pays-Bas.

C'était une systématisation de l'ancienne pratique des livraisons forcées, sur l'exemple du monopole espagnol du tabac aux Philippines. Le gouvernement se réservait un cinquième des terres où la population devait travailler en principe soixante-

six jours par an (en fait trois ou quatre fois plus) : les cultures forcées comprenaient le café, la canne à sucre, l'indigo, le thé, le tabac, le coton et le poivre. Le système ne nécessitait pas d'investissement de capitaux, mais reposait sur la collaboration des régents javanais qui furent intéressés aux bénéfices. Il fit de l'île une vaste plantation d'Etat dont le produit était réservé pour l'exportation à la seule Compagnie de Commerce néerlandaise (*Nederlandsche Handelmaatschappij*). De 1831 à 1877, la Hollande en tira 832 millions de florins qui lui permirent de rembourser le passif de l'ancienne V.O.C., de réduire sa dette publique et les impôts et de construire ses chemins de fer ; sa flotte passa au troisième rang dans le monde. Mais à Java même, la diminution des rizières au profit des cultures commerciales provoquait la famine, le poids du travail forcé et de l'oppression féodale s'appesantissait sur le paysan qui n'avait d'autre ressource que la révolte. « On naît, on se marie, on meurt dans les champs d'indigo. » Après 1860, le système fut peu à peu abandonné, moins pour alléger la misère locale que sous la pression des intérêts privés lésés par la concurrence étatique.

Si les Pays-Bas restent encore dans le cadre mercantiliste, l'Angleterre et la France, plus industrialisées, commencent à chercher un débouché pour leurs manufactures dans l'immense marché chinois. C'est pour s'ouvrir une voie dans cette direction que les deux puissances vont prendre pied dans la péninsule indochinoise et inaugurer l'ère impérialiste. La conquête prendra près d'un siècle. Quand elle s'achèvera, les Pays-Bas auront également complété leur occupation de l'archipel indonésien et les Etats-Unis remplacé l'Espagne aux Philippines.

La chute des monarchies continentales

L'Angleterre vise la Birmanie tant pour son intérêt stratégique (elle offre une couverture aux confins nord-est de l'Inde) que commercial (la fameuse route de Bhamo vers le Yunnan). Sous le prétexte d'une menace birmane sur Chittagong, une expédition s'empare de Rangoon en 1824 : par le traité de Yandabo, la cour d'Ava doit céder l'Arakan et le Tenasserim et accepter la présence d'un résident britannique (1826). Vingt ans plus tard, une deuxième intervention aboutit à l'annexion de la basse-Birmanie qui prive Ava de fenêtre sur la mer (1852). Ce succès incite l'Angleterre à faire pression sur le Siam. L'envoi d'une escadre à Bangkok force le roi Mongkut (1851-1868) à négocier. Le traité de 1855 accorde à l'Angleterre le privilège d'exterritorialité et fixe les droits de douane à un taux très bas (3 % *ad valorem*). Le Siam s'empressera de reconnaître les mêmes avantages à d'autres puissances (Etats-Unis, France, Prusse, Portugal, Hollande, Danemark) afin de neutraliser leurs influences réciproques.

C'est au Viêt-Nam que s'intéresse la France. Au XVIII^e siècle, l'évêque d'Adran, Pigneau de Béhaine, ami de Gia-long alors en lutte contre les Tây-son, avait voulu amener son pays à y intervenir, mais la Révolution de 1789 empêcha l'exécution des traités. Cependant les missionnaires continuaient leur œuvre d'évangélisation. Persécutés, ils firent appel à leur gouvernement : le Second Empire entreprit la conquête de la Cochinchine (1859-1867) et établit le protectorat sur le Cambodge (1863). Quand le Mékong se révéla impraticable à la navigation, l'attention française se porta vers le fleuve Rouge, voie d'accès vers la Chine du Sud.

L'industrialisation continue de l'Europe qui réclame toujours plus de matières premières et de débouchés, la concentration de la production et la formation de groupes puissants qui agissent sur l'Etat, entraînent un développement de l'expansion coloniale, favorisée par l'ouverture du canal de Suez depuis 1869. Vers la fin du siècle, la maturité du capitalisme, qui se traduit vers une extrême accumulation de capitaux et la baisse longue du taux de l'intérêt, ajoute aux exportations de marchandises, celles des capitaux. C'est l'âge impérialiste qui achève le partage de l'Asie du Sud-Est.

La France prend le départ en intervenant au Tonkin, porte de la Chine du Sud. Une première tentative avec Jean Dupuis et Francis Garnier aboutit en 1874 à l'ouverture du fleuve Rouge. Une seconde campagne, dix ans plus tard, permet d'établir le protectorat sur l'Annam-Tonkin. La France complète son domaine en annexant le Laos en 1893 : avec la Cochinchine et le Cambodge déjà acquis, est constituée l'Union indochinoise.

L'action française entraîne la troisième guerre de Birmanie. Pour contrebalancer l'influence britannique, le roi Thibaw avait fait venir à sa capitale Mandalay des conseillers financiers et militaires français et signé un traité accordant à la France d'importantes concessions. La Grande-Bretagne inquiète prend les devants : l'expédition de 1885 s'empare du roi et annexe la Haute-Birmanie. Tandis que la résistance nationale, comme en Indochine, continuera longtemps encore, la Birmanie devient une province indienne, administrée directement de Delhi jusqu'en 1897.

Entre les deux rivaux, le Siam parvient à maintenir son indépendance grâce à sa position d'Etat-tampon. Le roi Chulalongkorn (1868-1910), contem-

porain de Mutsu-Hito, s'efforce comme lui de moderniser le pays en adoptant les techniques occidentales et en réformant l'administration, la justice, l'enseignement et l'armée. Mais il doit abandonner à la France Battambang et Angkor (1907) et à la Grande-Bretagne la suzeraineté sur les Etats malais (1909).

L'ouverture du canal de Suez avait fait du détroit de Malacca la principale voie d'accès vers l'Extrême-Orient aux dépens de celui de la Sonde. Par là Singapour devenait le grand carrefour de cette partie du globe. Depuis 1837, elle était capitale des Straits Settlements (Pinang, Malacca, Singapour). De là, l'attrait des mines d'étain amènerait la Grande-Bretagne à étendre son influence sur la presqu'île. Le premier Etat malais à reconnaître son protectorat fut Perak. Par le traité de Pangkor (1874) qui servirait de modèle aux autres, il acceptait un résident britannique dont il devait suivre l'« avis » dans toutes les matières d'administration générale. Les quatre Etats de Perak, Selangor, Negri Sembilan et Pahang furent constitués en 1896 en une « Fédération » qui permettait la coordination de la politique d'ensemble par un résident général siégeant à Kuala Lumpur. Après l'accord anglo-siamois de 1909, le protectorat britannique engloba les quatre sultanats de Kelantan, Trengganu, Kedah et Perlis qui formèrent avec Johore (1914) les « Etats non fédérés ». Ils dépendirent directement du résident général.

A la Malaisie fut rattaché le Nord de Bornéo avec le territoire de Sarawak et le sultanat de Brunei sous protectorat depuis 1888. L'île de Labuan en face de Brunei offrait l'intérêt d'approvisionner en charbon les vapeurs faisant escale entre Hongkong et Singapour. Son acquisition par James Brooke

en 1846 avait amené les Hollandais à annexer le Sud de Bornéo avec Bandjermasin (1863).

Dans la recherche de sources de matières premières et de denrées tropicales, la Hollande qui s'était jusqu'alors concentrée sur Java, dirige son attention vers les autres îles. Elle progresse le long de la côte orientale de Sumatra dont l'ouverture du canal de Suez avait considérablement accru l'intérêt. Le royaume septentrional d'Acheh qui entretient un commerce prospère avec Pinang et Singapour résistera avec acharnement. La guerilla, où se distingue Tevku Umar, se prolongera pendant près de quarante ans jusqu'en 1910. De même, Bali ne sera pas occupée sans lutte, en 1908, ni la moitié occidentale de l'Irian (Nouvelle-Guinée) vers la même époque.

La fin du XIX^e siècle voit l'entrée en scène d'un nouvel impérialisme : celui des Etats-Unis. Tant que le Far West n'avait pas été entièrement occupé, l'activité s'était concentrée sur le développement économique. Du jour où il n'y eut plus de terres intérieures à coloniser et que la frontière américaine atteignit le Pacifique, Washington chercha au delà de l'Océan les marchés qui absorberaient le trop-plein de la production. L'expansion est favorisée par les grands trusts industriels et financiers qui dominent la vie politique. La victoire des républicains aux élections de 1896 est celle du « parti impérialiste » : elle se traduit deux ans plus tard par la guerre contre l'Espagne, l'annexion des îles Hawaï, des Philippines et de Guam.

L'Espagne occupait les Philippines depuis plus de trois siècles. L'archipel n'avait guère été touché par les influences civilisatrices de la Chine et de l'Inde, et l'Islam avait à peine dépassé Mindanao au XVII^e siècle. Ce retard culturel était dû à la

position des Philippines, à l'écart des grandes voies maritimes. L'isolement fut accentué par la politique de « chasse gardée » de l'Espagne qui, jalouse de ses prérogatives économiques et vivant toujours sur les conceptions mercantilistes du Moyen Age, ne fit rien, avant le milieu du XIX^e siècle, et sous la pression anglo-saxonne, pour ouvrir les îles au commerce international. L'administration, dirigée par un gouverneur tout-puissant, s'appuyait sur l'Eglise catholique, les nobles espagnols et les « caciques » philippins auxquels le système des « encomiendas » avait attribué d'immenses domaines pris aux petits cultivateurs. De là des révoltes paysannes périodiques, le mouvement Katipunan et l'insurrection nationale de 1896 qui aboutit à la proclamation de la République sous Aguinaldo (1898). Les Philippines cherchent l'appui des Etats-Unis. Mais ceux-ci, après avoir détruit la flotte espagnole devant Manille, se font céder les Philippines par l'Espagne pour deux cents millions de dollars. Contre leurs nouveaux ennemis, les Philippines continuent la lutte, mais les armes ne sont pas égales. Il faudra cependant 70 000 hommes et quatre ans de guerre pour réduire définitivement l'archipel.

Au début du XX^e siècle, le partage de l'Asie du Sud-Est est achevé, entre l'Angleterre, les Etats-Unis, la France et les Pays-Bas. Seul de tous les pays de la région, le Siam a pu maintenir malaisément une indépendance formelle. Cette carte politique ne subira dès lors plus de changements jusqu'à la seconde guerre mondiale. Mais les transformations économiques et sociales apportées par le colonialisme suscitent déjà, dans son propre sein, les forces nouvelles qui vont se retourner contre lui et le vaincre.

CHAPITRE VIII

LA RENAISSANCE NATIONALE

Les dernières résistances

L'invasion occidentale avait provoqué un sursaut de la part des anciennes classes dirigeantes. Appuyées par la population, elles se dressent dans un vaste mouvement patriotique, sentimental et vain pour sauver leur honneur. Après l'annexion de la Birmanie par l'Angleterre, les princes, les *thugyi* (chefs d'administration provinciale) et l'Eglise bouddhique, continuent pendant cinq ans la résistance. Au Viêt-Nam, l'empereur Hâm-nghi et son ministre Tôu Thât Thuyêt soulèvent les masses après la chute de Huê en 1885 ; la lutte, continuée par Phan Dinh Phùng et le Dê Tham, ne s'éteindra lentement qu'au début du siècle suivant.

L'état d'esprit qui anime ces hommes se révèle bien dans les lignes suivantes placées par le village cochinchinois de Go-công sur le passage d'une canonnière française en 1862. Bien qu'elles soient d'inspiration confucéenne, elles sont tout aussi valables pour les combattants d'Indonésie, du Mékong ou de l'Irrawaddy :

En perdant le gouvernement de notre roi, nous sommes dans la même désolation qu'un enfant qui a perdu son père et sa mère. Votre pays appartient aux mers occidentales, le nôtre aux mers de l'Orient. Comme le cheval et le buffle

différent entre eux, nous différons par la langue, par l'écriture et les mœurs. L'homme fut créé autrefois par races distinctes. Partout il a la même valeur, mais sa nature n'est pas la même. La reconnaissance nous attache à notre roi. Nous vengerons ses injures ou nous mourrons pour lui. Si vous persistez à porter chez nous le fer et la flamme, le désordre sera long, mais nous agissons selon les lois du ciel. Notre cause finira par triompher. Si vous voulez la paix, rendez à notre roi son territoire. Nous combattons dans ce but... Nous redoutons votre valeur, mais nous craignons le Ciel plus que votre puissance. Nous jurons de nous battre éternellement et sans relâche. Lorsque tout nous manquera, nous prendrons des branches d'arbres pour en faire des drapeaux et des bâtons pour armer nos soldats. Comment alors pourrez-vous vivre au milieu de nous ?

Mais la disproportion des forces est écrasante et la résistance de l'aristocratie souffre d'un lourd handicap : l'absence d'unité nationale. Même quand elle est dirigée par la monarchie, elle n'arrive pas à coordonner la lutte sur tout le territoire. Les groupes de partisans opèrent chacun dans sa région sans pouvoir se débarrasser de perspectives purement locales. Ainsi la résistance armée est-elle réduite progressivement.

Pendant que l'aristocratie déchue se rallie peu à peu au nouvel ordre qui maintient ses privilèges tout en la dépouillant de tout pouvoir effectif, d'autres forces se sont levées qui s'orientent dans une voie nouvelle. Le colonialisme, désormais appuyé sur les restes de l'Ancien Régime condamné, cherchera à entraver ces mouvements, alors que le fonctionnement de son propre système politique et économique tendra à les développer.

L'éveil du nationalisme

Au début du ^{xx}e siècle, après la phase de la conquête et de la « pacification », la domination européenne solidement assise entreprend l'implan-

tation de son administration et l'exploitation capitaliste. Cette double activité va faire naître des éléments de nouvelles classes sociales : bourgeoisie foncière ou commerçante, intellectuels et fonctionnaires, prolétariat des plantations et des mines (1). Avec leur prise de conscience politique, ils vont mener tour à tour la lutte nationale.

L'échec de la résistance fait comprendre à l'élite qu'il faut emprunter à l'Occident ses propres armes pour le combattre victorieusement. Tournant le dos à la « sagesse orientale » qui a fait faillite, l'intelligentsia va se mettre avec ardeur à l'étude de la science européenne. Cette volonté de « modernisation » qui s'oppose à la nostalgie du passé de la période précédente est encouragée par les développements qui interviennent dans les trois grands pays d'Asie : le Japon, la Chine et l'Inde.

Lancé le premier dans la voie de l'« occidentalisation », le Japon s'était transformé, en cinquante ans à peine, en une puissance économique et militaire de premier plan. La victoire de Port-Arthur (1904) a dans toute l'Asie un retentissement immense : elle ébranle le « dogme » de la supériorité européenne et montre qu'un peuple asiatique, en lui empruntant ses techniques sans renier sa civilisation propre, peut triompher de l'Occident. De la Chine, se répandent les échos du mouvement réformiste de K'ang Yeou-wei et Leang K'i-tch'ao, puis de la Révolution de 1911 et des « Trois Principes du Peuple » de Sun Yat-sen. Dans l'Inde, le Parti du Congrès réclame avec une vigueur croissante le Svâraj (l'indépendance).

La diffusion des idées européennes n'a pas joué un rôle moins important. Avec surprise d'abord, ardeur ensuite, clandestinement d'ailleurs à cause

(1) Sur les transformations économiques et sociales apportées par la colonisation européenne, dont la place nous manque pour traiter, nous nous permettons de renvoyer à notre ouvrage *Le Viêt-Nam. Histoire et civilisation* (Éd. de Minuit, 1955), et à notre contribution *L'Asie du Sud-Est à l'Encyclopédie de la Pléiade, Histoire universelle*, t. III (Gallimard, 1958).

des interdits coloniaux, l'intelligentsia découvre les grands philosophes européens. Elle s'imprègne des écrits de l'« ère des lumières », de la Déclaration d'indépendance américaine, des principes français de 1789, de l'affirmation du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, plus tard du marxisme-léninisme. Elle rejettera le principe monarchique pour réclamer la démocratie.

Cette orientation intellectuelle correspond en même temps aux aspirations du noyau de bourgeoisie naissante. Avec l'extension des échanges, l'accroissement de la production et de la circulation monétaire, stimulés par la rupture du mode de production féodal, ces éléments se développent. Mais leur essor se heurte aux intérêts des groupes européens, chinois et indiens, puissamment financés, ainsi qu'à la politique coloniale qui réserve aux métropolitains l'accès à tous les postes de direction. L'essence du mouvement national sera constituée par cette révolte des forces productives et intellectuelles croissantes de la société asiatique contre la domination étrangère, politique et économique, révolte plus forte que l'antagonisme qui subsiste au sein de cette société elle-même, entre les classes possédantes et les masses misérables. Face à ce défi, chaque Puissance occidentale réagira différemment selon son degré de libéralisme et les rapports de force locaux.

Aux Philippines, où l'élément bourgeois est plus vigoureux qu'ailleurs et où les Etats-Unis, soucieux surtout d'avantages économiques, pratiquent une politique relativement libérale, le *Partido Nacionalista*, dirigé par Manuel Quezon, obtient dès 1907 l'établissement d'une Assemblée législative aux pouvoirs limités, élue par 4 % de la population.

Au Viêt-Nam, deux grands lettrés Phan Bôï

Châu et Phan Châu Trinh proposent au pays un idéal démocratique, l'adoption de la science et du système économique occidental. Mais l'école *Dông-kinh Nghia-thuc*, les sociétés commerciales et les journaux réformistes sont aussitôt interdits par le Protectorat (1907). En Birmanie ce sont des moines bouddhistes qui inaugurent la renaissance culturelle en créant de nombreuses associations de jeunesse.

Le mouvement est, à Java, lancé par une jeune femme, la princesse Kartini (1902). Elle est suivie en 1908 par le *Budi Utomo*, association de petits fonctionnaires. Le *Sarekat Islam*, fondé en 1911 par des commerçants urbains pour lutter contre la concurrence des intermédiaires chinois, s'attaque bientôt aux privilèges de l'aristocratie, à la hiérarchie coloniale et aux grandes entreprises européennes. Aussi son succès est-il rapide : dès 1919, il compte deux millions et demi de membres. Mais c'est le Parti des Indes qui, pour la première fois en 1912, revendique l'autonomie et appelle à l'unité indonésienne.

La première guerre mondiale, avec l'affaiblissement des Puissances européennes, la naissance d'Etats nationaux en Europe centrale et la Révolution russe d'octobre 1917, entraîne un puissant développement des partis nationalistes. Si certains, représentant les éléments modérés, tel le Parti constitutionnaliste cochinchinois, ne demandent qu'une participation plus large au pouvoir dans le cadre du régime établi, d'autres, animés par l'intelligentsia et la « petite bourgeoisie », revendiquent l'indépendance, au besoin par l'insurrection armée : tels le Conseil général des Associations bouddhiques de Rangoon (1921), le *Tân Viêt* (1925) et le *Việt-Nam Quôc Dân Dang* (1927), le *Partai Nasional Indonesia* (1927) de Sukarno.

Devant leur essor, les gouvernements coloniaux, sûrs de leur force, ne consentent qu'à des mesures timides. En Birmanie, l'Angleterre introduit en 1923 la « dyarchie » qui, tout en continuant à lui réserver les départements les plus importants, transfère à des ministres birmans l'éducation, la santé et l'agriculture. Les Indes néerlandaises sont dotées en 1918 du *Volksraad*, mais ce « Conseil du peuple » renferme une majorité de Hollandais et de membres nommés (généralement des fonctionnaires) et n'a qu'un rôle consultatif. Les corps indochinois sont fabriqués sur le même modèle et soumis à une étroite tutelle de l'administration. Seuls les Etats-Unis avaient, par le Jones Act de 1916, promis l'indépendance aux Philippines et créé un régime représentatif avec Sénat et Chambre, le gouverneur conservant toutefois la direction de la politique générale.

Les déceptions causées, la répression des activités nationalistes entraînent l'attraction grandissante d'une force nouvelle : le communisme.

A vrai dire les idées socialistes avaient été apportées en Asie du Sud-Est dès avant la première guerre mondiale. Au début du siècle se fondent les premiers syndicats aux Philippines et surtout en Indonésie, pays où la classe ouvrière est la plus importante. En 1914 est créée à Java l'*Association social-démocrate des Indes orientales* qui répand la théorie marxiste. Mais c'est après la Révolution d'octobre qu'elle fait de rapides progrès.

Pour « frapper l'impérialisme sur ses arrières », la III^e Internationale, formée en mars 1919 à Moscou, proclame la solidarité des travailleurs des pays colonisateurs avec ceux des pays colonisés et le droit des nations à disposer d'elles-mêmes. L'action révolutionnaire toutefois ne revêt pas les mêmes formes ici et là. « Dans les pays coloniaux, écrit Lénine, le joug de l'impérialisme étranger atteint aussi la bourgeoisie nationale ; celle-ci, à un certain stade et pour un certain

laps de temps, peut soutenir le mouvement révolutionnaire de son pays contre l'impérialisme ; là l'élément national comme élément de lutte pour la libération, est un facteur de la révolution.» C'est pourquoi le prolétariat peut y conclure des accords et des blocs provisoires avec la bourgeoisie nationale sans cependant subordonner son action à ses intérêts.

D'autre part, cette révolution ne peut s'effectuer du jour au lendemain. Avant que puisse intervenir l'étape socialiste, elle doit passer par deux phases : la révolution du front national unifié dirigée contre l'impérialisme et la révolution démocratique bourgeoise dirigée contre le régime féodal, avec réforme agraire.

Le premier Parti communiste apparaît en 1920 en Indonésie qui a les traditions socialistes les plus anciennes et la classe ouvrière la plus nombreuse. Mais après avoir obtenu le contrôle des syndicats, le Partai Kommunis Indonesia, surestimant les possibilités révolutionnaires, déclenche une insurrection aventureuse en 1926, et se fait décapiter. La direction de la lutte nationale passe au PNI de Sukarno.

Au contraire, le communisme vietnamien, dirigé par Nguyễn Ai Quốc, fera preuve d'une grande souplesse. Le *Thanh niên* (Association de la jeunesse révolutionnaire du Viêt-Nam) fondé à Canton en 1925 se transforme en 1930 en Parti communiste indochinois. La même année naissent les Partis communistes de Malaisie et des Philippines : la coïncidence n'est pas fortuite car ils ont été formés sous l'inspiration du Bureau d'Extrême-Orient de Shanghai dont Nguyễn Ai Quốc était l'un des chefs.

1930 est aussi l'année où la grande dépression atteint l'Asie.

De la crise mondiale à la guerre du Pacifique

Cette crise du système capitaliste est également celle de l'économie coloniale. Basée sur l'exportation de matières premières et de denrées parti-

culièrement sensibles aux fluctuations des prix internationaux, son effondrement entraîne les répercussions les plus graves dans les sociétés locales. Avec la chute verticale des cours du riz, c'est le gonflement de la dette rurale et l'expropriation d'une multitude de petits paysans. En même temps, des milliers d'ouvriers, d'employés et de petits fonctionnaires sont licenciés tandis que le marasme des affaires touche grands propriétaires et commerçants.

Ainsi la dépression a-t-elle pour effet de réunir les différentes sources de mécontentement et de souder dans une même opposition toutes les couches de la population. Les révoltes qui éclatent alors et se répondent d'un point à l'autre de l'Asie du Sud-Est comme une réaction en chaîne, annoncent la chute à terme du régime colonial.

Dès 1930, le Viêt-Nam donne le signal. Le 10 février, le V.N.Q.D.D. se soulève à Yên-bai et dans le delta. Son succès reste isolé et ses chefs, rapidement arrêtés, sont exécutés. L'été suivant, le PCI entre en scène. De grandes manifestations de masse englobant des milliers de paysans, de travailleurs des plantations et d'ouvriers, ont lieu du Nord au Sud contre les impôts, les fermages et les conditions de travail. Au Nghê-an, 20 000 paysans se soulèvent et forment des Soviets qui partagent les terres. En Birmanie, Rangoon assiste à des émeutes ouvrières ; dans le delta, un ancien bonze, Saya San, entraîne les paysans pauvres contre les usuriers, les grands propriétaires et le gouvernement britannique. Aux Philippines, les masses opprimées par la féodalité terrienne se mettent en mouvement et ce sont les révoltes de Tayung en 1931 et de Sakdal en 1935. Le nationalisme indonésien, qui se souvient de l'échec de 1926, cherche, avec

Hatta et Sjahrir, à éduquer la jeunesse. En Malaisie, tard venue au nationalisme, une série de grèves ouvrières culmine en 1937 dans l'insurrection de Batu-Arang où six mille mineurs résisteront pendant plusieurs jours à d'importantes forces de la police et de l'armée.

A la montée des mouvements nationaux, l'administration répond par la répression : l'ordre règne aux colonies. Cependant, pour attirer à elle la bourgeoisie, elle va s'engager dans la voie de réformes. Les Etats-Unis, les plus libéraux, organisent en 1935 un gouvernement responsable aux Philippines, dirigé par Manuel Quezon. Ils conservent la direction de la politique extérieure et de la justice, et limitent l'entrée aux Etats-Unis des produits et des travailleurs philippins. La même année, l'Angleterre accorde à la Birmanie, désormais séparée de l'Inde, une semi-autonomie avec un Cabinet élargi et un Parlement bicaméral. Plus autoritaires, les Pays-Bas et la France se contentent de mesures de détail sans véritable portée.

Ni la répression ni le paravent des réformes ne ralentissent le développement des mouvements nationaux. Après l'échec des tentatives d'insurrection, nationalistes et communistes adoptent les formes d'opposition légale.

La réussite des plans quinquennaux accroît l'influence marxiste de l'U.R.S.S. Au Viêt-Nam, où l'avènement du Front populaire a étendu les libertés de presse et d'association, le PCI lance un vaste mouvement de « Congrès indochinois » et participe avec succès aux élections. A l'Université de Rangoon se forme le groupe « Thakin » dont le socialisme, imprégné de bouddhisme, prendra une teinte originale, éloignée de l'intolérance et de la violence. En Indonésie, le GAPI, créé en 1939, coordonne

l'action des différents partis pour réclamer l'indépendance, la démocratie et la lutte contre le fascisme. Partout, des organisations de toutes nuances apparaissent, dont les plus originales sont les sectes politico-religieuses du Sud-Viêt-Nam : Cao-dai et Hoa-hao.

Ainsi le mouvement national en fermentation n'attendait qu'un levain plus puissant pour le faire surgir. Ce fut la guerre du Pacifique qui le lui fournit. On sait comment les Japonais, ayant pris pied en Indochine dès 1940, attaquèrent Pearl Harbor le 7 décembre 1941 et déclenchèrent la foudroyante offensive qui en moins de trois mois submergea les Philippines, la Malaisie, les Indes néerlandaises et la Birmanie. Avec l'effondrement des puissances européennes disparaît le puissant appareil administratif et militaire qui maintenait le régime colonial.

L'illusion de la « libération japonaise » ne dura pas. Les violences des Nippons, leur exploitation économique brutale et le travail forcé de centaines de milliers d'individus pour l'établissement de voies stratégiques, tout servit à leur aliéner rapidement les populations. C'est pourquoi, tout en continuant une collaboration qui leur permettait de former, dans le court laps de temps qui leur était imparti, un certain nombre de cadres administratifs et techniques, la plupart des nationalistes aidèrent la résistance qu'avait organisée dès le début communistes et socialistes.

Le Viêt-Minh (Ligue pour l'Indépendance du Viêt-Nam), né en 1941 à la frontière sino-tonkinoise, connaîtra la fortune la plus brillante. Sous la direction de Nguyễn Ai Quốc, qui s'appelle désormais Hô Chi Minh, il libère six zones du Haut-Tonkin et s'infiltré dans le delta. Aux Philippines, les Hukba-

lahaps (Armée populaire anti-japonaise) sont organisés par Pedro Abas Santos et Luis Taruc en 1942 dans le centre de Luçon, ce foyer permanent d'agitation agraire. Tout en combattant les Japonais, ils y mettent sur pied un noyau de gouvernement qui procède au partage des terres des caciques réfugiés à Manille. En Malaisie, le Parti communiste crée la M.P.A.J.A. (*Malayan People Anti-Japanese Army*) qui arbore comme insigne trois étoiles symbolisant les trois races : malaise, chinoise et indienne, qui habitent le pays. En Birmanie, socialistes Thakin et communistes animent le vaste front patriotique A.F.P.F.L. (*Anti-Fascist People's Freedom League*) qui déclenchera l'insurrection en 1945. En Indonésie, Sukarno et Hatta, dans l'administration officielle, coopèrent secrètement avec la résistance menée par Sjahrir et Sjarifuddin.

Aussi, quand le Japon capitule en août 1945, le mouvement national est-il prêt pour engager la lutte contre le retour des puissances coloniales et jeter les bases d'un ordre nouveau.

CHAPITRE IX

L'ÉDIFICATION DES ÉTATS NOUVEAUX

Depuis 1945, les masses se sont levées partout en Asie dans l'immense espoir d'accéder à une vie meilleure. Leurs sacrifices ont permis de conquérir l'indépendance, mais celle-ci ne peut constituer qu'une étape dans la révolution générale destinée à éliminer l'injustice et la misère. C'est là une œuvre de longue haleine, car il faut éliminer les obstacles au développement, hérités non seulement de l'époque coloniale, mais aussi de siècles de féodalisme, avant que la démocratie et le progrès social puissent être espérés.

La Thaïlande

C'est un trait de l'histoire du Siam qu'il a traversé toutes les crises sans grands dommages grâce à l'habileté et la souplesse de ses dirigeants. Peut-être est-ce pour cela que sa structure est la plus lente à muer...

On a vu qu'au XIX^e siècle, Mongkut et Chulalongkorn avaient su préserver l'indépendance en ouvrant le pays au commerce extérieur et en équilibrant les diverses influences occidentales. Dans le domaine interne, la monarchie restait absolue en dépit de la « modernisation » des institutions. Cependant l'évolution économique ne pouvait manquer de se traduire sur le plan social. Entre la

masse de la population affranchie de l'esclavage, mais toujours attachée à la terre, et l'aristocratie féodale, naissait une petite classe moyenne de fonctionnaires, d'officiers, de membres de professions libérales, dont la plupart avaient étudié en Europe où ils s'étaient imprégnés des doctrines nationalistes et socialistes. Leur mécontentement croissant à l'égard de l'absolutisme monarchique et de l'oligarchie, se cristallise au moment de la grande dépression et provoque le coup d'Etat du 24 juin 1932 qui aboutit à l'établissement d'une monarchie constitutionnelle.

Il ne s'agissait que d'un transfert du pouvoir de l'aristocratie à un petit groupe d'intellectuels et d'officiers. Le parti vainqueur, d'où émergent Pridi Phanomyong et Pibul Songgram, ne fait rien pour élargir les bases démocratiques du régime, mais poursuit une politique extérieure nationaliste, obtenant des traités moins « inégaux » avec les puissances occidentales et limitant l'activité chinoise. Ce nationalisme s'accentue en 1938 avec le remplacement de Pridi par Pibul, qui signifie la victoire de l'aile militariste sur l'aile libérale. Le Siam prend le nom de Thaïlande, prétendant rassembler sous son égide tous les peuples Thai de la péninsule indochinoise. Ces ambitions vont conduire Pibul à accueillir les Nippons, tandis que Pridi organisera la résistance de concert avec les Alliés.

C'est grâce à ce dernier que la Thaïlande peut, à la capitulation japonaise, renverser sa politique aux moindres frais. Ses réserves de riz à une époque de pénurie ont également joué en sa faveur. Mais Pridi, suspect de tendances gauchisantes, est éliminé, et Pibul, appuyé sur l'armée, revient au pouvoir dès 1948. Il y restera jusqu'en 1957, date à laquelle il sera chassé par un autre général, Sarit

Thanarat. Celui-ci gouverne le pays jusqu'à sa mort et est remplacé par un autre militaire, le maréchal Thanom Kittikachorn (1964).

Les changements de clans dirigeants n'influent pas sur le caractère opportuniste de la dictature thaïlandaise. Alliée du Japon pendant la guerre, c'est vers les Etats-Unis qu'elle se tourne aujourd'hui pour en recevoir un appui militaire et financier : Bangkok, plaque tournante, est le siège de l'Organisation du Sud-Est asiatique (S.E.A.T.O.). L'Assemblée est nommée, l'opposition ne peut s'exprimer, la corruption paralyse la vie économique, le bouddhisme entretient dans les masses l'obéissance à l'autorité. Mais la Thaïlande a le privilège de posséder des terres vastes pour une population peu dense sauf dans la zone déshéritée du Nord-Est qui n'a pas assez d'eau, et où se manifeste une tension politique, entretenue par le voisinage laotien.

Le gouvernement a entrepris un programme de développement économique. Le plan sexennal 1961-1966 met l'accent sur l'irrigation, l'énergie, les communications (pour des raisons stratégiques principalement) et l'enseignement. Mais la balance commerciale est toujours déficitaire. Comme ce déficit ne peut être comblé que grâce à l'aide extérieure, celle-ci a pu imposer une limitation des entreprises publiques et une législation favorable à l'investisseur privé, surtout étranger : la domination des grandes firmes internationales entrave l'essor de l'industrie et du commerce nationaux. Malgré cela, malgré le Nord-Est, la Thaïlande semble encore à l'abri des mouvements révolutionnaires qui parcourent le reste de l'Asie : s'ils doivent la gagner cependant, on peut compter que ses dirigeants montreront cette souplesse d'adaptation dont ils ont donné déjà tant de preuves dans le passé.

La République des Philippines

Première colonie du Sud-Est asiatique à accéder à l'indépendance, la République des Philippines est née le 4 juillet 1946. L'indépendance obtenue est cependant plus formelle que réelle. Le Bell Trade Act préserve les privilèges des sociétés américaines dans l'exploitation des ressources de l'archipel, tandis que les forces US continuent d'occuper vingt-trois bases militaires.

L'indépendance n'apporte aucun changement non plus dans la structure sociale et politique. Le pouvoir appartient toujours à une oligarchie terrienne détentrice de vastes domaines dont les tenanciers ressemblent à des serfs. Sous l'administration du parti libéral, dirigé par Roxas, puis Quirino, la prospérité apportée par l'aide américaine enrichit une minorité d'hommes d'affaires et de grands propriétaires, alors que la condition des masses, par contre, ne fait qu'empirer : dans les villes les salaires réels demeurent en 1950 au niveau de 1941, dans les campagnes le problème agraire devient de plus en plus aigu. Sur le plan politique, la corruption s'étale au grand jour : lors des élections présidentielles de 1949, « les oiseaux, les abeilles et les fleurs » votèrent dans certaines circonscriptions, où le nombre des suffrages dépassa celui des habitants.

Dans ces conditions, le mouvement Huk s'intensifie. Au début de 1950, il prend le nom d'« Armée de Libération populaire » et proclame son intention de chasser les Américains et d'établir une « nouvelle démocratie ». Il possède de 20 à 30 000 hommes de troupes et plus de 5 millions de sympathisants dans toutes les parties de l'archipel.

Les Etats-Unis font alors un effort décisif. Après l'envoi de la mission Bell, destinée à enquêter sur

les conditions économiques aux Philippines, une nouvelle aide est accordée au gouvernement de Manille et un chef énergique et intègre, Ramon Magsaysay, appelé à la défense. Réorganisant l'armée et la police et pratiquant la « politique du dollar » parmi les guerilleros, Magsaysay réussit à réduire peu à peu le mouvement et à l'isoler dans le centre de Luçon. En 1953, il est porté comme candidat du parti nationaliste à la présidence des Philippines.

La nouvelle administration s'efforce de « nettoyer la maison » et de développer l'économie. Mais ni son programme quinquennal, ni sa timide loi agraire ne sont guère appliqués, et la disparition accidentelle de Magsaysay en 1957 ramène au pouvoir les anciennes factions, le règne de la libre entreprise, la fin du contrôle des changes, la corruption administrative. La façade parlementaire continue de fonctionner au seul profit des caciques, alors que pour des millions de paysans et d'ouvriers, l'espoir d'une élévation du niveau de vie ne s'est toujours pas réalisé.

Cependant, au sein de l'oligarchie, se heurtent différents intérêts. Les producteurs de produits d'exportation : cocotier, canne à sucre, chanvre de Manille (qui représentent à eux trois plus de 50 % des exportations) et produits miniers, sont en faveur de la liberté des échanges et des transactions financières. Par contre, les riziculteurs et les planteurs de tabac dont la production est destinée au marché interne, ainsi que les jeunes industriels réclament le contrôle du commerce extérieur, le protectionnisme, la limitation des avantages accordés aux Etats-Unis. La domination économique exercée par ceux-ci et leur présence dans de nombreuses bases militaires, alimentent le nationalisme.

L'Union birmane

Le soulèvement général déclenché le 5 mars 1945 par l'A.F.P.F.L. en coordination avec l'offensive alliée, aboutit à la libération en septembre de toute la Birmanie. L'A.F.P.F.L. représente alors la grande force politique du pays, groupant dix partis allant de l'extrême-droite à l'extrême-gauche, appuyée non seulement par la population birmane, mais aussi par les minorités arakanaise, Karen et Shan, qui ont lutté côte à côte. La Grande-Bretagne semble d'abord vouloir restaurer le régime colonial, mais l'ampleur des démonstrations populaires oriente les travaillistes dans une voie opposée : le traité Nu-Attlee, signé le 17 octobre 1947, reconnaît l'indépendance complète de la Birmanie qui, le 4 janvier 1948, devient une République souveraine.

Mais l'A.F.P.F.L. n'a pu préserver l'union nationale. Son fondateur, Aung San, avait péri, assassiné par la droite. A leur tour, les communistes s'opposent aux socialistes sur la question des relations internationales et la nationalisation des biens britanniques. Le « Drapeau blanc » de Than Tun, puis le « Drapeau rouge » de Thakin Soe se révoltent en mars 1948 ; ils sont rejoints par des éléments démobilisés de l'« Organisation des Volontaires du Peuple ». Enfin, l'importante minorité chrétienne des Karen se soulève également en janvier 1949.

Bien que les insurgés, divisés, ne puissent pas ébranler sérieusement l'Etat, la persistance des troubles ne permet pas de réaliser une grande réforme agraire (une loi avait été votée dès 1948, mais elle ne fut mise en œuvre qu'en 1953 et quand elle fut suspendue en 1958, 460 000 hectares seulement, sur une superficie « nationalisée » de 8 millions d'hectares, avaient été distribués à 140 000 fa-

milles), ni de développer sérieusement l'économie. Des conflits internes provoquent une scission de l'A.F.P.F.L. L'absence d'autonomie interne, puis la proclamation du bouddhisme comme religion d'Etat, ont entretenu l'insurrection Karen et provoqué de nouvelles rébellions, celles des Shan (bouddhistes), des Kachin et des Chin (« animistes »), des Arakanais (musulmans) et des Môn (bouddhistes). Devant cette situation qui risquait de provoquer l'éclatement de l'Union birmane, l'armée est intervenue : un coup d'Etat du 3 mars 1962 a remplacé U Nu par le général Ne Win.

Le régime militaire se donne pour objectif d'édifier un Etat socialiste. Il a nationalisé les compagnies pétrolières, les banques, le commerce extérieur, les terres des propriétaires absents. Il cherche à mettre fin aux diverses insurrections par une amnistie générale et une ouverture de paix à tous les partis. Rien cependant n'est encore prévu en faveur d'une plus large autonomie des Etats.

Sur le plan extérieur, la Birmanie pratique le neutralisme. Ne Win continue la politique de U Nu qui, en 1954, avait proclamé avec Chou-En-lai à Rangoon les « cinq principes » de la coexistence active, qui affirment que la révolution ne peut être exportée et que chaque peuple a le droit de choisir son propre régime sans intervention extérieure. La Birmanie a été l'un des cinq organisateurs de la conférence de Bandung de 1955. Elle a résolu pacifiquement avec la Chine la question des frontières septentrionales.

La République d'Indonésie

C'est le 17 août 1945 que Sukarno proclame à Jakarta, l'ancienne Batavia, l'indépendance de la République d'Indonésie. L'enthousiasme populaire

déferle en vagues puissantes : partout se déroulent des manifestations de masse et se forment des corps de partisans et de jeunesses révolutionnaires qui vont s'opposer au débarquement des troupes alliées dans des combats furieux (Surabaya).

Moins réalistes que la Grande-Bretagne en Birmanie, les Pays-Bas ne savent pas comprendre la profondeur de cette révolution. Malgré l'accord de Linggadjati (15 novembre 1946), ils poursuivent une politique d'isolement de la République en suscitant des Etats « autonomes » dans les îles extérieures. Avec l'appui des Etats-Unis dont l'aide Marshall leur fournit des fonds et des armes, ils déclenchent une première action le 20 juillet 1947 et imposent l'accord du *Renville* (17 janvier 1948) qui réduit le territoire républicain à la partie centrale de Java et une partie de Sumatra. Le jeune Etat, soumis à un blocus rigoureux, doit faire face à de graves difficultés économiques et politiques que vient aggraver le soulèvement communiste de Madiun (septembre 1948).

Bien qu'elle soit rapidement surmontée, cette crise en dévoilant les faiblesses internes de la République, encourage aux Pays-Bas les partisans d'une « solution rapide » de la question indonésienne. Le 18 décembre 1948, les forces hollandaises lancent leur deuxième opération, occupant Jogjakarta et faisant prisonniers Sukarno, Hatta et les principaux ministres. Mais tandis que la politique du fait accompli heurte l'opinion internationale, le peuple indonésien tout entier se dresse pour combattre. La tactique de la terre brûlée ruine les plantations, la guérilla réduit les troupes hollandaises à la défensive, les Etats « autonomes » eux-mêmes protestent, le « fédéralisme » sans appui populaire s'effondre. Enfin, les Etats-Unis, jusqu'alors favorables au renforcement des pays d'Europe occidentale, craignent que l'éloignement des chefs nationalistes ne fasse passer aux mains des communistes la direction de la lutte pour l'indépendance : ils feront pression sur les Indonésiens et les Hollandais pour les amener à un compromis.

La Commission des Nations Unies obtient un premier accord en mai 1949 : les forces hollandaises évacuent Jogjakarta où le président Sukarno rentre en triomphe le 6 juillet. La conférence de la Table Ronde, qui se réunit à La Haye, reconnaît l'indépendance indonésienne, en réservant la question de la Nouvelle-Guinée occidentale (Irian). Le 27 décembre, le drapeau rouge et blanc s'élève au-dessus de Jakarta.

La domination coloniale a cependant laissé un vestige,

le « fédéralisme » : les quinze Etats et territoires autonomes qui prennent place à côté de la République au sein des Etats-Unis d'Indonésie. Dans les mois qui suivent, un vaste « mouvement unitaire » se développe : appuyé par l'immense majorité de la population il ne rencontre de résistance que de la part de certains milieux féodaux ou chrétiens, poussés par des éléments hollandais, mal résignés au nouvel état de choses. Mais le mouvement de Westerling, associé avec le sultan Hamid de Bornéo, la rébellion d'Aziz à Macassar et celle de Sumokil à Amboine, sont réduits successivement, et le 17 août 1950, l'Etat fédéral fait place à la République unitaire.

Celle-ci doit aborder maintenant des tâches immenses, à la mesure de son immense territoire et d'une population de 100 millions d'habitants, composée d'une multitude de groupes ethniques. Le premier problème est d'édifier l'Etat au-dessus des divergences religieuses et des particularismes régionaux, conformément aux Cinq Principes (*Pantja Sila*) définis par Sukarno dès 1945 : nationalisme, humanitarisme, démocratie, justice sociale et croyance en Dieu. Or, les partisans de l'Etat islamique (*Darul Islam*) entretiennent une agitation armée dans l'ouest de Java, le sud de Célèbes et à Acheh, tandis que de jeunes colonels ambitieux déclenchent des petits coups d'Etat sporadiques culminant en février 1958 dans la formation d'un gouvernement rebelle à Padang (Sumatra). Si cette insurrection, manquant d'appuis populaires, mais non de soutiens extérieurs (Taïwan et certains milieux américains), est finalement réprimée en 1961, le problème d'une décentralisation subsiste afin de satisfaire les aspirations à l'autonomie nationale et religieuse des minorités.

Les troubles civils ont longtemps nourri l'instabilité politique. Après l'unité de la période de la résistance, les luttes pour le pouvoir, le développement d'un capitalisme d'Etat, d'une bourgeoisie et

d'un prolétariat organisé en syndicats puissants, ont aggravé les différenciations sociales et politiques. Les élections générales de 1955 montrèrent l'existence de quatre grands partis : le Partai Nasional Indonesia, parti des fonctionnaires des administrations et entreprises publiques, de plus en plus nombreuses, surtout après la mainmise de l'Etat sur les anciennes firmes hollandaises ; le Masjumi musulman, associé à la classe capitaliste naissante des villes et des campagnes (planteurs, petits industriels, commerçants) ; le Nahdatul Ulama, lié aux religieux et aux petits propriétaires paysans, qui représente un islam plus conservateur que le Masjumi, mais par là même plus opposé aux influences occidentales ; enfin le Partai Kommunis Indonesia qui, sous la direction de D. N. Aidit, a fait une remontée spectaculaire ; il contrôle l'importante fédération syndicale S.O.B.S.I. A côté de ces partis, une force croissante domine la scène politique : l'armée. Principal soutien du gouvernement dans sa lutte contre les forces centrifuges, elle a également pris le contrôle de nombreuses entreprises hollandaises et possède des représentants dans tous les corps constitués dans la « démocratie dirigée ».

Pour éliminer l'instabilité politique, Sukarno a en effet mis en place ce régime, fondé non sur le système parlementaire issu d'élections, mais sur des organes représentatifs nommés par le chef de l'Etat « guide de la nation ». En 1959, il rétablit la Constitution de 1945 qui lui donne les plus larges pouvoirs ; l'année suivante, il dissout le Parlement et le remplace par une assemblée nommée, excluant le Masjumi, principal parti d'opposition. Ce système a effectivement éliminé les crises ministérielles. Après le retour de l'Irian Barat (Nouvelle Guinée occidentale) à l'Indonésie le 1^{er} mai 1963, Su-

karno sera nommé président à vie par l'assemblée.

Les difficultés demeurent sur le plan économique. Pendant longtemps, les dissensions politiques n'ont pas permis de définir un programme cohérent et général de développement, tandis que les rébellions armées ont provoqué de nombreuses destructions, gonflé le budget militaire, entraîné l'inflation. Par ailleurs, la baisse du caoutchouc, du coprah et de l'étain après le boom de Corée, a réduit les recettes. L'accroissement démographique étant plus rapide que celui du produit national, le revenu par tête est aujourd'hui inférieur à celui de 1939, bien que la production totale ait augmenté pour le caoutchouc, le pétrole et le riz.

Le Viêt-Nam

Le 19 août 1945, le Viêt-Minh déclenche la Révolution à Hanoï. Son armée a grandi depuis le premier noyau de trente-quatre hommes formé par Vo Nguyễn Giap en 1941 ; du Haut-Tonkin, elle descend vers la plaine où, le 9 mars 1945, un coup de force japonais a entraîné le brusque effondrement de l'autorité coloniale. Contre les partis nationalistes, le Viêt-Minh se présente comme la seule organisation de résistance effective, auréolée de surcroît du nom de son chef : il obtient leur effacement ainsi que l'abdication de l'empereur Bao-dai. Le 2 septembre, Hô Chi Minh proclame l'indépendance du Viêt-Nam et l'avènement de la République démocratique dont les élections générales du 6 janvier 1946 consacrent la légitimité.

Cependant, les Français ont réoccupé Saïgon et, malgré l'accord du 6 mars reconnaissant le Viêt-Nam comme un « Etat libre », ne renoncent pas à restaurer l'ancien régime. Tandis que la création

de la « République autonome de Cochinchine » fait échouer les négociations de Fontainebleau, le bombardement de Haïphong le 24 novembre entraîne la généralisation des hostilités (19 décembre 1946).

Au contraire de l'Indonésie, qui a joui d'un soutien actif de l'opinion mondiale, la République vietnamienne a dû longtemps compter sur ses seules forces, c'est-à-dire l'héroïsme et les sacrifices de sa population. Dans son ouvrage *La résistance triomphera* (1947), Truong Chinh en définit la stratégie : « Guerre juste et guerre révolutionnaire, la résistance doit couvrir tous les domaines, non seulement militaire, mais aussi politique, économique et culturel. Par suite du rapport des forces c'est une guerre de longue durée qui doit passer par trois phases : la défensive, l'équilibre des forces, la contre-offensive générale. Dans les trois phases, la tactique est la guérilla combinée avec la guerre de mouvement. Elle vise à obtenir pour chaque campagne une décision rapide. Son essence est l'initiative. Mais la condition essentielle de la victoire réside dans l'union nationale. »

Cette stratégie permet dès l'automne 1947 de gagner la bataille du Viêt-bac. Désormais à l'abri de ses montagnes, la R.D.V.N. va consolider son appareil politique et militaire, tout en s'appuyant étroitement sur la population. En 1949, la victoire de Mao Tse-tung internationalise le problème en faisant du Viêt-Nam l'une des frontières entre l'« Est » et l'« Ouest ». Au début de l'année suivante, la R.D.V.N. et l'« Etat du Viêt-Nam », qui avait été créé par Bao-dai sous les auspices français, sont reconnus respectivement par les deux blocs.

C'est le début d'une série de campagnes qui libèrent progressivement la haute région : Đông-khê et Cao-bang en septembre-octobre 1950, Hoabinh en

février 1952, la Rivière Noire à l'automne. Pour susciter l'enthousiasme des masses, source essentielle de main-d'œuvre et de soldats, une réforme agraire est promulguée le 19 décembre 1953. Ce sera l'effort immense du *dân công*, de ces milliers d'hommes et de femmes perçant la montagne pour établir des routes et transporter vivres et munitions, qui, aussi bien que l'assaut des combattants, emportera Diên-biên-phu le 7 mai 1954. Le retentissement dans le monde est profond : Diên-biên-phu démontre l'invincibilité d'un peuple luttant pour son indépendance.

Il décide aussi du sort des hostilités. L'armistice est signé à Genève le 21 juillet 1954. Il prévoit le regroupement des troupes adverses de part et d'autre du 17^e parallèle en attendant des élections générales destinées à unifier le pays. Le 1^{er} janvier 1955, le gouvernement revient à Hanoï.

La division du Viêt-Nam cependant se prolonge par suite du refus du Sud d'accepter les accords. La défaite a entraîné une réorganisation de l'Etat du Viêt-Nam qui installe sa capitale à Saïgon. Avec l'aide des Etats-Unis, le premier ministre Ngô Dinh Diêm restaure l'autorité en liquidant les sectes politico-religieuses qui formaient de véritables Etats dans l'Etat. Le 26 octobre 1955, il institue la République qui sera en fait un régime de pouvoir personnel. Mais l'économie et les finances demeurent tributaires du dollar et la production ne marque qu'un très lent relèvement.

Le despotisme gouvernemental, la corruption administrative, une prétendue réforme agraire qui n'a fait que chasser les paysans des terres qui leur avaient été distribuées pendant la résistance, provoquent finalement une vaste insurrection populaire. Elle est dirigée par le « Front National de

Libération du Sud-Viêt-Nam », créé le 20 décembre 1960. Le Front groupe de multiples associations d'ouvriers, de paysans, d'intellectuels, avec un noyau constitué par le Parti populaire révolutionnaire d'idéologie marxiste-léniniste. Il réclame le départ des Américains, la formation d'un gouvernement d'union nationale, la démocratie, le neutralisme.

Mais le régime va tomber à Saïgon à la suite d'un mouvement mondial d'indignation et d'horreur provoqué par sa persécution des bouddhistes. Abandonné des Etats-Unis, il succombe en une nuit sous les canons de ses généraux révoltés (novembre 1963). Dès lors s'ouvre un vide politique : les coups d'Etat militaires se succèdent, le pouvoir devient de plus en plus fictif et ne doit sa survie qu'à une intervention massive des forces américaines. Celles-ci ont maintenant porté la guerre au Nord, responsable à leurs yeux de l'action du Front. Mais en fait ce dernier ne pourrait guère se déplacer, agir, combattre, s'il n'était appuyé par la population, si ses racines ne plongeaient profondément dans la terre sud-viêtnamienne.

Pendant dix ans, le Nord s'est attaché, farouchement et dans l'austérité, à l'œuvre d'édification économique et sociale. Sous la direction « de fer et de pierre » du Parti des Travailleurs, la R.D.V.N. a achevé la réforme agraire et commencé l'industrialisation. Malgré les excès auxquels elle a donné lieu, la première a libéré les paysans d'une exploitation séculaire, et accru le rendement. passé à plus de 20 q de paddy à l'hectare contre 13 avant la guerre. La collectivisation a été poussée dans tous les domaines : elle est complète dans l'industrie, le commerce extérieur et la banque ; dans l'agriculture et l'artisanat, 85 % des familles font partie des

coopératives. La reconstruction achevée en 1957, un plan triennal (1958-60), puis un plan quinquennal (1961-65) ont créé ou développé des industries légères (textiles, thé, papier, bois, sucre conserves) et des industries lourdes : constructions mécaniques à Hanoï, aciérie à Thai-nguyên, centrales électriques, superphosphates, cimenterie, charbon, étain. L'industrie représente aujourd'hui la moitié de la production matérielle en valeur.

Ces progrès sont dus à un énorme effort sur tous les plans. L'investissement absorbe 14 % du revenu national, l'économie 60 % du budget, l'éducation et la santé 11 %, contre 16 % à la défense et 8 % à l'administration. L'Etat consacre toute son attention à la formation des hommes : l'analphabétisme a été pratiquement liquidé, l'enseignement qui se fait à tous les degrés en langue nationale occupe 2,6 millions d'élèves et 26 500 étudiants (1964). Le Nord-Viêt-Nam a reçu une aide assez considérable de tous les pays socialistes, en particulier de la Chine et de l'Union Soviétique qui ont donné respectivement 800 millions de yuan et 400 millions de roubles, en plus de crédits à long terme.

Le Cambodge et le Laos

Genève a apporté l'indépendance au Cambodge et au Laos comme au Viêt-Nam. Mais si la neutralité a assuré la paix au premier, le second se débat toujours dans l'instabilité.

Au Cambodge, l'habile prince Norodom Sihanouk, en assumant la direction du mouvement nationaliste, a conservé le contrôle des affaires publiques, en dépit (ou à cause) de son abdication volontaire en 1955. Son parti, le *Sangkum* (Communauté socialiste nationale) domine l'Assemblée. Son gouverne-

ment a longtemps reçu une aide à la fois de l'Est et de l'Ouest, mais récemment Sihanouk, dont les frontières sont soumises aux pressions du Sud-Viêt-Nam et de la Thaïlande, a rompu avec les Etats-Unis, dont il dénonce l'impérialisme.

Au Laos, l'affrontement de la droite et de la gauche, appuyées l'une par les Américains et leurs alliés, l'autre par le Nord-Viêt-Nam et la Chine, n'a pas permis de restaurer la paix, malgré de nombreuses tentatives d'union nationale et la signature en 1962 d'un traité international sur la neutralité du Laos. En fait, le problème laotien est lié au problème sud-vietnamien, et les deux ne peuvent être réglés qu'ensemble.

La Malaisie

La Malaisie présente une physionomie originale en raison de la composition de sa population : car les Malais n'en forment aujourd'hui que 43 % contre 45 % de Chinois et 10 % d'Indiens. Occupants anciens du sol et immigrants de date récente n'ont point conscience d'appartenir à une communauté unique. Ce phénomène explique la difficulté de la Malaisie à devenir une nation, aussi bien que l'héritage historique et la politique de la Grande-Bretagne qui, en maintenant un régime complexe d'Etats fédérés et non fédérés et d'Etablissements des Détroits, empêchaient la naissance d'un sentiment national.

Ce système est remplacé le 1^{er} février 1948 par la Fédération malaise dont Singapour est détaché. Mais la Grande-Bretagne garde la haute main sur les questions essentielles et la citoyenneté fédérale n'est accordée qu'à des conditions rigoureuses de naissance et de résidence, excluant la plupart des Chinois et des Indiens.

L'opposition la plus vive vient du Parti communiste malais qui avait mené la résistance sous l'uniforme de la M.P.A.J.A., en liaison avec les Britanniques, et espéré voir accorder au pays le gouvernement responsable et l'égalité raciale. Sous son influence, de grandes grèves sont déclenchées qui se transforment en insurrection révolutionnaire au début de juin 1948. Le P.C.M., où les travailleurs chinois forment la majorité, s'inspire de la stratégie de Mao Tse-tung, appliquée au même moment par la R.D.V.N. Mais sa lutte n'a pas rencontré le même succès par suite de conditions historiques différentes, et, en premier lieu, du fait que la Malaisie n'est pas encore une nation.

Sous sa pression cependant, l'administration britannique s'engage progressivement dans la voie des réformes pour s'acquérir l'appui de l'aristocratie malaise et de la bourgeoisie chinoise. La coopération entre ces deux classes, concrétisée dans l'alliance des deux grands partis : U.M.N.O. (United Malayan National Organization) et M.C.A. (Malayan Chinese Association), triomphe aux élections municipales, puis législatives : en 1955, son chef, le *Tunku* (prince) Abdul Rahman devient premier ministre et négocie avec Londres le traité qui donne l'indépendance à la Fédération de Malaisie, le 31 août 1957.

Singapour, elle, n'accédera à l'autonomie que deux ans après, le 3 juin 1959. Son gouvernement, issu du *People's Action Party*, à direction chinoise, est plus à gauche que celui de la Fédération. Toutefois, la Grande-Bretagne conserve des responsabilités en ce qui concerne la défense extérieure et même la sécurité interne.

Les Malais avaient craint l'intégration de Singapour dans une Fédération où ils seraient minoritaires (celle-ci a 7,2 millions d'habitants dont

un tiers de Chinois, tandis que Singapour a 1 700 000 habitants dont 80 % de Chinois). D'un autre côté les deux économies sont complémentaires puisque le grand port fait 40 % du commerce de la Fédération et que ses industries ont besoin des matières premières de celle-ci (caoutchouc, étain). Aussi Abdul Rahman a-t-il cherché à réaliser une plus grande Fédération en y incluant la partie britannique de Bornéo (Nord-Bornéo et Sarawak) : la population chinoise serait en minorité au sein de ses 10 millions d'habitants. La Malaysia verra le jour le 31 août 1963.

Les contradictions politiques et économiques entraînent en 1965 le retrait de Singapour de la Fédération. Les problèmes les plus importants subsistent : l'édification d'une démocratie nécessitant la disparition des privilèges des sultans et l'égalité raciale, la participation des Malais au pouvoir économique jusqu'ici détenu par les Britanniques et les Chinois, la réforme agraire en faveur des petits paysans malais, l'amélioration du niveau de vie de tous les travailleurs.

Problèmes généraux

L'indépendance est une condition de la dignité humaine et une condition du progrès économique. Seuls des Etats libres ont la possibilité de diriger leur vie nationale dans l'intérêt de leur peuple. Mais l'indépendance ne suffit nullement à résoudre tous les problèmes, comme l'atteste l'histoire de tous les pays qui y ont récemment accédé.

Certains, il est vrai, ne possèdent qu'une indépendance formelle. Leur activité politique et économique est dominée par des centres de décision extérieurs, leur territoire, parfois, comporte des

bases étrangères. Mais pour tous, des problèmes majeurs continuent de se poser.

Le premier, c'est celui de l'édification de l'Etat lui-même, c'est-à-dire d'un pouvoir central fort et en même temps assez décentralisé pour permettre les initiatives locales et respecter l'autonomie des minorités nationales. Si cette dernière question est particulièrement aiguë en Indonésie, elle se rencontre partout, et seule, jusqu'ici, la République démocratique du Viêt-Nam lui a donné un commencement de solution.

Le second problème c'est celui du développement économique : non plus orienté vers l'exportation comme naguère, mais une croissance harmonieuse de toutes les branches de la production en vue de satisfaire les besoins de toute la société. Pour des pays de petite dimension comme ceux de l'Asie du Sud-Est, c'est-à-dire ne disposant que d'un marché étroit, le développement requiert un dépassement des frontières, une coopération et une coordination internationales des politiques (1).

Il s'agit en même temps de bâtir une culture nationale en remontant aux sources populaires, aux danses et aux chansons qui forment le trésor inépuisable de la civilisation paysanne, tout en n'en gardant que la fleur. Car la culture nouvelle doit être prête aussi à assimiler les beautés de l'extérieur et rien ne serait plus dangereux que de pratiquer un isolationnisme chauvin ou idéologique et de nier les bienfaits de la communication.

Le dernier, mais non le moindre, problème, c'est celui de l'instauration d'une démocratie véritable, qui doit être aussi bien sociale que politique. Sans

(1) Cf. notre *Economie de l'Asie du Sud-Est*, coll. « Que sais-je ? », n° 769, P.U.F., Paris, 2^e éd., 1964.

doute la dictature se justifie-t-elle dans une période de transition lorsqu'elle a pour résultat d'améliorer les conditions de vie des masses. Elle ne peut cependant oublier que la fin du gouvernement n'est pas la puissance de l'Etat ou la production matérielle, mais l'épanouissement de la personne humaine. L'homme ne vit pas seulement de riz ou de pain. Au delà d'un certain minimum vital, la liberté *devient* l'un de ses biens les plus précieux.

Mais la liberté n'est possible qu'avec la paix et la fin de l'impérialisme.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

BIBLIOGRAPHIES

- CORDIER (H.), *Bibliotheca Indosinica*, 4 vol. et 1 index, Paris, 1912-32.
EMBREE (J. F.) and DOTSON (L. O.), *A Bibliography of the Peoples and Cultures of Mainland Southeast Asia*, Yale, 1950.
Far Eastern Bibliography, numéro annuel du *Far Eastern Quarterly*, devenu *The Journal of Asian Studies*, depuis novembre 1956.
KENNEDY (R.), *Bibliography of Indonesian Peoples and Cultures*, 2 vol., Yale, 1955.
Southeast Asia : A Selected Bibliography, publiée par l'American Institute of Pacific Relations, New York, 1955.

OUVRAGES GÉNÉRAUX

- CÆDÈS (G.), *Les Etats hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*, Paris, 1948. Ouvrage fondamental pour la période antérieure au XVI^e siècle.
— *Les peuples de la péninsule indochinoise. Histoire. Civilisations*, Paris, Dunod, 1962.
HALL (D. G. E.), *A History of Southeast Asia*, London, 1955.
HARRISON (B.), *Southeast Asia : A Short History*, London, 1954.
KAHIN (G. Mac Turnan), *Governments and Politics of South-East Asia*, Cornell University Press, Ithaca, New-York, 1959.
MENDE (T.), *L'Asie du Sud-Est entre deux mondes*, Paris, 1954.
ROSINGER (L. K.), éd., *The State of Asia*, New York, 1951.
TRAGER (F. N.), *Marxism in South-East Asia*, Stanford, 1959.
VANDENBOSCH (A.) and BUTWELL (R. A.), *Southeast Asia among World Powers*, Lexington, 1957.
Les chapitres de A. W. MACDONALD, J. CUISINIER et LÊ THÁNH KHÔI, dans *l'Encyclopédie de la Pléiade, Histoire universelle*, t. II et III, Paris, Gallimard, 1957-1958.

BIRMANIE

- CADY (J. F.), *A History of Modern Burma*, Cornell University Press, Ithaca, 1958.
HALL (G. E.), *Burma*, London, 1950.
HARVEY (G. E.), *A History of Burma*, London, 1925.
MAUNG MAUNG, *Burma in the Family of Nations*, Amsterdam, 1957.
TINKER (H.), *The Union of Burma*, New York, 1957.

CAMBODGE

- BRIGGS (L. P.), *The Ancient Khmer Empire*, Philadelphia, 1951.
CÆDÈS (G.), *Inscriptions du Cambodge*, Paris-Hanoï, E.F.E.O., 1937-1954.
GITEAU (M.), *Histoire du Cambodge*, Paris, Didier, 1957.
GROSLIER (B.-P.), *Angkor : hommes et pierres*, Paris, 1956.
Présence du Cambodge, France-Asie, n^{os} 114-115, Saïgon, 1955.

INDONÉSIE

- ARX (A. von), *L'évolution politique de l'Indonésie de 1900 à 1942*, Fribourg, 1949.
BENDA (H. J.), *The Crescent and the Rising Moon*, The Hague and Bandung, 1958.

- BRUHAT (J.), *Histoire de l'Indonésie*, Paris, P.U.F., coll. « Que sais-je ? », n° 801, 1958.
- KAHIN (G. Mc T.), *Nationalism and Revolution in Indonesia*, Ithaca, 1952.
- SCHRIEKE (B.), *Indonesian sociological studies*, 2 vol., The Hague, 1955-1957.
- VAN DER KROEF (J. M.), *Indonesia in the Modern World*, Bandung, 1954.
- VAN LEUR (J. C.), *Indonesian Trade and Society*, The Hague, 1955.
- VLEKKE (B.), *Nusantara, A History of the East Indonesian Archipelago*, Cambridge, Mass., 1943.
- WERTHEIM (W. F.), *Indonesian Society in Transition*, The Hague, 1956.
- L'évolution politique de l'Indonésie depuis 1949, *Notes et études documentaires*, n° 2230 (7 novembre 1956).

LAOS

- BURCHETT (W.), *En remontant le Mékong*, Hanoï, 1957.
- DEYDIER (H.), *Introduction à la connaissance du Laos*, Saïgon, 1952.
- LE BOULANGER (P.), *Histoire du Laos français*, Paris, 1931.
- Katay D. SASORITH, *Le Laos*, Paris, Berger-Levrault, 1953.
- Présence du royaume lao, *France-Asie*, n° 118-119-120, Saïgon, 1956.

MALAISIE

- DARTFORD (G. P.), *A short history of Malaya*, London, 1956.
- FISTIÉ (P.), *Singapour et la Malaisie*, P.U.F., 1960.
- MILLS (L. A.), *Malaya, A Political and Economic Appraisal*, Minneapolis, 1958.
- WINSTEDT (R.), *Malaya and its History*, London, 1948.
- Aperçu sur l'évolution de la Malaisie de 1948 à 1955, *Notes et études documentaires*, n° 2188 (21 juin 1956).

PHILIPPINES

- HAYDEN (J. R.), *The Philippines : A Study in National Development*, New York, 1942.
- WILLOQUET (G.), *Histoire des Philippines*, P.U.F., 1961.
- L'évolution des Philippines, *Notes et études documentaires*, n° 2164 (12 mai 1956).

SIAM (THAÏLANDE)

- FISTIÉ (P.), *La Thaïlande*, Paris, P.U.F., 1963.
- ROBERT-MARTIGNAN (L.), *La monarchie absolue siamoise de 1350 à 1926*, Cannes, 1939.
- THOMPSON (V.), *Thailand : the New Siam*, New York, 1941.
- WOOD (W. A. R.), *History of Siam*, Bangkok, 1933.

VIÊT-NAM ET CHAMPA

- CHESNEAUX (J.), *Contribution à l'histoire de la nation vietnamienne*, Paris, 1955.
- DEVILLERS (P.), *Histoire du Viêt-Nam de 1940 à 1952*, Seuil, 1952.
- FALL (B.), *Le Viêt-Minh. La République démocratique du Viêt-Nam*, Paris, Colin, 1960.
- LACOUTURE (J.) et DEVILLERS (P.), *La fin d'une guerre*, Seuil, 1960.
- LÊ THÀNH KHÔI, *Le Viêt-Nam. Histoire et civilisation*, Paris, 1955.
- MASPÉRO (G.), *Le royaume de Champa*, Paris, 1928.
- MUS (P.), *Viêt-Nam. Sociologie d'une guerre*, Paris, 1953.
- NGUYEN KIEN, *Le Sud-Viêt-nam depuis Dien-bien-phu*, Paris, Maspéro, 1963.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
INTRODUCTION	5
CHAPITRE PREMIER. — L'Antiquité	9
Les cultures primitives, 9. — Arrivée de la Chine et de l'Inde, 10. — Le Fou Nan, 14. — Le Champa, 15. — Les royaumes malais, 17.	
CHAPITRE II. — Les Empires de l'archipel	19
L'empire sumatranais de Çrivijaya, 19. — L'essor de Java, 23. — L'arrivée de l'Islam, 25. — L'Indonésie islamique, 27.	
CHAPITRE III. — Apogée et déclin des Khmers	31
Les débuts du Cambodge, 31. — La floraison angkoriennne, 36. — La décadence, 42.	
CHAPITRE IV. — Le « Nam Tiên » vietnamien	45
La fondation du Viêt-Nam, 45. — Consolidation et crises de la monarchie, 48. — La marche vers le Sud, 52. — Absolutisme et immobilisme, 56.	
CHAPITRE V. — L'unification de la Birmanie	59
Les Pyu et les Môn, 59. — Le royaume de Pagan, 61. — La période de morcellement, 63. — La Birmanie moderne, 64.	
CHAPITRE VI. — L'essor Thai	68
Les premiers royaumes du Ménam, 69. — D'Ayuthya à Bangkok, 71. — Le Lan Chang, 76.	
CHAPITRE VII. — La fin de l'Ancien Régime	79
Le déclin de la société féodale, 79. — La fin des royaumes indonésiens, 84. — La chute des monarchies continentales, 90.	
CHAPITRE VIII. — La Renaissance nationale	95
Les dernières résistances, 95. — L'éveil du nationalisme, 96. — De la crise mondiale à la guerre du Pacifique, 101.	
CHAPITRE IX. — L'édification des Etats nouveaux ...	106
La Thaïlande, 106. — La République des Philippines, 109. — L'Union birmane, 111. — La République d'Indonésie, 112. — Le Viêt-Nam, 116. — Le Cambodge et le Laos, 120. — La Malaisie, 121. — Problèmes généraux, 123.	
BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE	126

Que sais-je?

Collection dirigée par Paul Angoulvent

Derniers titres parus

- | | |
|--|---|
| 1197. L'aménagement des cours d'eau (J. LARRAS). | 1223. La santé mentale (Fr. CLOUTIER). |
| 1198. Physiologie du cosmonaute (J. COLIN et Y. HOUDAS). | 1224. Géographie de l'Amérique du Sud (M. ROCHEFORT). |
| 1199. Les partis politiques en Italie (J. MEYNAUD). | 1225. Mussolini et le fascisme (P. GUICHONNET). |
| 1200. Les piles électriques (J. HLADIK). | 1226. Histoire des doctrines politiques en Grande-Bretagne (P. NORDON). |
| 1201. L'allergie (B. HALPERN). | 1227. L'aide aux pays sous-développés (Fr. LUCHAIRE). |
| 1202. L'intégration territoriale (A. MARCHAL). | 1228. L'histologie (J. VERNE). |
| 1203. Le compagnonnage et les métiers (L. BENOIST). | 1229. Le siècle de Louis XV (H. MÉTHIVIER). |
| 1204. La cinématique (R. CAMPBELL). | 1230. La théologie protestante (R. MEHL). |
| 1205. La conversion des énergies (R. DAVID). | 1231. Le Nouveau Testament (O. CULLMANN). |
| 1206. La peinture espagnole (M. SÉRULLAZ). | 1232. Le ski (J. FRANCO). |
| 1207. La psychologie expérimentale (P. FRAISSE). | 1233. Le Soleil et la Terre (A. BOISCHOT). |
| 1208. Les écrivains anglais d'aujourd'hui (A. FARMER). | 1234. Grammaire du latin (J. COLLART). |
| 1209. Le Front populaire (G. LEFRANC). | 1235. La navigation par inertie (J.-Cl. RADIX). |
| 1210. La croissance économique (P. MAILLET). | 1236. Les comètes (J. DUFAY). |
| 1211. La géométrie élémentaire (A. DELACHET). | 1237. L'Inquisition (G. et J. TESTAS). |
| 1212. La musique de danse (A. MACHABEY). | 1238. Les Mérovingiens (G. FOURNIER). |
| 1213. Kant et le kantisme (J. LACROIX). | 1239. Géographie de la France (R. CLOZIER). |
| 1214. La Restauration (1814-1830) (J. VIDALENC). | 1240. Le travail en Grèce et à Rome (Cl. MOSSÉ). |
| 1215. Géographie de l'Océanie (A. HUETZ DE LEMPS). | 1241. Le plancton (P. BOUGIS). |
| 1216. La psychopharmacologie (P. DENIKER). | 1242. Géographie de l'Asie du Sud-Est (J. DELVERT). |
| 1217. La monnaie et ses mécanismes (P. BERGER). | 1243. La radiocristallographie (Ch. LEGRAND). |
| 1218. La promotion sociale (G. THUILLIER). | 1244. La Chine impériale (D. LOMBARD). |
| 1219. Les études de marchés (F. BOUQUEREL). | 1245. Le Coran (R. BLACHÈRE). |
| 1220. La maladie infectieuse (V. VICTOR DUPONT). | 1246. L'algèbre de Boole (G. CASANOVA). |
| 1221. Le microfilm (Y.-M. RELIER). | 1247. Le latin vulgaire (J. HERMAN). |
| 1222. La politique des revenus (J.-P. COURTHÉOUX). | 1248. Le pH et sa mesure (Cl. ROCCHICCIOLI). |
| | 1249. L'Antarctique (A. CAILLEUX). |